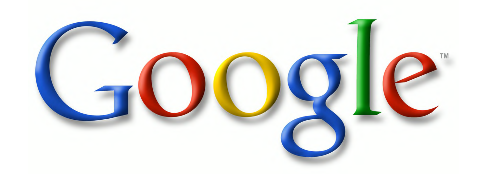

Google


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN

LETTRES
CHINOISES,
TOME SECOND.

Argens, Jean Baptiste de Boyer, marquis d'

LETTRES *CHINOISES*,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur & ses Correspondans à la Chine, en Moscovie, en Perse & au Japon.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée de nouvelles Lettres & de quantité de Remarques.

TOME SECOND.



A LA HAYE,

Chez PIERRE PAUPIE.

M. DCC. LV.



LETTRES *CHINOISES*,

OU

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Entre un Chinois Voyageur & ses Correſpondans en divers endroits.

LETTRE VINGT-NEUVIEME.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

TU te plaindras peut-être de mon ſilence, cher Yn-Che-Chan; mais ſi je ne t'ai point écrit depuis quelque tems n'en accuſe que les affaires dont j'ai été accablé: au lieu de me blâmer, plain moi de n'avoir pû trouver un moment, dont jaye pû être le maître. . . . .

Depuis près de deux mois je suis entre les mains de deux Auteurs, imprudemment je me livrai à eux dans l'esperance qu'ils me fourniroient des lumieres, pour m'instruire dans les sciences Européennes. Il est vrai qu'ils m'ont été de quelque utilité; mais ils m'ont fait entrer, malgré moi, dans tous leurs projets, dans toutes leurs brigues, & qui pis est, dans leurs querelles & dans leurs démêlés litteraires. Il y a quelque tems qu'un d'eux entra dans ma chambre, furieux & presque privé de l'usage de la raison. *Il m'arrive*, dit-il, *la chose du monde la plus cruelle & la plus mortifiante; on vient de publier contre moi un infâme libelle, rempli des calomnies les plus fausses & les plus outrageantes. Ce qui me fâche le plus, c'est que l'Auteur de ce libelle me doit la vie & l'honneur; oüi morbleu, sans moi il eût été traité comme Du-Chaufour, & brûlé duement en place de Grêve: pour prix de mes bienfaits, il me paye de la plus noire ingratitude. Après cela, que ne doit-on pas attendre de la mauvaise foi des hommes?*

» Le public, répondis-je à cet Au-» teur, vous rendra justice. Le mé-» pris, que votre ennemi veut lui » inspirer pour vous, retombera sur » lui. Vous savez qu'il suffit d'avoir

» du mérite pour être calomnié : si » vous aviez moins de génie, moins » de réputation, vous auriez moins » d'ennemis ; consolez-vous donc d'un » accident beaucoup plus léger que » vous ne croyez. Rappellez cette » Philosophie que vous cultivez avec » tant de soin. C'est dans certaines oc- » casions qu'il faut savoir se servir des » leçons qu'on a données aux autres. » A l'abbatement où je vous vois, » je penserois que vous n'êtes Philo- » sophe qu'en spéculation, & point » du tout en pratique. Quoi, pour » quelques injures que vous dit un » homme, vous vous laissez arracher » à toute votre raison ; & cet ingé- » nieux Auteur, qui dans ses écrits » paroît être au-dessus de tous les » évenemens, succombe sous un ac- » cident qui ne devroit exciter que » son mépris & son indignation ! » *Vos avis*, répondit l'Auteur, *seroient fort bons, si j'étois Chinois ainsi que vous, & que je ne dusse pas vivre & mourir chez des François : mais si vous saviez combien de peine l'innocence trouve à se justifier chez eux ; si vous connoissiez avec quelle avidité ils reçoivent tout ce qui tend à détruire la réputation d'un particulier ; si vous sentiez enfin tout ce qu'il y a à craindre lorsqu'on est ca-*

lomnié dans ces pays, vous changeriez bientôt d'opinion ; vous me plaindriez autant que vous me blâmez. Il est cependant vrai que j'ai encore une ressource pour détruire les impostures de mon ennemi. Voici le desaveu solemnel qu'il en a fait devant le premier Juge de la Police.

» Je déclare que je ne suis point l'Au-
» teur du libelle imprimé, qui a pour
» titre *La Volteromanie* ; que je le dé-
» savoue en son entier ; regardant com-
» me calomnieux tous les faits qui sont
» imputés à M. de V * * dans ce li-
» belle ; & que je me croirois desho-
» noré si j'y avois eu la moindre part,
» ayant pour lui tous les sentimens d'es-
» time dûe à ses talens, & que le pu-
» blic lui accorde si justement. »

A peine l'Auteur eut-il fini la lecture de ce désaveu, que le regardant avec étonnement, je lui dis : » Hé quoi ! » après une pareille piece dont vous » êtes possesseur, & que vous pou- » vez rendre publique toutes les fois » que vous voudrez, vous craignez » encore de ne point désabuser le Pu- » blic ? Il faut, si cela est ainsi, que » les François n'aient des yeux & des » oreilles que pour voir & oüir le mal, » & qu'ils les ferment dès qu'il s'agit du » bien. » *Je pourrois vous répondre*, repartit l'Auteur, *que ce que vous di-*

tes n'est que trop vrai ; mais ce n'est pas ici le lieu de faire le procès à ma Nation, & de vous montrer jusqu'où va son goût pour la médisance & pour la calomnie. Je me contenterai de vous faire remarquer que mes ennemis pourront publier que j'ai obtenu ce désaveu par faveur ; & que mon calomniateur s'est dédit, pour ne point essuyer toutes les longueurs & les tracasseries d'un procès.
» Vous croyez, dis-je à l'Auteur, » les hommes plus méchans qu'ils ne » sont. Pourquoi cherchez-vous à » vous faire d'inutiles peines ? Pourquoi » prenez-vous plaisir à forger des mons- » tres pour les combattre ? » *Je suis soupçonneux & craintif*, repliqua l'Auteur, *parce que les maux que j'ai essuyés autrefois m'ont rendu défiant sur la réussite de tout ce qui dépend de la bonne foi des hommes. C'est cette défiance qui m'a engagé à me munir dans cette occasion de plusieurs autres pieces, qui rendent cette premiere encore plus autentique.*

Tu seras peut-être curieux, cher Yn-Che-Chan, de voir ces pieces ; voici les principales dont il me donna une copie.

Lettre de l'Abbé des Fontaines *à M. de V**. écrite en 1724. au sortir de Bisçêtre, le 31. Mai.*

» Je n'oublierai jamais les obligations
» infinies que je vous ai : votre bon
» cœur est encore au-dessus de votre
» esprit ; ma vie doit être employée à
» vous marquer ma reconnoissance. Je
» vous conjure d'obtenir encore pour
» moi que la lettre de cachet qui m'a
» tiré de Bisçêtre & qui m'exile à trente
» lieues, soit levée, &c. Signé, *des*
» *Fontaines.* »

Copie de la Lettre de M. de S. Hyacinthe *à M.* Raimond de S. Mard, *le* 9. *Mai* 1739.

» Vous m'avez rendu justice, Mon-
» sieur, lorsque vous avez été assuré
» que je n'étois en aucune liaison avec
» l'Auteur de *la Voltéromanie* quel
» qu'il soit ; & je vous proteste qu'en-
» core à présent je n'ai point lû cette
» piece en son entier. J'y jettai simple-
» ment les yeux, parce qu'on me dit
» que l'Auteur m'y avoit cité au sujet
» de M. de V**. ce que je ne vis pas
» sans la plus grande indignation. Il
» est vrai que par la nature de l'ou-

» vrage, l'on doit s'attendre à tout.
» J'ai appris que M. de Voltaire mé-
» prisoit cette indigne piece au point
» de n'y pas répondre : il fait à mer-
» veilles. Le sort de ces sortes d'Ou-
» vrages est de perir en naissant ; c'est
» les conserver que d'en parler. M. de
» V * *. a quelque chose de mieux à
» faire : cultivant les Muses, il apprend
» d'elles à s'élever dans les régions tran-
» quilles, jusqu'où les vapeurs de la
» terre ne s'élevent point, *sapientum*
» *templa serena*, &c.

Copie de la Lettre de M. le Président de Meynieres, *beau-frere de M.* Heraut, *Lieutenant-général de Police de Paris. A Paris, le 3. Mai 1739.*

» M. Heraut n'a fait que rendre jus-
» tice à M. de Voltaire, en ordonnant
» qu'on saisît tous les exemplaires du
» libelle de Jore, & en forçant l'Abbé
» des Fontaines à désavouer la *Voltero-*
» *manie*, &c.

Copie de la Lettre de M. Thïeriot, *à M.* de Voltaire, *le 16. Août 1726.*

» L'Abbé des Fontaines a fait en
» sortant de Biscêtre un Ouvrage contre

» vous, intitulé l'*Apologie de M. de* » *Voltaire*. C'eſt une Apologie ironi- » que & ſanglante. Voilà la récompenſe » de l'avoir tiré du feu, &c.

Copie de la Lettre du même M. Thïeriot, *du 14. Janvier 1739.*

» Je démens les impoſtures d'un ca- » lomniateur ; je mépriſe les éloges » qu'il me donne ; & je témoigne ou- » vertement comme je le dois, mon eſ- » time, mon amitié & ma reconnoiſſan- » ce pour vous, &c. »

Copie de la Lettre de Madame de Berniere *à M.* de Voltaire, *dont l'original a été porté à M. le Chancelier par M.* d'Argental, *Conſeiller au Parlement. A Paris, ce 9. Janvier 1739.*

» Rien n'approche de l'horreur & de » l'abomination de l'Abbé des Fon- » taines ; c'eſt un monſtre qu'il faudroit » étouffer ; il oſe donner au Public les » impoſtures les plus groſſieres & les » plus affreuſes. Feu Monſieur de Ber- » niere ni moi ne le connoiſſions que » de réputation ; il n'eſt ni ſon parent » ni le mien. Il eſt vrai qu'il avoit quel- » que alliance avec la belle-mere de M. » Berniere ; mais cela n'avoit nul rap-

» port avec nous. Vous nous le pré-
» sentâtes, tout ce qui venoit de vo-
» tre part étoit sûr d'être bien reçu.
» Quelques tems après il fut mis à Bis-
» cêtre, ce fut dans cette occasion où
» vous vous donnâtes tous les mouve-
» mens possibles pour l'en tirer, & où
» vous employâtes tous vos amis. Ce
» ne fut assurément qu'à votre sollici-
» tation que M. de Berniere le recla-
» ma pour son parent, & répondit de
» sa vie & de ses mœurs, & le mena
» à la Riviere-Bourdet; car vous savez
» bien le peu d'estime qu'il avoit pour
» lui : & depuis le séjour qu'il fit avec
» nous, il ne voulut jamais le revoir.
» Il est vrai que vous louiez un appar-
» tement dans la maison où nous de-
» meurions sur le quai, où vous aviez
» donné un logement à Thieriot, que
» vous avez très-bien payé pour vous,
» & pour lui. Vous nous avez fait
» souvent prêter de l'argent sans aucun
» intérêt. Tout le monde sait combien
» nous fûmes fâchés lui & moi, lorsqu'en 1726. vous nous remîtes vo-
» tre appartement : vous cherchâtes à
» nous consoler, en venant nous voir
» presque tous les jours tant que vous
» restâtes à Paris; vous aviez même
» fait beaucoup de dépense pour ren-
» dre vôtre appartement commode &

» logeable. Vous avez la satisfaction, » mon cher Voltaire, que tous les » honnêtes gens sont irrités contre l'Abbé des Fontaines, & semblent partager avec vous ses odieuses calomnies. Pour moi, je ne cesse de dire » à tout le monde les vérités que je » vous écris, &c. Signé, *La Présidente* » *de Berniere.*

Après que l'Auteur, cher Yn-Che-Chan, eut fait la lecture de toutes ces Lettres, il m'apprit que les originaux étoient déposés chez un (1) Notaire. *J'ai cru*, me dit-il, *devoir user de cette précaution, pour assurer un dépôt qui m'est aussi précieux, & qui me justifie aussi authentiquement.* » Que voulez» vous donc, lui dis-je, de plus pour » votre satisfaction? Je condamnois » tantôt votre chagrin; à présent je le » blâme encore bien davantage. Pou» vez vous craindre des calomnies que » l'Univers entier désavoue? Il semble » que tous les honnêtes gens concou» rent unanimement à travailler à vo» tre justification. Laissez les faire, & » reposez-vous sur eux & sur votre

(1) Ces Lettres sont déposées chez un Notaire de Chaumont en Bassigny, près de Cirey, du 10. Mai 1739.

» bon droit. » *Je serois tranquille*, re-
» partit l'Auteur, *si j'étois assuré que toutes les personnes qui ont lû le libelle diffamatoire de mon ennemi, vissent aussi les pieces qui me justifient. Je les ai envoyées à quelques-uns de mes amis pour s'en servir lorsque l'occasion se présentera. Comme vous êtes en relation avec plusieurs gens de Lettres dans les pays étrangers, je souhaiterois que vous voulussiez bien les leur communiquer.* » les Savans que
» je connois, répondis-je, sont des
» Chinois dépaysés ainsi que moi, qui
» n'entrent gueres dans les démêlés
» particuliers des Ecrivains Européens.
» Ils lisent leurs Ouvrages pour s'ins-
» truire ; mais ils ne font aucun cas
» de ceux qu'ils trouvent remplis d'in-
» vectives. Vous n'avez pas besoin de
» vous justifier auprès de mes amis ; il
» suffit que vous soyez injurié, pour
» qu'ils prennent votre défense. »

Tout ce que je pus dire à l'Auteur ne le fit point changer de dessein, il voulut toujours que je me chargeasse d'instruire mes correspondans de l'injustice qu'il avoit reçue. Enfin, lassé plutôt que persuadé par ses instances : » Il
» faut, lui dis-je, avant que de vous
» satisfaire, que je voye par moi-même
» si vous êtes aussi griévement offensé
» que vous le prétendez. Si cela n'é-

» toit point, je tomberois précisément » dans le cas que vous reprochez à vo» tre ennemi ; je publierois des cho» ses qui ne peuvent que noircir éter» nellement sa réputation & le couvrir » de honte. Dès que je saurai que » vous êtes grievement offensé & ca» lomnié, je me ferai un plaisir de vous » aider à vous justifier. Ne trouvez » point mauvais que j'use de cette pré» caution ; quelquefois les Auteurs » sont si sensibles aux moindres criti» ques, qu'ils prennent des plaisante» ries ingénieuses, ou des réflexions » vives & enjouées pour des injures » sanglantes. Quelque esprit & quel» que érudition qu'on ait, on souffre » toujours impatiemment d'être criti» qué ; l'amour propre grossit excessi» vement les objets. Vous savez que » vous m'avez dit plusieurs fois que » * * * prétendoit que tous ceux qui » blâmoient ses Ouvrages, étoient » des ennemis de Dieu & de l'E» tat. »

L'Auteur, cher Yn-Che-Chan, me remit le libelle diffamatoire dont il se plaignoit. A peine en eus-je lû quelques pages, que je fus aussi indigné que lui. » Oui, lui dis-je, il est juste d'en» trer dans le ressentiment d'un galant » homme, aussi sensiblement outragé

» que vous l'êtes. Si on avoit écrit à
» la Chine une pareille satyre contre un
» Lettré qui fit autant d'honneur à ma
» patrie, que vous en faites à la Fran-
» ce par vos talens & par votre génie,
» l'imposteur qui l'eût composé, &
» le Libraire qui l'eût débité auroient
» été punis d'un rigoureux supplice.
» Les Juges empêchent chez nous
» que l'Etat soit infecté par des li-
» belles calomnieux. On ne sauroit
» apporter trop de soin à donner de
» l'horreur & du mépris pour de sem-
» blables écrits, & il seroit à souhaiter
» qu'on pensât aussi sagement en Euro-
» pe. Malheureusement, rien n'est si fa-
» cile, ni si commun que d'y impri-
» mer des déclamations diffamantes
» contre les gens qu'on n'aime point. Il
» doit être permis de couvrir le vice
» de confusion ; mais jamais de flé-
» trir la vertu, sous quelque prétexte
» que ce soit. Nous permettons à la
» Chine d'écrire les Ouvrages les plus
» sanglans, lorsque les reproches que
» nous faisons aux vicieux sont consta-
» tés par d'évidentes preuves. Dans ce
» cas, loin de nuire à la Société, on
» la sert essentiellement. Un Ouvrage
» qui découvre les crimes & les im-
» postures des fourbes & des scélé-
» rats, est un préservatif contre le vi-

» ce ; celui qui dénigre d'honnêtes gens, » est un libelle diffamatoire. »

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Paris le...

LETTRE XXX.

Tiao, à Yn-Che-Chan.

EN quittant les peuples dont je t'ai parlé, cher Yn-Che-Chan, dans ma derniere Lettre j'arrivai chez les Tunguses Nisoves : leurs mœurs, leurs usages & leur Religion ne me parurent pas moins extraordinaires que les coutumes & le culte religieux des Nations que je venois de voir.

Les Tunguses Nisoves sont aussi prévenus en faveur de leur figure que les plus orgueilleux Européens ; ils préferent la beauté du visage à toutes les autres qualités. Ces Barbares si attachés à la beauté, n'en ont qu'une idée qui paroîtroit affreuse à des peuples policés. Pour être beau chez eux, il faut avoir tout le visage déchiqueté : c'est dans les cicatrices, les coutures, &c. que les amours se placent ; ils ne voltigent point

fur un visage uni & vermeil, ainsi qu'en Europe & à la Chine. Pour acquérir cette beauté monstrueuse, les Tunguses Nisoves se font coudre la peau du front & des joües en forme de broderie, ils se servent pour cet ouvrage penible & douloureux, d'un fil teint de graisse noire. Lorsqu'il est achevé, ils arrachent ce fil avec violence; & la marque qu'il laisse, ne s'efface jamais.

Les habits & les ornemens des Tunguses Nisoves repondent parfaitement à l'art d'embellir leur visage; ils sont faits de peau de biche, ornés en dehors de queües de cheval attachées ça & là; & lorsque la saison est extrêmement froide, ils doublent d'une peau de chien celle de biche.

Forme-toi pour un moment, cher Yn-Che-Chan, l'idée d'un homme marchant gravement dans les rues de Peckin, le visage brodé comme le dessus d'une pantoufle Chinoise, & le corps entouré de queües de cheval attachées à son habit, de même que ces petits morceaux de franges qui pendent sur les juste-au-corps des Européens. Crois-tu que le peuple fût moins curieux de voir un pareil homme, que l'animal le plus rare & le plus extraordinaire? Voici de quoi augmenter encore la curiosité publique: la coëffure des Tunguses Niso-

ves consiste dans une peau de cerf avec les cornes ; elles tiennent sur leur front la place qu'occupent les deux paquets de cheveux postiches, que les Européens portent sur l'extrémité de leur perruque.

Les cérémonies mortuaires chez ces peuples ont quelque chose de plus singulier & de plus insensé que celles de leurs voisins. Ils pendent leurs morts à des arbres & les y laissent jusqu'à ce que l'air ait consumé les chairs ; après quoi ils enterrent soigneusement les os. Quant à leurs Dieux, qui sont de petites statues de bois, ils ont grand soin de les bien nourrir ; la bouillie ne leur manque pas soir & matin.

En quittant les Tunguses Nisoves, j'entrai dans le païs des Ostiakes, dont je t'ai déjà parlé. Enfin ayant traversé encore plusieurs païs très-étendus & peuplés de Nations aussi méprisables & aussi peu éclairées que les premieres que j'avois vûes, j'arrivai à Tobolesk, capitale de la Siberie.

Il n'y a gueres plus de cent ans, que cette province a été soumise sous la domination Czarienne. Les Tartares qui habitent dans la Siberie sont tous Mahometans : les Moscovites leur laissent une entiere liberté ; & contens de les assujettir pour ce qui regarde le temporel, ils

ils ne s'embarrassent gueres du spirituel. Il arrive de là que les Sibériens Mahometans sont aussi attachés au Czar que ses autres sujets: la liberté d'exercer leur Religion est le plus fort lien qui les attache aux Moscovites.

Rien n'est plus contraire, cher Yn-Che-Chan, au bien & à l'aggrandissement des États que la contrainte de conscience. D'où vient est-ce qu'en Europe les pays, où l'homme est maître d'en suivre les mouvemens, sont si puissans? C'est que la liberté de penser est le premier appanage de l'humanité, & que dès qu'on veut l'en priver, il est impossible qu'on ne la révolte, qu'on ne la pousse à des excès dangereux, ou qu'on ne l'abrutisse, & qu'on ne la réduise insensiblement au-dessous de l'instinct des animaux. Nous voyons dans l'Histoire des principaux peuples, des exemples de cette triste vérité. Dans toutes les parties du monde, dès que la liberté de penser a été interdite, les Nations qui en ont été privées, sont déchues entiérement de leur premier lustre; au lieu que celles qui l'ont conservée n'ont rien perdu, ni de leur gloire, ni de leur connoissance. En Asie, les Nations qui étoient voisines des Grecs, tandis qu'elles ne furent point soumises au joug despotique de l'aveugle croyance Mahome-

tane, furent aussi éclairées que les Grecs mêmes : dès qu'il leur fut ordonné de de se soumettre à l'Alcoran, de n'en plus révoquer l'authenticité & de n'en disputer que le sabre à la main, elles devinrent aussi ignorantes & aussi barbares que les vainqueurs qui les privoient de la liberté de penser. En Europe, l'Inquisition a produit dans les pays où elle est établie, le même effet que le Mahometisme dans l'Asie & dans la Grece.

Compare, cher Yn-Che-Chan, les connoissances des Anglois, des Hollandois, des François des Allemands avec celles des Espagnols & des Portugais ; examine leurs caractères : tu trouveras en général autant de différence entre ces peuples, qu'entre les Chinois & les Nations brutes & sauvages qui les confinent. Si les Italiens tiennent un milieu entre ces Nations si opposées, c'est qu'ils ne sont point aussi libres de penser que les unes, & aussi contraints que les autres.

Fais attention, cher Yn-Che-Chan, à notre Empire ; depuis un tems immémorial rien n'a pû alterer sa grandeur, ni sa gloire. Les Chinois qui vivent aujourd'hui, cultivent les sciences avec autant de soin que ceux qui étoient contemporains de *Confucius* ; on a même

depuis ce sage Législateur perfectionné plusieurs connoissances, parce qu'on a toujours pensé librement, & qu'il a été permis aux Chinois de faire usage du seul & unique don qui distingue l'homme de la bête.

Pour connoître tout le prix de la liberté de penser, il faut examiner l'état d'un peuple dans le tems qu'il en jouissoit, & celui où il est depuis qu'il en a été privé, sans aller chercher des Nations entiérement abruties. Prenons-en une, qui n'est point absolument forcée à se soumettre entiérement, & à qui il reste encore quelques moyens de faire usage de la raison; choisissons, par exemple, les Japonois nos voisins. Autrefois ils disputoient avec nous pour les arts & pour les sciences: nous avions été leurs maîtres, bientôt ils furent nos camarades & nos égaux. Aujourd'hui en bannissant les étrangers & forçant les naturels du pays à se conformer absolument à la Religion & aux croyances de l'Etat, ils sont retombés à demi dans leur premiere ignorance. Les Mathématiques, loin d'être perfectionnées chez eux, ainsi qu'à la Chine, par le secours des Européens, sont déchues; leurmorale périclite journellement; leurs Lettrés sont aussi infatués du culte de leurs Idoles, que les Docteurs Portugais de

celui de leurs images ; & il eſt auſſi impoſſible aux uns qu'aux autres de pouvoir jamais revenir de leurs folles erreurs, puiſqu'un Japonois ne peut penſer ſenſément ſans avoir le cou coupé, & un Portugais faire uſage de ſa raiſon ſans courir le riſque d'être brûlé tout vif.

Revenons, cher Yn-Che-Chan, à la relation de mon voyage. Tobolesk, la capitale de la Siberie, eſt bâtie ſur une haute montagne ; elle eſt fortifiée naturellement par ſa ſituation. Au pied du rocher, coule une riviere, appellée *Irtis*. Je fis fort bonne chere dans cette ville & à peu de frais : les vivres y ſont à ſi bon marché, qu'on a cent livres de farine de ſegle pour ſeize ſols, un bœuf pour ſoixante ſols, & un cochon pour trente. La riviere fournit du poiſſon, & le territoire eſt fort abondant en bêtes fauves & en gibier. On y trouve une grande quantité d'élans, de cerfs, de biches, de liévres, de faiſans, de perdrix, de cignes, d'oies ſauvages, de canards & de cicognes.

Il y a toujours dans Tobolesk une garniſon nombreuſe. Les Moſcovites y entretiennent neuf mille hommes de troupes réglées : il y a outre ces troupes, quatre mille Tartares répandus dans la campagne, toujours prêts à monter à cheval au premier ordre. L'Evê-

que, ou Chef des Prêtres Sibériens Chrétiens, réside aussi dans cette ville; & sa jurisdiction s'étend sur toute la province.

Les arts ne sont point inconnus dans la Siberie; ils y ont été portés par un accident qui fut bien fatal aux Suédois. Lorsque Charles XII. eut été défait à Pultawa par les Moscovites, plus de dix mille soldats de son armée furent faits prisonniers sur les bords du Boristhene, où ils s'étoient retirés après la perte de la bataille: le Czar ordonna qu'on dispersât dans la Siberie ces malheureux captifs. Avant leur arrivée dans ce pays barbare, on y ignoroit presque l'usage du pain. Ces Suédois, naturellement ingénieux, & obligés de l'être par le besoin où ils étoient de réparer par leur industrie leur état malheureux, exercerent dans le lieu de leur exil tous les arts dont ils avoient quelque connoissance. Les soldats Suédois peuplerent la Siberie de boulangers, de cordonniers, de tailleurs, de drapiers, de menuisiers, de maçons, d'orféyres. Les Officiers devinrent peintres, architectes, maitres de Langues. Quelques-uns montrerent les Mathematiques, les autres à chanter, à danser; & dans peu de tems toute la Siberie changea si bien de forme, que les Moscovites y en-

voyoient leurs enfans pour y être inftruits comme dans une école excellente. Quand une fois les arts font connus & cultivés dans un pays, il eft abfolument néceffaire qu'ils tendent toujours à la perfection. Dans cent ans d'ici les Sibériens feront peut-être auffi policés que les Nations Européennes.

En quittant le territoire de Tobolesk, j'entrai fur celui des Wogulskes. Ce peuple habite encore dans la Siberie; mais il a des mœurs & une Religion différentes de fes voifins; il n'eft ni Chrétien, ni Mahométan. Le culte religieux de Wogulskes confifte dans un facrifice folemnel qu'ils font toutes les années dans un bois. Ils affomment un animal de chaque efpéce; le cheval & le bouctygre font les plus nobles de ces victimes: ils les écorchent toutes, en pendent les peaux aux arbres les plus élevés de l'endroit où ils fe trouvent, fe profternent enfuite le vifage contre terre, & adorent ces nouvelles Divinités, dont ils mangent la chair. Leur repas achevé, il s'en retournent chez eux & finiffent la cérémonie, en difant: *nous voilà quittes pour cette année de prieres & de cérémonies.* Lorfqu'on demande aux Wogulskes la caufe d'un ufage auffi infenfé; qu'on leur montre le ridicule d'adorer la peau des animaux

qu'ils ont égorgés un moment auparavant, & de changer en Dieux les choses les plus viles; ils repondent que leurs peres l'ont ainsi pratiqué dans tous les tems; que ce n'est point à eux à changer les usages qu'ils en ont reçus; & qu'ils ne sont ni plus sages, ni plus sensés que ceux qui les ont précédés.

Je trouve dans les discours des Wogulskes les mêmes raisonnemens que font la plûpart des Européens pour autoriser leur Religion; ils ont presque toujours recours à la tradition. Lorsque j'ai reproché à plusieurs certains de leurs usages qui ne me paroissoient gueres plus sensés que ceux des Wogulskes, ils me repondoient qu'ils étoient fondés sur une tradition immémoriale, reçue & approuvée par une longue suite de siécles. J'avois beau leur démontrer que, quelque anciennes que fussent les coutumes que je condamnois, elles n'en étoient pas moins ridicules & contraires au bon sens; ils revenoient toujours à l'autorité de la tradition. Selon eux, rien ne pouvoit parer cette réponse; & parce que certaines Nations avoient cru & fait des folies pendant plusieurs siécles, il leur sembloit absolument nécessaire que ces mêmes folies se perpétuassent dans la postérité.

De toutes les erreurs, celle d'adopter aveuglément la tradition des hommes, est la plus contraire à l'instruction des hommes. Lorsqu'un peuple consent d'examiner s'il n'a point été trompé, & si ses ancêtres n'ont pas eu le même sort, il est facile de le désabuser des fausses opinions; mais lorsque l'aveuglement de ses peres est, selon lui, une raison pour rester dans l'erreur, & pour ne point faire attention s'il peut avoir été la duppe de ces préjugés, il est impossible de pouvoir faire luire la clarté de la raison à travers un nuage aussi obscur, & d'éclairer des gens qui ferment les yeux pour ne point voir la lumiere.

Je ne suis point étonné, cher Yn-Che-Chan, que des peuples barbares, tels que les Wogulskes, se laissent séduire à l'autorité d'une tradition que le bon sens condamne; mais je suis surpris que les Européens, d'ailleurs si éclairés dans tant de choses, ressemblent sur un point aussi essentiel à des hommes qu'on peut à peine regarder comme tels.

Il est tems de finir ma Lettre & la Rélation de mon voyage. En quittant la Siberie, j'entrai par les montagnes de Wurchature dans les provinces de la Moscovie. Après m'être arrêté quelque jours à Wollogda, j'arrivai enfin à Mos-

cou.

cou. Depuis que j'y suis, ma principale occupation est d'étudier les mœurs & le caractere des Moscovites ; d'examiner ce peuple, qui n'ayant point encore quitté ses anciennes inclinations, combat depuis plus de vingt-cinq ans entre les préjugés & les instructions qu'il reçoit. Je te communiquerai mes remarques & mes réflexions à ce sujet, dans les Lettres que je t'écrirai.

Porte-toi bien.

De Moscou, le . . .

LETTRE XXXI.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

UNe de mes principales occupations depuis que je suis à Paris, cher Yn-Che-Chan, c'est de remarquer avec soin toutes les fables & les mensonges grossiers, dont les trois quarts des Auteurs Européens remplissent leurs Ouvrages. Il semble que dans tous les tems les habitans de ces pays aient été portés à débiter les contes les plus absurdes, & qui pis est, à les débiter d'un ton grave & d'une maniere aussi affirmative

que s'ils avoient dit les vérités les plus évidentes. Les Docteurs qu'on regarde en Europe avec le plus de respect, n'ont point été exempts de défaut, & ont menti aussi impudemment que les autres; ils ont eu même l'effronterie de dire qu'ils avoient été les témoins des choses fabuleuses qu'ils racontoient.

Les Missionnaires nous reprochent quelquefois que nos livres sont pleins de fausses histoires & de rélations peu exactes: comment osent-ils nous faire ces reproches, eux qui devroient rougir de honte des impertinences qui sont inserées dans les trois quarts des Ouvrages de leurs compatriotes?

Pour te donner une idée, cher Yn-Che-Chan, de la hardiesse avec laquelle les Européens mentent, je te communiquerai actuellement quelques-uns des contes que j'ai lûs dans leurs anciens Auteurs & dans quelques modernes; tu verras ainsi que ce n'est pas d'aujourd'hui que le mensonge est en droit de tenir la place de la vérité chez les Ecrivains Européens les plus célébres.

Les bornes étroites de nos Lettres ne me permettant pas de t'apprendre toutes les choses qui m'ont frappé, je me fixerai à un seul point; c'est à ce que les Ecrivains ont dit de la figure de certains peuples. Tu croirois que

respectant du moins la vraisemblance, ils se seroient contentés de faire de leurs mœurs & de leurs coutumes les relations les plus absurdes & les plus fausses ; point du tout, ils ont encore voulu leur donner une forme bizarre, entierement differente de leur nature humaine. Peu contens de s'ériger en Législateurs & d'établir des loix & des usages, ils ont voulu être créateurs ; ils ont fait de nouveaux hommes, aussi differens entre-eux pour la figure, que les Chinois & les Caraïtes le sont par les mœurs & les inclinations.

Un ancien Docteur Chrétien, dans un (1) de ses principaux Ouvrages, avoit dit qu'il n'étoit pas impossible de trouver une Nation entiere qui n'eût qu'un seul œil au milieu du front. Il ne s'en tint pas à ce premier doute ; bientôt il assure dans un autre Ouvrage que la chose étoit réelle, & qui plus est, il protesta d'en avoir été le témoin. (2) *J'étois déja, dit-il, Evêque d'Hippone ; lorsque je fis un voyage en Ethiopie en la compagnie de certains Serviteurs de Christ, pour y prêcher le saint Evangile, & je vis dans les Provinces Meri-*

(1) Sicut perhibentur quidam unum habere oculum in fronte mediâ.
Augustin. de Civit. dei, Lib. XVI. pag. 422.
(2) *Id.* ad fratres in Eremo Serm. XXXVII.

dionales de ce pays un peuple qui n'avoit qu'un ſeul œil au milieu du front.

Tu ſeras peut-être étonné, cher Yn-Che-Chan, de la hardieſſe avec laquelle cet Auteur crée par ſa ſeule fantaiſie un peuple de Cyclopes, qui n'exiſta jamais que dans l'imagination des Poëtes. Il n'eſt pas le ſeul qui ait aſſuré une pareille fable, il l'avoit puiſée dans pluſieurs Ecrivains qui l'avoient précédé. Aulu-Gelle (1) dit qu'il a trouvé dans des Auteurs anciens qu'il y a une certaine Nation parmi les Scythes qui n'a qu'un ſeul œil. Je ne finirois point, cher Yn-Che-Chan, ſi je te parlois de tous les Européens qui ont adopté cette fable. Si ce qu'ils diſent étoit vrai, la moitié des humains n'auroient eu qu'un œil. Voici Solinus (2) qui crée encore deux nouveaux peuples de Cy-

(1) Occidentem verſus Agriophagi tenent, qui ſolas pantherarum & leonum carnes edunt, rege præditi, cujus in fronte oculus unus eſt.

Solin. Polyb. cap. 30.

(2) Item eſſe homines ſub eadem regione cæli, unum oculum habentes in frontis medio, qui appellantur Ariſmapi; qua facie fuiſſe *κύκλωπας* poetæ ferunt. *Ces mêmes Auteurs aſſuroient, que dans ce climat il y avoit des Peuples nommés Ariſmapes, dont les hommes n'avoient qu'un ſeul œil, & à peu près la figure que nos Poëtes ont bien voulu donner aux Cyclopes.*

Aul. Gell. Lib. 9. *Cap.* 4.



clopes. *Les Arimaspes*, dit-il, *qui demeurent aux environs de Besgulhra auprès de la mer Caspienne, n'ont qu'un œil.* Le même Auteur veut encore que dans les Indes il y ait des hommes qui n'ont qu'un œil & une jambe; & qui sont cependant très-legers & courent avec beaucoup de vitesse.

Ne sois point surpris, cher Yn-Che-Chan, de voir des Nations aussi mutilées que ces Indiennes, réduites à un seul œil & à une seule jambe, voici des peuples qui n'ont ni bouche ni langue; c'est bien-là un autre prodige, dont il est d'autant moins permis de douter, que plus de dix célébres Auteurs Européens en attestent l'authenticité. Pomponius Mela (1) nous apprend qu'au-delà des déserts d'Egypte il y a plusieurs peuples muets: les uns ont une langue qui ne rend point de son, les autres sont sans langue; quelques-uns ont les levres jointes l'une contre l'autre, & n'ont qu'un petit trou

(1) Sunt autem trans ea, quæ modò deserta diximus, multi populi, & quibus pro eloquio nutus est: alii sine sono linguæ, alii sine linguis, alii labris etiam cohærentibus, nisi quod sub naribus etiam fistula est, per quam bibere avent. Sed cum incessit libido vescendi, grana singula frugum passim nascentium absorbere dicunt. *Pomp. Mela*, de orbis situ. Lib. III. art. Æthiop.

ſous le nez, qui ſert de paſſage à l'eau que boivent ces peuples & aux graines qu'ils mangent. Nous venons de voir des Nations entieres métamorphoſées en Cyclopes ; en voilà actuellement d'autres changées en canaris & en chardonerets, à qui il ne reſte au lieu de bouche, qu'un petit trou pour ſiffler & pour avaler quelques graines. Julius Solinus (1) confirme cette reſpectable hiſtoire, & Pline ne manque pas de l'autoriſer, mais il va encore plus loin; car il veut que les Aſtromorres, peuple qui n'a point de bouche, ne ſe nourriſſent que par le moyen de l'odorat. (2) Voilà une Nation, chez laquelle une tulipe devoit valoir plus qu'un bœuf, & une violette plus qu'un mouton. Je m'étonne que Pline n'ait pas fait faire du miel aux Aſtromorres, puiſqu'il les avoit changés en abeilles.

Mais voici des Nations bien plus extraordinaires que toutes celles dont

(1) Deinde in ultimis Orientis monſtroſæ gentium facies: aliæ ſine naribus, æquali totius oris planitie, informes habent vultus; aliis concreta ora ſunt, modicoque tantum foramine calamis avenarum paſtus hauriunt; nonnullæ linguis carent, invicem ſermonibus utentes nutibus motibuſque. *Jul. Solin.* polyhiſt. Cap. XIIII.

(2) Pars etiam ore concreto & naribus carens, unde tantum foramine ſpirat.
Plin. Lib. 6. Cap. 30.

nous venons de faire mention ; elles sont composées d'hommes sans tête. Pomponius Mela écrit que les Blémiens n'en ont point, & que toutes les parties du visage sont attachées à la poitrine (1). Solinus assure ce fait & le donne comme certain (2). Aulugelle raconte la même chose.

Le sort de ces hommes sans tête est bien moins triste, cher Yn-Che-Chan, que de ceux qui en avoient une de chien. Pline (3) en donne une à tous les Cinamolgues, & il les fait aboyer, au lieu de parler. Solinus (4) adopte l'opinion des hommes chiens. Simon Mayole en parle amplement : à l'entendre parler, on diroit qu'il s'est entretenu familierement avec eux & qu'il entendoit parfaitement leur langage.

(1) Blemias : sed non eos qui vicina rubro mari incolunt, credunt truncos nasci parte qua caput est, os tamen & oculos habere in pectore. *Jul. Solin.* polyhist. Cap. XLIV.

(2) Quosdam etiam esse nullis cervicibus (ferunt) oculos in humeris labentes.

Il y a des hommes disent-ils, qui naissent sans tête, & qui ont les yeux placés sur les épaules.
Aul. Gell. Lib. 9. Cap. 4.

(3) Cynamolgi, caninis capitibus.
Plin. Lib. 6. Cap. 30.

(4) Cynamolgos aiunt habere caninos rictus, & prominuta ora. *Jul. Sol.* polyhist. Cap. XLII.

Lorsqu'on a passé, dit-il (1), *les déserts de l'Egypte, on trouve les Cynocéphales qui habitent une contrée sur les frontieres de l'Ethiopie : ils vivent de dains & de bufles, ils n'ont point de voix, mais ils sifient; ils ont le menton si aigu, qu'on le prendroit pour le bout de la tête d'un serpent. Leurs mains sont armées de grands & longs ongles ; leur poitrine ressemble à celle des chiens barbets, ils sont très-legers à la course.* Qui croiroit, cher Yn-Che-Chan, que des gens semblables aux Cynocéphales fussent aussi délicats & eussent autant de vanité que des Mandarins Chinois, ou des Petits-Maîtres François ? Cependant rien n'est si vrai, si nous ajoutons foi au même Auteur. *Les Cynocéphales*, dit-il (2), *ne refusent point de boire du vin, & mangent volontiers de la viande bouillie ou rotie. Ils aiment surtout que les mêts qu'on leur sert, soient bien apprêtés : s'ils sont mauvai ou peu délicats, ils s'en offensent ; ils aiment fort aussi à être bien vêtus.*

(1) Les jours caniculaires, *&c. par Simon Mayole, Evêque de Volture*, Liv. second, pag. 104. *Notez que dans tout ce que dit l'Evêque de Volture, il prend Ælien pour son garant, & qu'Ælien n'a jamais dit un mot de tout ce qu'il lui fait dire. Ajoutez foi après cela aux citations de certains Auteurs.*

(2) *Le même, au même endroit.*

Voilà, cher Yn-Che-Chan, des gens bien fiers. Je ne doute pas que si les grandes perruques Européennes eussent été à la mode du tems de Mayole, il n'eût coeffé magnifiquement toutes les têtes de chien des Cynocéphales ; & pour quoi auroit-il fait quelque difficulté de les décorer en graves Sénateurs, puisque dans un autre endroit il les érige en maîtres de Rhétorique & en joueurs d'instrumens? *Lorsque les Ptolomées*, dit-il, *regnoient en Egypte, les Cynocéphales enseignoient les Lettres & à jouer de la flute.* Des joueurs de flute qui n'ont point de voix, & des maîtres de Grammaire qui ne parlent point, voila de ces faits, cher Yn-Che-Chan, dignes d'être placés parmi les impertinences qu'ont écrites les disciples de *Foë* de leur chef & de leur Dieu. J'aime cependant beaucoup mieux les peuples de Simon Mayole, que ceux de Mela qui n'ont point absolument de tête.

Jusques ici nous avons vû des Nations estropiées & mutilées, nous leur en allons faire succéder d'autres, qui seront aussi avantagées de la nature, que ces premieres en étoient maltraitées. Mela donne à un peuple, qu'il place dans les isles Septentrionales, des oreilles qui sont d'une longueur si con-

ſiderable, qu'ils n'ont pas beſoin d'autres vêtemens pour ſe garantir des injures de l'air. Les tailleurs, cher Yn-Che-Chan, ſont des gens inutiles chez ces Inſulaires; ils ſe font des habits d'été & d'hyver avec leurs ſeules oreilles. Solinus donne aux Fanéſiens des oreilles auſſi avantageuſes, & Pline habille & fournit de lits, par le moyen des mêmes oreilles, les habitans des iſles Scythiques, peu éloignées du Royaume du Pont.

Les hommes aujourd'hui, cher Yn-Che-Chan, ne ſont point aſſez heureux pour être auſſi favoriſés de la fortune; les oreilles ne leur ſervent qu'à entendre, ils ſont encore obligés de ſe chauſſer pour garantir leurs pieds des cailloux & des ronces. Mela a pourvû à cet inconvénient, en donnant des pieds de cheval aux Oones qui habitoient dans des iſles Septentrionales. Solinus a rendu le même ſervice aux Hipodes, & Pline a fait à ces deux peuples la même grace. Pauſanias a eu la complaiſance de métamorphoſer tout un peuple en ſapajoux, il l'a décoré d'une queue très-belle & très-utile (1) pour ſe garantir des mouches. Simon Mayole a

(1) *Solinus a préciſement dit la même choſe que Pauſanias*. Cercopitheci caudas habent. *Cap. XL.*

aussi mis des queues aux Anglois: il prétend que plusieurs en avoient encore de son tems, & cet Auteur, qui vivoit il y a environ cent cinquante ans, & qui tenoit parmi les Pontifes Européens un rang distingué, n'en a pas moins écrit un mensonge aussi grossier. Voici les propres termes dont il se sert (1). *En Angleterre il y a des familles qui ont une queue, en punition de la moquerie & de la dérision que leurs peres firent d'un Augustin que S. Gregoire y avoit envoyé, & qui prêchoit en la Dorotestrie, à la robe duquel ils attacherent des queues de grenouilles.* Ajoutons foi après cela, cher Yn-Ché-Chan, aux contes que nous débitent les Missionnaires, & à l'infaillibilité qu'ils accordent à leurs Pontifes. En voilà deux, dont l'un dit avoir vû en Ethiopie un peuple qui n'avoit qu'un œil, & l'autre assure que de son tems plusieurs personnes naissoient avec une queue en Angleterre, parce qu'ils s'étoient moqué d'un Augustin. C'est dommage que nos Bonses ne soient pas instruits à la Chine de ces belles histoires, ils en profiteroient sans doute, & donneroient des queues à ceux qui ne les respecteroient point.

(1) Les jours caniculaires, *&c. par Simon Mayole, Evêque de Volture.* Liv. 2. pag. 115.

Je ne finirois point, cher Yn-Che-Chan, si je voulois rapporter tous les mensonges, dont les Auteurs Européens ont rempli leurs livres au sujet de ces peuples imaginaires qui n'ont jamais existé (1). Il est vrai que depuis une centaine d'années les Ecrivains sont un peu plus retenus & respectent davantage leurs Lecteurs; mais ils mentent cependant très-hardiment: & s'ils ne font pas des hommes sans tête, n'ayant qu'une jambe, s'habillant avec leurs oreilles, &c. ils donnent aux Nations dont ils parlent, des mœurs, des loix, des usages si peu conformes à la vérité, qu'autant vaudroit-il qu'ils imitassent leurs prédecesseurs.

Dans la premiere Lettre que je t'écrirai, cher Yn-Che-Chan, je te prouverai, & te prouverai invinciblement qu'il est impossible qu'il ait jamais existé aucun de ces peuples, si differens de

(1) *Que n'a t-on pas écrit à ce sujet? on a voulu qu'il y eût des peuples blancs pendant la jeunesse, & noirs dans leur vieillesse. D'autres avoient la plante des pieds si grande, qu'elle leur servoit à les mettre à couvert du soleil.* Esse rursum gentem alteram, quæ in juventute sit cana, nigrescat in senectute, ultra ævi nostri terminos perennantem... Legimus Monoscelos quoque ibi nasci singulis cruribus, & singulari pernicitate, qui ubi defendi se velint a calore resupinati plantarum suarum magnitudine inumbrentur. *Jul. Sol.* polyhist., Cap. LXV.

ceux qui nous sont connus. Les Chrétiens même semblent être obligés par leur Religion à nier qu'il y ait aucune réalité dans ces fables absurdes, puisque les hommes étant tous sortis du premier qui fut formé par le pouvoir divin, il est impossible que ces races differentes aient pû prendre naissance.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donne-moi, je te prie, de tes nouvelles.

De Paris, le....

LETTRE XXXII.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

APrès t'avoir parlé dans ma derniere Lettre, cher Yn-Che-Chan, de toutes les fables ridicules sur les peuples extraordinaires dont les Européens ont rempli leurs Ouvrages, je te montrerai aujourd'hui qu'il est impossible que jamais de pareilles Nations aient eu une existence véritable. Si l'on disoit simplement que dans différens pays on a vû quelquefois des hommes qui n'avoient qu'un œil, d'autres qui étoient nés avec une queue, &c. je

ne trouverois point cela extraordinaire. Nous voyons tous les jours que la Nature s'oubliant elle-même, pour ainsi dire, pendant quelques momens, produit des monstres; mais c'est rarement qu'elle agit de la sorte, & elle ne souffre point que ces créatures imparfaites se reproduisent (1) & se perpétuent dans leurs semblables.

Les monstres ne sauroient en engendrer d'autres. La semence des animaux est fixe & réglée, une lionne fait toujours un lion, une femme un homme, selon les loix générales. Si, violant l'ordre des choses par une fureur ou une lubricité criminelle, un homme a

(1) Cætera de genere hoc monstra ac portenta cieabat
Nequiquam, quoniam natura absterguit auctum,
Nec potuere cupitum ætatis tangere florem,
Nec reperire cibum, nec jungi per Veneris res.
Multa videmus enim rebus concurrere debere,
Ut propagando possint procudere sæcla.

Alors les Monstres se formerent; leur difformité dans le visage & les membres nous étonna. Ceux qui tiennent des deux Sexes parûrent, on en voit d'autres sans mains, quelques-uns sans bouche, ceux-ci sans yeux, ceux-là attachés de sorte qu'ils ne pouvoient avoir aucune action pour éviter les dangers, & être utiles à leurs semblables.

Lucret. Lib. V. v. 845.

commerce avec une bête, & une femme avec un animal, ce qui naît de cet inceste est condamné à une éternelle stérilité, & ordinairement à une mort prochaine. Il est presque impossible que ces productions monstrueuses, assemblages énormes de divers animaux, puissent subsister long-tems. La différence de tempérament & de la constitution des divers parties des animaux qui se trouvent réunis ensemble, mettent un obstacle à la durée des monstres. Un cheval de trois ans est déja vigoureux, en état de faire une course; un enfant de cet âge peut à peine se soutenir sur ses jambes. Le même cheval est déja vieux à quinze ans, l'enfant est dans sa premiere jeunesse. Quelle liaison, quel rapport & quelle harmonie peut-il se trouver entre des membres si différens, & cependant réunis ensemble?

Ces raisons ont paru si fortes aux Philosophes, que non-seulement ils ont prétendu que les monstres ne pouvoient pas vivre long-tems; mais qu'ils ont cru que ce qu'on en disoit n'étoit que des fables. *Ne penses pas* (1) dit, Lu-

(1) Sed neque centauri fuerunt, nec tempore in ullo
Esse queat duplici natura, & corpore bino

crece, *qu'une semence, mêlangée de deux especes differentes, puisse produire un centaure, ni qu'on trouve des filles demi-poissons, ni tant d'autres monstres, dont on veut que les membres soient si disproportionnés. Il est impossible que ces membres si opposés & si différens puissent croître & se perfectionner ensemble, encore moins parvenir à une vieillesse avancée.* Ce même Philosophe, cher Yn-Che-Chan, venoit de dire peu auparavant *que tout ce qu'on avoit écrit des Centaures, n'avoit jamais eu rien de vrai.*

Voilà un Ancien qui nie hautement l'existence de ces monstres dont on parloit si fort de son tems; ne peut-on pas conclure de là qu'il falloit pour le moins qu'elle fût incertaine, puis-

Ex alienigenis membris compacta potestas,
Hinc illinc par vis, ut non sic esse potis sit.
. . . .
Ne forte ex homine & veterino semine equorum
An fieri credas centauros posse, neque esse:
Aut rapidis canibus succinctas semi marinis
Corporibus scyllas, & cetera de genere horum,
Inter se quorum discordia membra videmus:
Quæ neque florescunt pariter, nec robora sumunt
Corporibus, neque poficiunt ætate senecta.
Id. ibid.

qu'elle

qu'elle étoit contreditte par les plus grands génies ? Pourquoi croiroit-on plus les Auteurs qui parlent des centaures, que ceux qui disent qu'il n'y en eut jamais ? Est-ce parce que les premiers débitent des contes & des prodiges ? En ce cas, ils ne doivent trouver de croyance qu'auprès de ceux qui preferent le merveilleux au vrai & au raisonnable. Mais, pour réduire la question dont il s'agit, à un point fixe & évident, supposons comme vrai qu'il y ait eu des centaures, des satyres, &c. il ne résultera point de là que ces monstres aient jamais pû former un peuple ; car ils étoient de leur nature stériles, & par conséquent incapables de se multiplier.

Comment donc auroient-ils pû augmenter jusqu'au point de former des nations ? Je veux que quelques hommes, pressés par leur impudicité, aient commis le crime de *bestialité*, cela auroit peut-être produit dans le cours de de deux ou trois siécles sept à huit satyres. Mais on veut qu'il y ait eu des isles & des provinces entieres peuplées de ces monstres : comment donc avoient-ils été produits ? Je ne vois qu'un seul moyen pour cela, c'est qu'on suppose qu'il y avoit une nation de chevres, qui, semblables aux Amasones,

venoient se faire couvrir par les hommes, leurs voisins, & retournoient ensuite chez elles. Quelque insensée que soit cette supposition, & quelque ridicule que paroisse cette ressource, c'est pourtant la seule qui reste à ceux qui veulent qu'il y ait eu des nations de monstres qui ont subsisté pendant plusieurs siécles. On doit dire la même chose de ces hommes qui n'ont point de tête, de ceux qui en ont une de chien, &c. enfin de tous ceux dont j'ai parlé dams ma derniere Lettre ; car il y a autant de différence de ces sortes de monstres à un véritable homme, qu'il y en a de lui à des satyres & des centaures.

Dès qu'on forme une nouvelle créature humaine, pour peu qu'elle soit différente en figure de notre espece, elle n'est plus absolument la même ; un peuple de Cyclopes, ou un peuple ayant une queue de singe, ne sauroit exister de même que celui à qui l'on donne une tête de chien. Un seul œil au milieu du front change entierement l'ordre, l'harmonie & la configuration des parties du cerveau ; il faut que la construction intérieure d'une pareille tête soit entierement différente de la nôtre.

Les Chrétiens, cher Yn-Che-Chan,

devroient, en ſuivant les principes fondamentaux de leur Religion, nier la poſſibilité de l'exiſtence de tous ces peuples; car ils prétendent que tous les hommes tirent leur origine d'un ſeul & unique pere, formé dans le commencement du monde par le pouvoir divin. Or, ſi cela eſt, comment eſt-il poſſible qu'il y ait des races humaines, étrangeres à celle de ce premier homme? & ſi ces races exiſtent réellement, comment peut-on ſoutenir que tous les hommes tirent leur origine du même pere? Nous avons vû qu'il eſt impoſſible que la forme humaine ait pû dégénérer dans des nations entieres & ſe tranſmuer en celle des animaux, il faut donc, ou, qu'il n'y ait jamais eu de peuples monſtrueux, ou que diverſes races humaines doivent leur origine à divers hommes, formés dès le commencement du monde.

Si les Européens, cher Yn-Che-Chan, faiſoient des réflexions, ſans doute ils rejetteroient toutes les fables dont ils rempliſſent leurs livres, & qu'ils ſemblent puiſer, à l'envie les uns des autres, dans les Ouvrages de quelques Anciens. Voici deux autres raiſons auſſi fortes pour rejetter toutes les hiſtoires fabuleuſes. Si ces peuples ont exiſté autrefois, que ſont-ils de-

venus aujourd'hui ? D'où vient ne voit-on plus de nations ſans tête, d'autres n'ayant qu'une jambe, &c ? Eſt-ce qu'elles ont été anéanties par des enchanteurs, ainſi qu'elles ont été formées par des prodiges ſurnaturels ? N'eſt-il pas ſurprenant que ces peuples ayent peri entierement, ſans qu'on ait eu aucune idée de leur deſtruction, ſans qu'on ſache comment, pourquoi, d'où vient ils ont peri ? Il faut bien aimer les fables, pour croire des hiſtoires dont tant de choſes concourent à montrer la fauſſeté.

La ſeconde raiſon qui prouve la fauſſeté de tous ces contes, c'eſt que dans le tems même qu'on parloit le plus de l'exiſtence de ces peuples fabuleux, de grands hommes ſe moquoient hautement de tout ce qu'on en diſoit. Les Philoſophes n'étoient pas les ſeuls à rejetter ces fables ; les Hiſtoriens, qui plus eſt, les Géographes, obligés par leur métier à approfondir la queſtion dont il s'agit, regardoient l'exiſtence de ces peuples comme un menſonge ridicule, & plus digne de mépris que de critique. Strabon s'eſt moqué de ce qu'on racontoit de ces peuples monſtrueux.

Je crois, cher Yn-Che-Chan, que c'eſt aux Poëtes à qui il faut attribuer

ce qu'on a dit de toutes ces nations imaginaires, qui n'avoient jamais existé que dans leur cerveau. Les Historiens puiserent dans leurs Ouvrages ce qu'ils en dirent; & les peuples, toujours amoureux de prodiges, reçurent avec avidité les choses extraordinaires qu'on racontoit. Les peintres & les sculpteurs firent les portraits de ces monstres, les exposerent en public: peu à peu on s'accoutuma si bien à ces figures imaginaires, qu'on s'imagina qu'il étoit impossible qu'elles ne fussent point réelles. Nous lisons dans les ouvrages d'un ancien Docteur Chrétien (1) qu'on avoit peint dans la place de Carthage toutes ces nations monstrueuses: on y en voyoit quelques-unes qui n'avoient qu'un œil au milieu du front; d'autres avoient la pointe des pieds tournée en dedans; quelques-unes qui étoient peintes avec les deux sexes, se servant tantôt de l'un, tantôt de l'autre. Elles avoient la mammelle droite d'un homme, & la gauche d'une femme. On en voyoit qui n'avoient point de bouche, & qui ne vivoient que de l'air qu'elles respiroient. Il

(1) Et cætera hominum, vel quasi hominum genera, quæ in maritimâ plateâ Carthaginis picta sunt, ex Libris de prompta velut curiosioris historiæ. August. *de Civ. dei, Lib. XVI, Cap. VIII. pag.* 422.

y avoit des hommes qui n'avoient qu'une coudée de haut, appellés *pigmées* par les Grecs; des femmes qui enfantoient à cinq ans, & qui mouroient à huit; des peuples, appellés *squipodes*, qui courent d'une grande vîtesse, quoiqu'ils n'aient qu'une jambe, deux pieds & qu'ils ne plient point le jaret. On voyoit encore dans les mêmes tableaux des hommes sans tête, ayant les yeux aux épaules.

Les Peintres, cher Yn-Che-Chan, n'ont gueres moins contribué à fomenter & à fortifier la superstition, que les Poëtes. Ils ont été aussi hardis dans leurs fictions: le peuple les a adoptées encore plus aisément que celles des Poëtes, parce qu'il les avoit plus souvent devant les yeux, & qu'elles lui étoient représentées d'une maniere plus sensible.

Les Poëtes ne parlent qu'à l'esprit, les peintres parlent aux yeux: cette derniere façon de s'énoncer est bien plus à la portée du Vulgaire que les autres. Les Dieux que les sculpteurs ont taillés, se sont établis pendant un tems dans tout l'Univers, & ceux d'Homere & des Poëtes n'étoient connus que dans certains pays. Dès qu'il y a eu des gens qui ont sû faire des statues, il y a eu chez les peuples des Divinités.

Pour adorer des morceaux de bois & de marbre, les peuples n'ont point attendu les Poëtes : l'idolâtrie est plus ancienne que la Poësie, elle a pris naissance avec la sculpture & la Peinture. Ce sont ces arts, d'ailleurs si respectables, qui ont été les principales causes des erreurs des hommes & des folles créances dont ils s'étoient entêtés. Après que le sculpteur avoit fait un Dieu ; il tailloit un centaure, & le centaure étoit adopté par le peuple, ainsi que la Divinité. Le Peintre venoit ensuite, peignoit un homme sans tête, ayant des yeux aux épaules ; il étoit naturel que ce nouveau monstre jouit des mêmes privileges que les premiers. On doit s'étonner d'autant moins de la sotte & aveugle crédulité du peuple, que l'homme est si porté à la superstition, que le même sculpteur qui avoit changé un morceau de bois en Dieu, adoroit en tremblant son ouvrage. Les grands hommes, qui par la force de leur génie s'élevoient au-dessus des préjugés du vulgaire, se moquoient de ces foiblesses ; mais leur nombre étoit bien petit, & ce qu'ils auroient pû dire à ce sujet n'eût pas guéri le peuple de sa folie. Peut-on se moquer plus vivement des Dieux

qu'Horace (1), qui met un ſculpteur dans le doute s'il ſera d'un morceau de bois un Dieu ou un banc, & le fait réſoudre en faveur du Dieu.

Ces critiques vives & ingénieuſes ne produiſoient pas plus d'effet ſur l'eſprit des Anciens, que celle de certains Auteurs ſur celui des Modernes. L'homme en général eſt né pour être le jouet de ſa ſotte crédulité : la ſuperſtition, l'amour des prodiges, la croyance aveuglent ceux qui le trompent; toutes ces choſes entrent indiſpenſablement dans ſon eſſence. Qu'on examine tous les peuples de l'Univers; on les trouvera tous courant avidement après les fables, regardant les gens qui veulent les déſabuſer de leurs erreurs, comme des ignorans ou des impies.

(1) Olim truncus eram ficulnus & inutile lignum,
Cum faber, incertus ſcamnum faceret ne Priapum,
Maluit eſſe Deum; Deus inde ego furum aviumque
Maxima formido.

Autrefois je n'etois qu'un Tronc mépriſable & un figuier inutile. L'ouvrier incertain s'il feroit de moi un banc ou un protecteur des jardins, ſe détermina à me faire un Dieu : de cet instant jouiſſant des honneurs de la divinité, mon emploi eſt d'être la terreur des oiſeaux & des voleurs.

Horat. Lib. I. Satir. VIII.

Il eſt tems de finir ma Lettre, cher Yn-Che-Chan. Je ſuis étonné de recevoir ſi rarement de tes nouvelles, & de n'en avoir point encore de notre ami Tiao, qui doit être arrivé à Moſcou.

Porte-toi bien.

De Paris, le...

LETTRE XXXIII.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

AVant de parler, cher Yn-Che-Chan, de l'état des ſciences & des beaux arts chez les Perſans, je ferai mention de pluſieurs choſes qui forment principalement leur caractere.

La mode n'a aucun pouvoir ni aucun crédit ſur l'eſprit des Perſans ; ils jugent des uſages, non par le plaiſir que leur en donne la nouveauté, mais par l'utilité qu'ils en retirent. Depuis un tems immémorial leurs habits ſont toujours les mêmes, parce qu'ils les trouvent commodes : ils ſe moquent des Européens, qui ne ſont jamais aſſurés ſi leurs vêtemens ſeront hors de mode avant qu'ils ſoient uſés. Il ſeroit

à souhaiter pour les Persans qu'ils pensassent d'une maniere aussi sensée sur le luxe & la magnificence de leurs habits ; mais sur cet article ils sont encore moins raisonnables que les Européens. Leurs turbans les plus communs coûtent cinquante écus ; il y en a qui se vendent jusqu'à cinq cens : il en coute encore plus aux Persans pour couvrir leur tête, qu'aux François les plus attachés aux cheveux empruntés dont ils ornent la leur.

Les gens de distinction ne mettent gueres dans ce pays deux jours de suite la même robe, ils remplissent leurs doigts de bagues, & leurs mains sont chargées de pierreries. Les bagues sont incommodes à plusieurs Dévots : comme ils trouvent messéant de prier Dieu avec tant d'ornemens, ils les quittent chaque fois qu'ils font leurs prieres, prétendant qu'il faut se présenter humble & pauvre devant la Divinité pour obtenir ses graces. Voilà un excellent expédient pour accorder la vanité avec la Religion. La folie de ces Dévots Persans ressemble à celle de ces imposteurs, qui croient ne point faire un faux serment, parce qu'ils parlent d'une maniere ambigue. L'Etre suprême ne voit-il point les pierreries des Persans dans leurs poches, comme il découvre dans

le fond du cœur des menteurs la raison de leur équivoque ? Rien n'est si absurde que de prétendre tromper le Ciel ; & personne ne travaille plus à en venir à bout que les Dévots. Quelques Persans poussent encore l'aveuglement bien plus loin : ils font monter leurs diamans sur des bagues d'argent ; alors n'ayant point d'or sur eux, ils peuvent prier hardiment la Divinité. Quelle folie & quelle absurde superstition ! Un diamant de dix mille écus, monté sur de l'argent, n'est plus un ornement contraire à l'humilité !

La passion que les Persans ont pour les pierreries est si grande, qu'ils ne se contentent pas des bagues qu'ils ont aux doigts, ils en portent des paquets de huit ou dix, qu'ils pendent à leur cou avec un cordon. Ils les mettent sur leur estomac entre leur veste & leur robe, & les en retirent de tems en tems, ou pour s'en servir de cachet, ou pour avoir le plaisir de les considérer & de les montrer à ceux avec qui ils sont.

Les femmes n'aiment pas moins la parure que les hommes, il est même naturel qu'elles poussent cette passion plus loin qu'eux ; aussi le font-elles & ruinent-elles ordinairement leurs maris. Le luxe qui regne dans les serrails des particuliers, passe l'imagination : les

habits s'y renouvellent continuellement; on y consume les parfums les plus chers, on y boit les liqueurs les plus exquises. L'amour qui regne en maître dans ces lieux, rend les amans & les maris également prodigues : les femmes, élevées dans la mollesse & dans l'oisiveté, ne sont uniquement occupées que de ce qui peut les embellir, flatter leurs sens, & satisfaire leur volupté.

Puisque je parle ici des choses qui entretiennent le luxe, je ne dois pas oublier de faire mention de deux, qui ont beaucoup de rapport avec ce vice. La premiere, c'est la haine que les Persans ont pour le noir, comme étant une couleur non-seulement triste, lugubre, peu éclatante, mais encore funeste & odieuse. On s'habille à Ispahan indifferemment de toutes les couleurs, & les personnes les plus âgées portent, ainsi que les jeunes, les plus voyantes. Si cette coutume ne servoit pas à entretenir la vanité & le luxe, je la trouverois assez agréable ; c'est un spectacle gracieux, que de voir dans les promenades & dans les places publiques un grand peuple, couvert d'étoffes éclatantes par l'or, ou par les couleurs les plus vives.

Aux ornemens des habits, les femmes en joignent plusieurs autres pour

augmenter leur beauté : elles ne mettent ni du blanc, ni du rouge sur leur visage, ainsi que les Européennes ; mais les sourcils les plus épais & les plus noirs étant les plus beaux dans la Perse ; celles qui ne les ont point de cette couleur, les teignent & suppléent par l'artifice au défaut qu'elles se figurent d'avoir. Elles se font aussi au bas du front un peu au-dessus des sourcils une mouche noir, de la largeur de l'ongle du petit doigt, & dans la fossette du menton une autre petite marque violete, qui ayant été faite avec la pointe d'une lancette, ne peut jamais s'effacer.

La folie de se gâter le visage, sous prétexte de l'embellir & de vouloir corriger la nature en la défigurant, a été de tout tems, & est encore aujourd'hui celle de presque toutes les femmes, dans quelque pays qu'elles soient nées. Les Européennes se couvrent le visage de blanc, de rouge, & sur ces fards dégoûtans elles sement en abondance de petites emplâtres de taffetas noir ; en sorte que leur visage ne ressemble pas mal à la peau d'un tygre. Mais de toutes les femmes, je ne crois pas qu'il y en ait aucunes qui poussent sur ce point l'extravagance aussi loin que celles de la Caramanie déserte. Peu contentes de se percer une narine, comme celles de

certaines Provinces de la Perse, & d'y passer un anneau, au bas duquel il y a deux perles, elles se percent encore le haut du nez & y passent un second anneau, où elles attachent une agraffe de diamant qui leur couvre tout un côté du nez, semblables à ces chevaux, auxquels on met de grosses plaques de cuivre qui leur pendent du front sur les narines. Du reste, si les ornemens des Caramaniennes sont ridicules, celui des autres femmes ne le sont gueres moins : toute la difference qu'il y a entre leur goût, se réduit à savoir s'il est beaucoup plus insensé de se percer les oreilles que le nez.

Ne nous arrêtons pas davantage, cher Yn-Che-Chan, à l'examen de ces coutumes bizarres, & retournons au luxe des Persans. La dépense qu'ils font pour leurs chevaux, est presque aussi considérable que celle que leur coutent leurs femmes : ils en ont un aussi grand nombre, & leur écurie est aussi amplement fournie que leur serrail. Quand un homme d'un certain rang fait des visites, il est suivi par trois ou quatre chevaux de main, menés en lesse, chacun par des domestiques fort bien montés. Plusieurs valets de pied courent devant ou à côté de son cheval : il a plusieurs autres do-

mestiques qui portent, l'un la boete à tabac, l'autre une toilette en broderie, dans laquelle il y a ordinairement un juste-au-corps & un bonnet. Tous les chevaux sont fort bien ornés ; mais celui qu'il monte, l'est toujours magnifiquement. Les harnois des gens de condition sont garnis de plaques d argent ou d'or, souvent même de pierreries ; les selles sont enrichies d'or massif sur les bords ; la housse est brodée, quelquefois avec des perles, & descend fort bas sur les cuisses du cheval.

Tant de magnificence ne peut manquer de ruiner bien des gens ; mais loin que les Persans songent à réformer un luxe aussi contraire au bien public, ils l'autorisent, & méprisent ceux qui sont assez sages pour le condamner. C'est un proverbe chez eux que *l'honneur est selon l'habit*. Fade & ridicule opinion, qui range les hommes au-dessous des bêtes, puisqu'un excellent cheval vaut son prix par lui-même, & qu'une rosse, couverte d'une selle superbe, n'est achetée uniquement que ce que vaut son harnois ! Quelle impertinence de faire dépendre le mérite d'un homme d'une piéce d'étoffe brodée, & faite souvent à plus de mille lieues de sa patrie ! Selon le proverbe des Persans, leur honneur doit être renfermé dans les maga-

fins de tous les marchands : un malhonnête homme qui a de l'argent, peut envoyer tous les jours son tailleur lui acheter de l'honneur & du mérite.

Après avoir blâmé les Persans sur leur amour outré pour le luxe, je dois les louer sur leur sobrieté. Ils ne font que deux repas par jour : le premier, qu'ils prennent ordinairement vers les onze heures du matin, n'est composé que de fruits, de laitage & de confitures; le soir, ils mangent de la viande, mais en petite quantité. Quant à leur maniere de l'apprêter, elle est simple, sans grands apprêts. Les ragoûts recherchés, les viandes salées, marinées, & assaisonnées pour exciter l'appétit, leur sont inconnus. Ils employent peu de poivre ou d'autres épiceries, & lorsqu'ils s'en servent, ils ne les pilent point; mais ils les mettent dans leur entier, afin que l'estomac en prenne seulement le suc & n'en retienne point la matiere, qui est fort indigeste.

Les repas ordinaires chez les Persans, soit qu'il y ait des étrangers, soit qu'il n'y en ait point, ne durent jamais qu'une demi-heure. Les Européens condamnent cette coutume salutaire, & ne pensent point que le tems qu'on reste à table, après avoir pris une nourriture suffisante, est pernicieux à la santé du

corps & à la vigueur de l'esprit. Les débauches sont également nuisibles à l'ame & au corps : elles abrutissent peu à peu la premiere, & ruinent l'autre en peu de tems, sur-tout dans les pays chauds, où presque toujours elles sont mortelles pour peu qu'elles durent ; aussi voit-on que les Européens qui s'y livrent, périssent presque dès qu'ils sont arrivés dans la Perse. La seule varieté des mêts est capable de nuire considérablement dans les climats fort chauds ; la diverse qualité des sucs endommage extrêmement l'estomac, déja affoibli par la dissipation des esprits, causée par la trop grande chaleur. En général, dans tout l'Orient, la gourmandise est un vice qui porte sa punition avec lui : peut-être s'il étoit permis d'y être débauché & glouton impunément, on n'y seroit pas plus sobre qu'en Europe ; la plûpart des vertus humaines n'ont d'autre source chez les hommes que leur intérêt propre. Les vices qui ne nuisent point à la santé du corps, sont également en vogue dans tous les pays : on est vindicatif, menteur, fourbe, avare dans les Indes & dans la Perse, comme on l'est dans les pays froids. Voilà un préjugé contre le motif qui détermine la sobrieté des Orientaux.

Une des plus excellentes qualités des

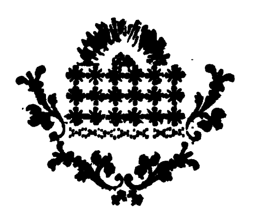
Persans, c'est l'amour qu'ils ont pour l'hospitalité ; amour qui ne sauroit être assez loué, & qui devroit être imité par tous les peuples qui se piquent de connoître la vertu & les bienséances de la vie civile. Quand on sert à manger chez les Persans, bien loin de fermer la porte, comme chez presque tous les peuples de l'Univers, on invite tous ceux qui se trouvent dans la maison, on arrête même leurs domestiques; les restes du repas sont distribués aux pauvres, s'il y en a quelques-uns dans la rue, & jamais on ne garde rien de ce qui a été servi à table.

Les Persans disent que l'hospitalité est de toutes les vertus celle qui plaît le plus à la Divinité. En l'exerçant, ils ne font aucune distinction d'état, de patrie & de Religion; un hôte, quel qu'il soit, est toujours pour eux un personnage respectable. Ils disent qu'un de leurs anciens Patriarches, qu'ils appellent Abraham, *ne mangeoit jamais sans hôte*. Ils racontent à ce sujet qu'un jour cet homme de bien, voyant qu'à l'heure du dîner il n'étoit encore venu personne, sortit de sa tente pour voir s'il ne pourroit point trouver quelque convive. Sa piété fut récompensée, il s'offrit à lui sous la figure humaine trois Intelligences célestes, qu'il eut l'hon-

neur de régaler. Les Européens racontent cette hiſtoire un peu différemment ; mais elle ſe trouve dans les livres fondamentaux de leur Religion. Cependant de toutes les vertus l'hoſpitalité eſt aujourd'hui la plus négligée en Europe. Choſe honteuſe, que des peuples qui ſe piquent de tant de politeſſe, manquent totalement contre un des plus eſſentiels articles de la loi de nature ! Les bienſéances Européennes valent ſouvent moins que les ruſtiques ſimplicités des Arabes.

Porte-toi bien, & proſpere dans toutes tes entrepriſes.

De Iſpahan, le...



LETTRE XXXIV.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

J'Ai été paſſer quelques jours, cher Yn-Che-Chan, dans une ville éloignée de Paris de trente lieues. Cette ville eſt la capitale d'une Province, appellée la *Normandie* ; elle eſt plus conſidérable par la quantité de ſes habitans, par l'étendue de ſon commerce, que par la grandeur de ſon enceinte & par la maniere dont elle eſt bâtie. Les Normands ont en général l'eſprit vif, enjoué, ſubtil; ils réuſſiſſent fort bien dans les ſciences ; les plus grands Poëtes que la France, ou pour mieux dire, que l'Europe ait eus, ſont ſortis de chez eux. La province de Normandie a produit les deux Corneilles : il ſemble que de même que chez les Anciens la ſeule Grece peut donner un rival à Sophocle dans Euripide, de même auſſi chez les Modernes il a fallu que Corneille ait eu dans ſon frere un émule digne de lui.

Il ſeroit peut-être à ſouhaiter pour les Normands qu'ils euſſent moins de génie ; un peu plus de groſſiereté amor-

troit sans doute la passion outrée qu'ils ont pour les procès ; & je suis assuré qu'ils plaideroient moins, s'ils ne trouvoient dans la fertilité & dans la subtilité de leur imagination des ressources pour soutenir les causes les plus mauvaises, & pour leur donner un air de vraisemblance, & même de bon droit. Il faut réellement avoir de l'esprit, si l'on veut devenir un plaideur de profession. Je conviens que l'esprit de la chicane est un esprit pernicieux à la tranquillité de la Société ; mais enfin c'est toujours de l'esprit.

La passion que les Normands ont en général pour les procès, est presque incroyable. On m'a assuré, cher Yn-Che-Chan, que de cent chefs de famille il n'y en a pas dix qui n'ayent quelque affaire. Si les Juges, dont les revenus sont fondés sur les folies des hommes, doivent peu craindre de les voir diminuer, les Magistrats Normands peuvent être assurés que leurs épices ne baisseront jamais. Dans tous les tems on a beaucoup plaidé en Normandie ; mais aujourd'hui il semble que l'amour de la chicane y prend de nouvelles forces ; on y voit tous les jours des procès plus singuliers & plus extraordinaires. Je te conterai ici une histoire, qui te donnera une idée du

caractere des plaideurs Normands & de celui de leurs procès.

Un Curé du Pays de Caux, (c'est ainsi que les François appellent certains Prêtres, chargés de la conduite des habitans d'un quartier de quelque ville considérable, ou de tous ceux de quelque village) voulut faire bâtir une belle maison. La volonté seule pour exécuter un pareil dessein ne suffisant point, & l'argent étant le mobile le plus nécessaire, notre Curé ne trouva point d'autre expédient pour en avoir, que de vendre quelques capitaux qu'il avoit. Il s'adressa à plusieurs négocians de Rouen : ceux-ci, quelque faits qu'ils fussent à la chicane, n'oserent entamer une affaire avec un Prêtre de leur pays ; ils connoissoient trop combien les Ecclésiastiques surpassent en Normandie les hardis plaideurs. Enfin le Curé eut recours à un Libraire qui avoit épousé sa sœur ; il le pria si fort de se charger du bien dont il vouloit se défaire, que le Libraire consentit à lui compter la somme qu'il demandoit. Dès qu'il eut l'argent, il ne tarda pas de mettre son dessein en exécution : un architecte fut chargé de dresser le plan d'un beau Presbytere ; bientôt des ouvriers l'exécuterent, & la nouvelle maison sembloit avoir été construite comme

ces châteaux enchantés dont parlent les Romans, tant on fit de diligence pour la bâtir. Pendant le tems qu'on y travailloit, & même quelques années après qu'elle fut achevée, le Curé venoit très-souvent à Rouen faire des visites assez longues à son beau-frere le Libraire. Il avoit soin qu'on lui fit faire bonne chere : les viandes grossieres étoient trop pesantes pour l'estomac de Monsieur le Curé; le bœuf, le mouton ne l'accommodoient point; les maquereaux, les anguilles, les tanches étoient des poissons contraires à sa santé; il lui falloit des soles, des truites, &c. Le patient Libraire, en qualité de beau-frere, se conformoit au goût & à la volonté du Curé, faisoit malgré lui bonne chere, & s'étonnoit quelquefois que son cher parent débitant de si beaux sermons sur la sobriété, pratiquât si peu les leçons qu'il donnoit aux autres. Le Curé ne s'embarrassoit gueres de ses reflexions : il étoit occupé à des affaires d'une bien plus grande conséquence : il méditoit depuis long-tems en lui-même de faire un procès au Libraire, & de ravoir le fond qu'il lui avoit cédé, en échange de l'argent qu'il en avoit reçu pour bâtir le Presbytere. Une démarche pareille méritoit d'être mûrement consi-

dérée ; elle eût paru ridicule à tout autre qu'à un Prêtre Normand ; mais le Curé trouvoit en lui les ressources pour la chicane, qui sont innées dans l'esprit de ses confreres. Après avoir bien rêvé, il crut ne pouvoir prendre de meilleur parti que celui de revenir de son contrat par la voie de lésion. On riroit à la Chine, cher Yn-Che-Chan, quelque inclination qu'on y ait à plaider, si l'on voyoit un Bonse, âgé de près de cinquante ans, venir demander à un Tribunal suprême de jouir du droit des Mineurs. Hé quoi ! lui diroit-on, êtes vous imbécille ? ce n'est qu'en ce cas que vous pouvez obtenir ce que vous demandez. Optez des deux ; ou vous avez l'usage de la raison, où vous en êtes privé : si vous l'avez, pourquoi voulez-vous qu'on vous traite différemment des autres hommes ? & si vous ne l'avez pas, en vous restituant dans vos premiers droits, il faut vous nommer un tuteur & vous enfermer dans l'hôpital des fous.

Voilà sans doute, cher Yn-Che-Chan, comme raisonneroient nos Mandarins : mais les Magistrats Normands, quoique remplis d'esprit, ne raisonnent pas si conséquemment dans les affaires. Trop de justesse & trop de précision diminueroit les procès les revenus des

des Juges en souffriroient; il est bon de n'être pas conséquent aux dépens de sa bourse. Un Poëte François a eu raison de dire, *Des sottises d'autrui nous vivons au Palais.* Supposons tous les hommes sages & prudens: que deviendroit la chicane? & sans la chicane, dequoi vivroit ce nombre immense de gens qu'elle seule nourrit? Le Curé connoissoit parfaitement le génie de son pays; ainsi il ne balança pas a entreprendre un procès sur une raison fausse & futile, qu'il n'auroit pas osé alléguer dans un autre. Ayant donc formé la résolution de plaider, il crut ne devoir pas cependant changer d'auberge. Il se trouvoit bien chez le Libraire, il y faisoit bonne chere & *gratis*; où eût-il rencontré un pareil gîte? Il devoit paroître impossible à tout autre qu'à un Prêtre Normand de plaider avec un homme & de vivre chez lui. Le Curé ne perdit point l'espérance d'en venir à bout, ou du moins il se persuada qu'il avanceroit bien les affaires, avant que son hôte en fût instruit. Pour cet effet il alla consulter en cachette un Procureur, & lui confia son dessein. Malheureusement ce Procureur étoit ami du Libraire: surpris de ce qu'il apprenoit, il crut n'en devoir pas faire un mystere à celui qui

y étoit le plus intéressé ; il fut chez le Libraire & lui raconta ce qui se passoit. Celui-ci surpris autant qu'on le peut être, courut en avertir sa femme. » Votre frere, lui dit-il, prétend ravoir le bien qu'il nous a vendu, & » que nous lui avons payé si cherement. » Parlez lui vous-même, & tâchez de » le dissuader d'agir aussi mal avec nous, » après les services que nous lui avons » rendus. Je ne veux pas lui parler » moi-même ; je craindrois de m'em» porter, & je sens que je ne pourrois » m'empêcher de lui reprocher vive» ment son ingratitude. »

Le Libraire étant allé dîner chez un de ses amis, sa femme ne resta pas longtems seule. Le Curé qui sortoit il n'y avoit pas deux heures de chez le Procureur, entra avec un air riant, s'informa de ce qu'il y avoit à dîner, ordonna qu'on l'augmentât de quelques petits pâtés, qu'on alla chercher dans l'instant. Il se mit à table ; sa sœur le laissa manger sans lui parler de rien ; mais lorsque le repas fut fini : *Mon frere*, lui dit-elle, *je ne puis vous déguiser la surprise que me cause votre procedé. Quoi! vous voulez payer les obligations que vous avez à mon mari & à moi par la plus grande ingratitude ! Peu content de nous avoir emprunté une somme considé-*

table que nous aurions pû employer dans notre commerce, vous voulez nous la faire perdre entierement ? » Je n'entends » rien, mamie, repartit le Curé, à » ce que vous dites ; songeons à boire » un doigt de liqueur : cela vaudra » mieux que tous les discours inutiles. » *Ils le sont bien moins que vous ne pensez*, repliqua la femme, *& il est honteux que vous fassiez si fort l'ignorant, après avoir été ce matin chez un Procureur pour intemer un procès qui peut ruiner ma famille.* Le Curé voyant qu'il étoit découvert, répondit sans se troubler. » Paix, Paix, tai-toi, ne fais » point tant de vacarme : ce n'est ni » contre toi, ni contre tes enfans que » je prétends plaider ; je n'en veux qu'à » ton mari : c'est à lui seul à qui je m'a- » dresse. »

Comment trouves-tu cette distinction, cher Yn-Che-Chan ? N'est-elle pas comique, & ne part-elle pas d'un caractère bien singulier ? Avouons-le, nos plus zélés plaideurs Chinois ne s'en seroient jamais avisés : il faut être Normand, & qui plus est, Ecclésiastique, pour trouver une ressource aussi rare. La femme, comme tu peux le penser, ne goûta pas cette prudente distinction : elle eut beau représenter au Curé qu'en plaidant contre son ma-

ſe venu dans leur pays, je me figurois qu'il étoit impoſſible de trouver des peuples qui aimaſſent autant à plaider que les Chinois, & qui plaidaſſent ſur des ſujets auſſi légers ; mais aujourd'hui je ſuis totalement déſabuſé, & je vois bien que, quelque vicieuſe que ſoit une nation, il ne faut jamais croire qu'on ne puiſſe en découvrir quelqu'une qui le ſoit autant. Je n'ai vû aucun défaut chez les Aſiatiques, que je n'aye retrouvé chez quelque peuple Européen ; & je n'apperçois aucune vertu en Europe, qui ne ſoit connue en Aſie. Les hommes, cher Yn-Che-Chan, différent entre eux de beaucoup par les habits, par le langage, par les manieres exterieures ; mais ils ſe reſſemblent infiniment par les paſſions qui les dominent. Si on voyoit l'intérieur des hommes, comme on en voit l'extérieur tous les peuples de l'Univers ne feroient qu'une Nation.

Porte-toi bien.

De Rouen, le . . .



LETTRE XXXV.

Tiao, *à* Yn Che-Chan.

Les Moscovites, cher Yn-Che-Chan, me paroissent, malgré les soins que l'on a pris depuis plusieurs années de cultiver leur génie, le peuple le moins poli & le moins spirituel de l'Europe; il faudra encore bien du tems pour arracher entierement les anciennes coutumes & pour éclairer leur esprit. Je regarde les Moscovites, comme ces terres arides & incultes abandonnées, pendant plusieurs siécles, & qu'on ne peut défricher qu'avec de grandes peines; lors même qu'on en est venu à bout, il faut encore bien des années avant qu'on puisse y recueillir une moisson abondante. Une Nation ne passe point tout à coup de la plus crasse ignorance & de la barbarie la plus sauvage, à la politesse Européenne; il faut qu'il y ait un milieu entre ces deux extrêmités si opposées. Les Moscovites tiennent ce milieu aujourd'hui; ils sont bien différens de ce qu'ils étoient autrefois; ils sont aussi bien éloignés d'être égaux aux Allemands leurs voisins.

De tout tems les Moſcovites ont eu beaucoup de vanité, & par conſéquent beaucoup d'amour propre ; ces deux défauts vont toujours enſemble. Quelque grande que fût, il y a quarante à cinquante ans, leur ignorance, ils ſe comparoient ſans ceſſe aux anciens Grecs : aujourd'hui que leurs connoiſſances ſont augmentées, leur orgueil eſt accru à proportion ; ils ſe regardent comme les peuples les plus parfaits de l'Univers. Au lieu que les arts & les ſciences que leur ont appris & que leur apprennent journellement les étrangers, devroient leur faire ſentir qu'à peine ont-ils atteint, pour ainſi dire, au premier degré des connoiſſances humaines, ils penſent être arrivés à la perfection. Il eſt vrai que le hazard qui les a favoriſés dans quelques occaſions, contribue à augmenter la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes.

Malgré les progrès que les ſciences ont fait depuis vingt-cinq ans dans la Moſcovie, ſi tous les étrangers qui y ſont aujourd'hui en ſortoient, en moins de quinze le pays retomberoit dans ſon premier état (1). Les Miniſtres qui ſont chargés du gouvernement, ſont perſuadés de cette vérité, & favoriſent

(1) *C'eſt ce qui va arriver inceſſamment.*

autant

autant qu'il leur est possible les étrangers, sur-tout les Allemands (1). Le peuple au contraire ne sauroit les souffrir, soit qu'il n'ait pû encore se dépouiller de la vieille & barbare coutume de mépriser les autres Nations, soit que sa vanité soit blessée de voir des étrangers employés dans les principales charges de l'Etat & dans les premiers emplois militaires. Il y a apparence que les bienséances de l'hospitalité furent les dernieres vertus connues du bas peuple Moscovite ; il faudra encore bien des années avant de lui pouvoir inspirer de l'amour pour un des points les plus essentiels de la loi de nature (2).

L'orgueil des Moscovites ne peut souffrir ce que les Historiens des Nations Européennes disent de leurs maîtres. Ces Auteurs veulent qu'en l'année 955. les Russes fussent encore tous idolâtres : ceux-ci au contraire prétendent qu'ils ont reçu le Christianisme dès le commencement de son établissement ;

(1) *Depuis que ces lettres sont écrites, tout cela est changé par la derniere Révolution, & par l'exil en Siberie d'Oosterman, Ministre du Prince de Brunsvvic, auprès d'Arkangel & de l'Empereur Ivan son fils dans un Couvent qu'on ignore.*

(2) *Depuis la derniere Révolution, presque tous les étrangers ont été obligés de quitter, par la façon dure dont ils ont été traités.*

mais ce qui montre la fausseté de leurs annales, c'est qu'elles ne s'accordent point entre elles. Celles de Moscou disent qu'un nommé André, s'étant embarqué dans un port de la Grece, passa dans le Pont-Euxin, & débarqua sur les rivages où le Boristhene se jette dans la mer. Il se rendit ensuite par terre à Kiou, qui étoit alors la ville la plus commerçante de la Russie. Dès qu'il y fut arrivé, il instruisit les habitans, il leur persuada d'embrasser le Christianisme. De-là il se rendit dans la Principauté de Novogrod, séparée dans ce tems-là par son gouvernement de l'Empire Moscovite. Il trouva la même douceur dans ce dernier peuple que dans le premier ; & lui ayant inspiré ses sentimens sur la Religion, il se rembarqua, fut à Rome, où il rencontra des gens moins sages & moins doux que les Moscovites. Il eut peu de sujet de se louer de son voyage, il quitta donc cette ville pour se rendre dans le Peloponese ; mais il lui arriva bien pis dans ce pays que dans l'Italie : car il fut crucifié.

Toute cette histoire est démentie formellement par les annales de Novogrod ; elles ne parlent non plus de cet André, que de l'Empereur *Cunficu*, qui vivoit & regnoit à la Chine il y a environ neuf

mille & huit cens ans. Elles attribuent à un certain Antoine tout ce que les autres donnent à André. Il eſt vrai qu'elles font venir de même cet Antoine de la mer du Levant ; mais c'eſt ſur un bâtiment un peu extraordinaire. Au lieu de vaiſſeau, elles le font naviger ſur une groſſe meule de moulin ; ce fut-là le navire avec lequel Antoine traverſa les ondes. Cela parut ſi extraordinaire aux habitans de Novogrod, qu'ils n'héſiterent pas à ſuivre les conſeils d'un homme qui étoit arrivé chez eux d'une maniere auſſi ſurprenante. Les Moines Moſcovites, qui ne ſont ni moins fripons, ni moins avides d'argent que les Bonſes, ont placé, il y a un ou deux ſiécles, une énorme meule de moulin dans un de leurs Couvens de Novogrod, qu'ils diſent être la même dont ſe ſervit ſi heureuſement cet Antoine ; perſonnage totalement imaginaire, car cette ſeconde hiſtoire n'eſt pas moins fauſſe que la premiere.

Il eſt certain, & tous les bons Auteurs Européens en conviennent, que du tems de *Rurik* qui regnoit l'an ſept cent ſoixante des Chrétiens, toute la Moſcovie étoit idolâtre, & ſuivoit une Religion plus inſenſée que celle des Sectateurs de *Foe*. Où étoit donc alors André, Antoine, & la pierre de moulin?

Après la mort de *Rurik*, son fils *Igor* qui lui succéda, épousa une femme, appellée *Ola*, native de Pleskow. Il en eut un fils, nommé *Stoslaus*, à qui il laissa l'Empire par sa mort dans une tendre jeunesse. La Princesse *Ola* eut la régence pendant la minorité, & se rendit vers l'an neuf cent cinquante-cinq à Constantinople, où ayant embrassé le Christianisme, elle retourna ensuite dans ses Etats, & tâcha de l'y établir. Elle réussit foiblement dans ce projet: presque tous les Moscovites conserverent leur ancienne croyance; son fils même *Stoslaus* vêcut & mourut dans l'idolâtrie. Ce ne fut qu'après la mort de ce Prince, que *Wolodimire*, sollicité par les Ambassadeurs de plusieurs Princes Chrétiens, & particulierement par ceux de l'Empereur de Constantinople, ayant goûté leurs raisons, se fit Chrétien. Beaucoup de ses sujets suivirent son exemple.

Wolodimire n'ignoroit pas qu'il y avoit parmi les Chrétiens plusieurs differentes Sectes; il voulut les connoître toutes, avant de se déterminer en faveur de quelqu'une. Il se fit instruire de leurs diverses opinions, & se déclara enfin en faveur de la croyance Grecque. Il envoya des Ambassadeurs à Constantinople aux deux Empereurs Basile & Cons-

tantin, pour leur déclarer qu'il étoit résolu d'embrasser leur Religion, à condition qu'ils lui donnassent leur sœur en mariage, & qu'ils conclussent un traité d'alliance offensive & défensive. Les Princes Grecs accepterent cette offre. *Wolodimire* se rendit à Constantinople, y prit une femme & une Religion, & fut depuis nommé *Basile*.

C'est-là la véritable époque où les Moscovites ont commencé à se désabuser du culte ridicule des Idoles, & cette époque a été beaucoup plutôt produite par la politique, que par un véritable goût de *Wolodimire* pour le Christianisme. Ce Prince, dont la mere étoit fille d'un bourgeois de Novogrod, avoit eu deux autres freres qui lui disputerent l'Empire : il eut le bonheur de les vaincre & s'en défit entierement ; mais craignant toujours quelque nouvelle sédition, il jugea à propos de s'assurer un puissant secours dans l'alliance des Empereurs Grecs. C'est-là ce qui le détermina à embrasser le Christianisme & à choisir de préférence la Secte Grecque à toutes les autres, parce que c'étoit celle qui lui étoit la plus utile. Si l'on examinoit attentivement, cher Yn-Che-Chan, le changement de Religion de tous les Princes, je suis très-assuré qu'on n'en

trouveroit aucun que la politique n'eût occasionné, ou du moins où elle n'eût eu quelque part.

Si la politique influe beaucoup sur le changement de Religion des Princes, elle n'a pas une moindre influence sur celui des particuliers. Les sujets de *Wolodimire* suivirent, pour lui plaire, son exemple, & bientôt toute la Cour fut Chrétienne. Les Prêtres Moscovites, grands amateurs des prodiges, attribuent à un miracle le changement total qui se fit sous ce Prince : ils disent qu'après qu'il eut soumis par ses armes toutes les provinces de l'Empire, il en assembla les habitans les plus considérables, & jetta un livre dans le feu en leur présence, qu'on retira du milieu des flammes, sans qu'il fût endommagé. Cela les frappa si fort, qu'ils quitterent toutes leurs anciennes opinions, & briserent leurs Idoles.

Les Auteurs Européens, sur-tout les François, les Allemands, les Espagnols & les Italiens se moquent de ce prétendu miracle. Ils disent qu'il n'a pû avoir lieu, puisque les Moscovites ne quittoient une erreur que pour en embrasser une autre, & qu'il est impossible que la Divinité fasse un miracle qui autoriseroit une fausse doctrine. Si l'on en veut croire la moitié des Européens,

les Moscovites, en brisant leurs Idoles, n'ont point amélioré leur sort; ils sont également punis & tourmentés éternellement après leur mort. Car, selon eux, les Hérétiques sont damnés, aussi bien que les Idolâtres & les Athées : il faut donc qu'ils soient également criminels, & autant vaudroit-il, à entendre un Italien ou un François, que les Russes sacrifiassent encore à leurs Dieux (1) *Piouruni*, *Mocossi*, *Chorsi*, *Stribi*, que d'être soumis au Patriarche de Constantinople & de suivre ses opinions erronées.

Puisque les Chrétiens se damnent si liberalement & se condamnent mutuellement à des peines éternelles pour quelques legeres disputes qu'ils ont entr'eux sur la préference qu'on doit donner à leurs Pasteurs, sur la maniere dont ils doivent pêtrir le pain qui sert à leurs cérémonies, car ce sont-là les points principaux qui divisent les Grecs & les Romains, devons-nous trouver extraordinaire qu'ils placent si hardiment dans les Enfers les plus honnêtes gens qui ont vécu pendant tant de siécles à la Chine, & qu'ils ne fassent pas même grace à *Confucius*, homme

(1) *Ce sont les noms des anciennes Idoles Moscovites.*

né pour le bonheur & l'instruction du genre humain ?

Si les Européens, attachés à la croyance Romaine, méprisent les Docteurs & les Prêtres Moscovites, ceux-ci leur rendent bien le réciproque. Il est vrai que les choses ne sont point égales entr'eux ; car parmi les Romains il y a des Savans fameux & illustres, qui ont employé toute l'érudition & toute l'éloquence possible pour défendre leurs opinions. Les Théologiens Moscovites au contraire savent à peine lire ; encore n'est-ce que depuis que le dernier Empereur les y a forcés : on regarda comme une chose extraordinaire qu'on prêchât en Moscovite à Petersbourg, après que ce Prince eut donné une nouvelle forme à son Empire. Avant lui, les Prêtres & Docteurs Ecclésiastiques ne faisoient jamais aucun discours public, ils n'expliquoient pas même les livres fondamentaux de leur Religion ; ils se contentoient de les lire. Ils disoient que toutes ces instructions éloquentes & ces harangues recherchées étoient inutiles & ne servoient qu'à multiplier les erreurs : moyennant ce prétexte spécieux, ils croupissoient dans leur ignorance, & autorisoient leur haine pour les sciences.

Tu sens bien, cher Yn-Che-Chan, que ces Prêtres ignorans ne sont pas devenus savans parce que leur Prince aimoit les beaux arts : quand ils eussent voulu se prêter à ses desseins & entrer dans ses vues, il eût fallu bien des années. On ne devient pas savant par le simple desir de l'être, & rarement lorsqu'on a atteint une certain âge, le devient-on même en étudiant. L'esprit, appesanti par une longue suite d'années écoulées dans l'ignorance, ne peut jamais s'élever à un certain point. Ces Prêtres ignorans qui vivoient il y a quinze ans, ne sachant rien, n'ont rien pû apprendre à ceux qui les ont remplacés. Il est vrai que quelques jeunes gens ont profité des secours étrangers ; mais ils sont en bien petit nombre, & en général l'ignorance des Prêtres Moscovites peut être comparée à celle des Bonses & des Lamas : ils n'ont, ainsi que ces derniers, qu'un grand entêtement pour leurs usages, & une croyance opiniâtre de leurs préjugés.

Si le feu Czar n'a pû rendre les Prêtres de son Etat plus savans, il les a au moins rendu plus pauvres. Il a retranché aux Moines & aux Eglises trop riches une partie de leurs biens, & les a réunis aux domaines de l'Etat. Peut-être pensoit-il que le moyen le plus

certain pour inspirer du goût pour l'étude aux Ecclésiastiques, c'étoit de leur ôter les moyens de vivre sensuellement, & qu'il ne les a appauvris que pour les servir utilement. Si ç'a été-là son véritable dessein, je crois que les Prêtres Européens ne voudroient pas qu'on se servit ailleurs des mêmes moyens pour les encourager à cultiver les sciences; & cependant ils seroient peut-être les plus utiles & les plus efficaces.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Moscou, le....



LETTRE XXXVI.

Sioeu-Tcheou, à Yn-Che-Chan.

JE n'ai point oublié, cher Yn-Che-Chan, que je t'ai promis de t'apprendre quel a été le sort des plus illustres Philosophes François; je te tiendrai aujourd'hui ma parole, & tu verras combien il s'en faut que les grands hommes trouvent ici les mêmes ressources, & reçoivent les mêmes honneurs qu'à Peckin. Quel respect n'avons-nous point pour la mémoire de *Confucius*? Depuis tant de siécles qu'il est mort, sa gloire n'a souffert aucune altération; tout l'Empire le regarde encore aujourd'hui avec la même vénération qu'on eut pour lui lorsqu'il vivoit. Il avoit cependant alors, quoiqu'il ne fût pas Roi, autant de pouvoir qu'un Souverain; & s'il ne gouvernoit pas la Chine par le droit du sceptre, il la conduisoit & la régloit par ses loix & par ses conseils. En instruisant les Princes, il faisoit le bonheur des peuples, & en rendant les peuples vertueux, il assuroit le trône des Rois.

Les obligations que les Chinois ont à ce grand homme, & le respect que les Empereurs portent à sa mémoire, ont fait accorder à perpétuité à sa famille la noblesse héréditaire ; privilége, qui n'est que pour elle seule. La reconnoissance de la Nation & de ses Souverains ne s'est point bornée à ces marques d'estime & de respect, on a élevé un tombeau superbe à ce Philosophe sur les bords de la riviere *Su*, dans l'endroit même où il assembloit ses disciples, & où il les instruisoit. Il étoit bien juste, cher Yn-Che-Chan, que ce lieu, si respectable par les utiles conferences qui s'y étoient faites, fût consacré à jamais par les cendres de ce Philosophe. Je ne m'arrêterai pas davantage aux honneurs qu'on rend à la Chine au vrai mérite : ce que je viens de rappeller à ton esprit, & ce que tu vois pratiquer tous les jours à l'égard de tous les Savans, de quelque Secte qu'ils soient, suffira pour te faire sentir toute la différence qu'il y a entre le sort des Lettrés François & des Lettrés Chinois.

Il y a eu dans ce pays-ci des Philosophes, j'ose le dire, cher Yn-Che-Chan, qui ont presque égalé *Confucius*. Le nombre de ces grands hommes est même assez considérable ; je me contenterai cependant de faire mention des

principaux, & particulierement de ceux dont tu as lû quelques ouvrages, que t'ont prêtés nos amis les Missionnaires & notre marchand Nantois. Le premier dont je te parlerai, sera *Charon*: cet homme, dont les mœurs avoient toujours été irréprochables, dont le génie avoit été très-goûté par tous les véritables Savans, fut cruellement diffamé après sa mort. On voulut empêcher qu'un de ses amis après sa mort fît imprimer un excellent ouvrage qu'il l'avoit prié de publier: on fit intervenir l'autorité du (1) Chef du premier Collége du Royaume & celle de plusieurs autres Docteurs; on intéressa même les Magistrats (2) dans cet affaire. Enfin, après bien des peines & des soins, l'ami de *Charon* vint à bout de publier son ouvrage; il fallut cependant qu'un Président, nommé *Jeannin*, l'examinât. Il en fit supprimer plusieurs morceaux, qu'on a ensuite réimprimés en Hollande; & afin que le public eût complet l'excellent *Traité de la sagesse de Charon*, il a fallu que les voisins des François réparassent leurs fautes.

Michel *de Montaigne*, dont tu as lû les essais avec tant de plaisir, est jour-

(1) Du Recteur de l'Université de Paris.
(2) Le Procureur général du Parlement de Paris.

nellement injurié par une foule de superstitieux, de Moines, de Prêtres & d'ignorans. Loin qu'on ait élevé un mausolée à ce grand homme, on souffre qu'on décrie dans vingt mauvais livres ses ouvrages, qu'on l'injurie personnellement, qu'on tâche de noircir sa mémoire. Si à la Chine quelque Lettré étoit assez lâche pour calomnier la personne d'un Auteur mort, qui ne peut pas se justifier, & sur-tout d'un Auteur, dont le mérite fit honneur à la Nation, on lui feroit couper la main; digne punition d'un crime, qu'on ne sauroit assez abolir. Je passe à un Ecrivain de critiquer les opinions d'un Philosophe qui ne vit plus; mais de troubler ses cendres, de deshonorer par des mensonges sa mémoire, cette fureur est réservée à des Européens; elle nous sera toujours odieuse.

Gassendi ne fut pas plus heureux que *Charon* & *Montaigne*; il fut persécuté pendant sa vie, & après sa mort il a eu le même sort. *Descartes* fut obligé de vivre & de mourir hors de son pays.

Tous ces Philosophes, cher Yn-Che-Chan, & plusieurs autres qui se sont distingués par leur ouvrages, n'ont jamais reçu aucune marque de distinction de leur Nation; encore si on leur

avoit élevé quelque ſtatue, ſi on leur eût conſtruit des tombeaux ſuperbes, on pourroit dire que le gros des François n'a point participé à la barbare manie de ceux qui les ont perſécuté; mais on ignore preſque dans quels lieux ils ſont inhumés; on l'auroit déja oublié, ſi quelques-uns de leurs amis, en écrivant leur Vie, n'en avoient conſervé le ſouvenir à la poſtérité.

Quelle honte pour la France, cher Yn-Che-Chan, qu'une pareille conduite! Quelle ſurpriſe pour un Chinois qui vient dans ce pays! Il faut que je te diſe à ce ſujet une aventure qui m'arriva peu de jours après que je fus à Paris. J'entrai dans une Egliſe (1) bâtie ſur un des quais de la riviere, où je vis un tombeau ſuperbe. J'étois encore peu inſtruit des uſages des François; je ne les connoiſſois que ſuperficiellement par le rapport des Miſſionnaires & par les livres que nous avions lûs; deux choſes ordinairement bien trompeuſes & bien ſujettes à caution. Je crus d'abord que ce tombeau étoit celui de *Deſcartes*, & il faut que j'avoue que je n'eus pas le moindre ſoupçon du contraire. Je m'étois accoutumé dans les converſations que j'avois eues

(1) L'Egliſe du College Mazarin.

à Peckin avec les Européens, à regarder ce Philosophe comme le *Confucius* des François. » Voilà donc, dis-je à » une personne qui étoit avec moi, » la maniere dont on s'habilloit du » tems de *Descartes* ? » *Qu'appellez-vous*, me répondit-elle avec un air surpris ? *Vous prenez cette statue pour celle de* Descartes ? *C'est celle d'un Cardinal Italien, dont l'avarice & l'ambition ont mis plusieurs fois le Royaume à deux doigts de sa perte. Ha vraiment, ce* Descartes *dont vous parlez, a bien un tombeau comme celui-là, dont la plus petite partie a plus couté à construire, que tous les hommes de Lettres à enterrer depuis l'origine du monde ? Ce Philosophe a pour toute marque de distinction, une inscription attachée contre la muraille d'une Eglise ; un savetier qui fonde pour quinze écus un service annuel est traité aussi honorablement.* » Hé » pourquoi, repliqu'ai-je, si ce que » vous me dites est vrai, ne brise-t'on » pas la statue de ce Cardinal ? D'où » vient souffre-t'on qu'on honore les » cendres d'un homme qui causa tant » de maux au Royaume, tandis qu'on » laisse dans un honteux oubli ceux » de tant de grands génies qui l'illustrerent ? »

Ces grands génies, repartit mon compagnon,

pagnon, *étoient des gens qui n'ont point laissé après eux de puissans héritiers qui pussent proteger leur mémoire; aussi n'ont-ils d'autres monumens que ceux que leur élevent dans leur cœur les gens qui ont un véritable amour pour les sciences; au lieu que le Cardinal ayant enrichi sa famille par ses vols & l'ayant élevée au plus haut rang, elle soutient par son crédit la gloire de celui à qui elle a tant d'obligation. Bien loin de songer à détruire le tombeau qui vous choque, il y a des gens payés dans cette Eglise pour faire toutes les années l'éloge de celui qui y est enterré.* » Quoi! m'écriai-je, vous » ne vous contentez pas d'honorer les » vicieux par des édifices; vous souf-» frez qu'on renouvelle tous les ans » leur souvenir, vous permettez qu'on » fasse un éloge d'un homme dont on » devroit flétrir la mémoire! je ne m'é-» tonne point si les gens qui sont ri-» ches & puissans, s'embarrassent peu » d'acquerir l'estime du Public, puis-» qu'ils sont assurés qu'ils auront dans » la postérité les mêmes honneurs que » ceux qui ont rempli dignement les » fonctions de leurs charges. Dites-» moi, continuai-je, quels hon-» neurs rendrez-vous au sage Cardinal » qui est aujourd'hui votre premier » Ministre? Excepté de le placer au

» rang des Dieux, vous ne pouvez
» rien faire de plus pour lui que ce que
» vos prédécesseurs ont fait pour ce
» Cardinal, & ce que vous souffrez
» qu'on fasse encore aujourd'hui. Ce-
» pendant l'un a fait autant de bien à
» la France, que l'autre de mal. »

Toute la distinction, reprit mon compagnon, *qu'il y aura entre ces deux Ministres lorsque celui-ci sera mort, c'est que peut-être le vertueux aura un tombeau qui répondra à sa façon de penser; il sera simple, modeste, & fera ressouvenir ceux qui le verront, de la candeur, de la probité & du désintéressement qu'avoit celui qu'il renferme.*

» C'est-à-dire, repliquai-je, que si le
» respect & la vénération ne font point
» sur la famille du Cardinal vivant ce
» que la vanité & l'ostentation ont fait
» celle du Cardinal mort, il sera en-
» terré peut-être aussi simplement que
» vous dites que l'est *Descartes*, sans
» que l'État s'empresse à témoigner sa
» reconnoissance, en suppléant à ce
» que la modestie des héritiers du Car-
» dinal pourroit leur empêcher de
» faire. O la sage Nation, chez qui le
» plus grand Philosophe & le plus il-
» lustre Ministre obtiennent sans peine
» une fosse de six pieds de long pour
» y être inhumés! Insensés Chinois, que

» nous sommes, il faut que nous pen-
» sions bien différemment que les Fran-
» çois, puisque chaque année a aug-
» menté les édifices que nous avons
» bâtis auprès du tombeau de *Confu-*
» *cius*, & que ce tombeau aujourd'hui
» est aussi grand qu'une ville. »

Le François à qui je parlois, cher Yn-Che-Chan, comprit toute la force de mon ironie. *Que voulez-vous*, me dit-il ? *c'est un malheur pour notre Nation de témoigner si peu de respect & d'attachement pour la mémoire des grands hommes qu'elle produit ? Nos voisins nous devroient corriger de ce honteux défaut par l'exemple qu'ils nous donnent.* Il avoit raison. Les Hollandois ont élevé au milieu d'une de leurs plus belles villes (1) une statue de bronze à *Erasme* ; ils viennent en dernier lieu de donner les témoignages les plus authentiques & les plus publics du regret que leur a causé la perte de Boerhaave. Les Anglois sont encore plus attentifs à honorer la mémoire des grands hommes, ils leur élevent des mausolées à côté de ceux de leurs Rois ? ils donnent même des marques essentielles de leur respect pour le vrai mérite aux gens qui ne sont pas de leur

(1) Roterdam.

Nation, si par hasard ils viennent à mourir chez eux. Ils ne sauroient souffrir que les cendres d'un Philosophe, d'un Sage, que les hommes doivent regarder comme un de ces précepteurs que le Ciel fait naître de tems en tems pour les instruire ; soient confondues avec celles du reste des humains. *S. Evremond*, ayant eu le sort de presque tous les Philosophes François, & n'ayant pas moins été persécuté qu'eux, fut obligé de sortir du Royaume : il resta quelque tems en Hollande ; enfin il s'établit en Angleterre, & y finit après plusieurs années sa longue course, car il mourut âgé de quatre-vingt-dix ans, cinq mois & vingt jours, conservant toujours, non-seulement dans cet âge avancé, mais même jusqu'au dernier moment de sa vie, cette imagination vive & ce jugement solide qui lui avoient acquis l'estime de toute l'Europe. Il ordonna dans son testament qu'on l'enterrât sans pompe : les Anglois ne voulurent point désobéir à ses ordres ; mais d'un autre côté ils ne purent souffrire qu'un homme, si digne des plus grands honneurs, en fût privé par rapport à sa modestie. Quoiqu'il ne fût point de la Religion (1) de l'Etat, qu'il fût

(1) Vous me demandez, Monsieur, ce qu'il

étranger, on choisit pour le lieu de sa sépulture un Temple célebre par les mausolées des Rois d'Angleterre & par ceux des personnes illustres (1), que leur savoir & les services qu'ils ont rendus au Public ont fait placer dans ce lieu.

Je frémis d'horreur, cher Yn-Che-Chan, lorsque je pense que si *Locke*, ce Philosophe Anglois dont tu as lu les Ouvrages avec tant d'admiration, fût mort à Paris, non-seulement on ne l'eût point inhumé dans un tombeau distingué; mais qu'on lui eût même refusé la sépulture, & que parce qu'il n'étoit point de la Religion dominante, il eût été enterré dans quelque champ. Les peuples les plus féroces respectent la mémoire des grands hommes, rien ne les dispense des marques d'honneur qu'ils leur rendent, & la Religion chez les Parisiens sert de prétexte à autoriser les crimes les plus

pensoit sur la Religion, je vous dirai qu'il a toujours fait profession de la Religion Romaine où il étoit né. *De Maiseaux*, Vie de *S. Evremont*. pag. 307.

(1) Là on voit les tombeaux des Casaubon, des Cambden, des Barow, des Spencer, des Cowley, des Newtons, &c. On eût enterré à Paris tous ces gens là à la Voirie, comme Moliere, le plus grand Poëte que la France ait eu dans le genre comique, a pensé l'être.

noirs & les usages les plus barbares. Ho, que si nous connoissions les François à la Chine, aussi bien que je commence à les connoître, nous rabbatrions beaucoup de l'estime que nous avons pour eux, & nous nous regarderions fort au dessus d'eux !

Porte-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles.

De Paris, le...

LETTRE XXXVII.

Tiao, *à* Sioeu-Tcheou.

MOscou, cher Yn-Che-Chan, est une grande ville, mais sale, mal bâtie, & qui n'a rien de digne de la curiosité d'un voyageur. Ses habitans se ressentent encore beaucoup de la grossiereté de leurs ancêtres : comme la Cour reste à Petersbourg, ils n'ont pas eu le moyen de profiter des exemples journaliers qu'auroient pû leur donner les courtisans civilisés, & les étrangers qui sont attachés à la suite du Souverain, dont le nombre est fort considérable.

Les habitans de Moscou ne peuvent

se consoler encore de la perte de leur barbe. Le dernier Empereur leur ordonna de la couper : cette ordonnance pensa causer un soulevement général : il fallut toute l'autorité du Prince pour appaiser une dangereuse sédition. Les Moscovites aimoient autant mourir, que d'avoir le menton découvert ; il leur paroissoit affreux qu'on voulût exiger d'eux de changer leurs anciennes coutumes. Quelque utiles que fussent les nouveautés que le Czar introduisoit, elles faisoient beaucoup de mécontens : il falloit que ce Prince employât toute l'étendue du pouvoir despotique pour les faire recevoir. Il avoit à faire à un peuple dur, indocile, peu sensible, pour ne pas dire totalement insensible à l'honneur & à la gloire, accoutumé aux châtimens les plus séveres, prévenu en faveur de ses vices, regardant son ignorance comme une sagesse parfaite : & si aujourd'hui on n'étoit point encore aussi févere qu'on l'est, bien-tôt les anciennes coutumes prendroient le dessus sur les nouvelles ; les barbes longues reviendroient à la mode.

Je ne comprends pas, cher Yn-Che-Chan, comment des gens qui ne sont point entierement privés du bon sens, peuvent s'affliger si fort d'être habillés d'une maniere plutôt que d'une autre ;

de porter les cheveux & la barbe, ou de les faire raser. Je passe aux Moscovites de préferer la mort à la coutume de porter le menton découvert; l'ignorance & la grossiereté sont les causes essentielles de l'entêtement; mais qu'un peuple, aussi éclairé, aussi poli, aussi civilisé que les Chinois, ait fait la même chose & donné dans les mêmes travers que des Nations presque barbares, c'est ce que je ne saurois concevoir. Cependant nos peres, lors de la conquête de la Chine par les Tartares, ont été aussi sensibles à la perte de leurs cheveux, que les Moscovites à celle de leur barbe. Ils ne purent supporter qu'on leur ordonnât de les raser à la mode des Tartares: ils résisterent long-tems, & lorsqu'ils virent qu'il falloit ou se soumettre, ou être puni de mort, plusieurs préfererent de cesser de vivre à cesser de porter de longs cheveux. Quelle folie, cher Yn-Che-Chan, & quelle marque de la force des préjugés sur l'esprit de tous les peuples! Quelque difference qu'il y ait entre-eux pour le génie, les Moscovites mourroient pour leur barbe, & les Chinois pour leurs cheveux: qui sait s'il n'y a pas eu autrefois des peuples, qui se sont révoltés pour conserver le privilége de porter leurs ongles longs, & d'autres pour les

couper fort près de la chair. J'ajouterai ici quelque chose, qui montre encore mieux la bizarrerie de l'esprit humain; c'est que les mêmes peuples qui se révoltoient & souffroient la mort pour la suppression de quelques usages aussi indifferens, supportoient avec soumission les ordres les plus rigoureux, payoient sans murmurer des impôts excessifs, soumettoient sans peine leurs biens, leur liberté, leur famille au Souverain. Toute cette fidelité & toute cette constance s'évanouissoient, en songeant à la rognure de deux ou trois poils, aussi inutiles & aussi indifferens à la santé & au bien du corps, que les autres excrémens dont la nature lui a accordé la faculté de se purger.

Revenons aux Moscovites, cher Yn-Che-Chan. Autrefois le Patriarche qui restoit à Moscou, étoit le Chef de leur Religion; il avoit été nommé anciennement par les Patriarches de Constantinople; dans la suite il fut élu par quelques Ecclésiastiques choisis par le Czar. Ce Patriarche avoit une grande autorité, il décidoit souverainement de tout ce qui concernoit la Religion, le Prince le consultoit même quelquefois dans certaines affaires. Il étoit vêtu d'une longue robe noire; & soit qu'il allât à pied, à cheval, ou en carrosse, on por-

toit toujours devant lui son bâton pastoral. Le peuple accouroit en foule de toute part pour avoir sa benediction, qu'il lui donnoit en étendant deux doigts, & en couchant le pouce sur les deux autres courbés. Cette benediction déplut au dernier Czar; le crédit du Patriarche lui parut dangereux dans un Etat, dont il vouloit changer entierement les anciens usages. Il comprenoit d'ailleurs les Ecclésiastiques dans les Etats qu'il vouloit renouveller, il abolit donc la dignité de Patriarche, & soumit de nouveau ses sujets à celui de Constantinople. Cela le rendit encore plus maître des Ecclésiastiques qu'il ne l'étoit auparavant: l'autorité du Patriarche de Constantinople n'est qu'un phantôme, qui ne subsiste qu'autant que le Prince le souhaite, & qui s'évanouit dès qu'il le juge à propos.

Il y a encore plusieurs autres Pontifes particuliers en Moscovie: les principaux, qu'on appelle *Métropolitains*, sont celui de Novogrod, celui de Rostow, celui de Casani, & celui de Sarskeinsi. Ces quatre Pontifes en ont plusieurs sous eux, à qui l'on donne le nom d'*Archevêque*. On en compte sept, savoir celui de Kiou, celui de Moscou, celui de Wolodimer, celui de Tobolsko en Siberie, celui du Royaume de

Cazan & celui d'Astracan. Un nombre infini d'Ecclésiastiques, de Prêtres, de Moines relevent & dépendent de ces Pontifes : ce nombre est si grand, que dans la seule ville de Moscou on assure qu'il y a quelque années que sans faire mention des Moines, on comptoit quatre mille *Popes*; c'est le nom que les Moscovites donnent à leurs Ecclésiastiques.

On distingue principalement les *Popès* des séculiers par un petit bonnet, nommé *Shuffia*, que le Pontife leur met sur la tête le jour de leur réception; toute leur autorité & tout leur mérite réside dans ce bonnet. Lorsqu'on veut battre un *Pope*, on lui ôte subtilement son *Shuffia*; car si quelque coup de bâton tomboit dessus, ou si on le jettoit par terre, on seroit puni séverement. Il est assez ordinaire de voir battre les Ecclésiastiques à Moscou, ils vont très-souvent dans les cabarets, ils s'y enyvrent de biere, d'hydromel & d'eau de vie. Malheur à eux lorsqu'ils sont yvres & qu'ils insultent quelqu'un, s'ils ne savent pas conserver leur bonnet!

Le même artisan de Moscou, qui rencontrera dans les rues un *Pope* qu'il aura presque assommé la veille dans un cabaret, lui demande humblement sa benediction, & celui-là la lui donne

gravement, en faisant une croix sur le front & sur la poitrine; ensuite il lui donne un baiser. Je trouve, cher Yn-Che-Chan, une grande ressemblance entre un Moscovite, battant & honorant tour à tour un *Pope*, & un Chinois offrant un jour des présens à son Idole, & la fouettant le lendemain, en lui prodiguant les injures les plus fortes. L'homme, livré à ses préjugés, est partout le même; ses foiblesses sont d'une égale nature, quoiqu'elles s'offrent sous une forme differente. L'un bat le Prêtre qu'il honore, l'autre fouette l'Idole qu'il adore. Quel mêlange bizarre de Religion & de vengeance, de superstition & d'impieté!

Les Pontifes & les simples *Popes* ajoutent aux dixmes & aux autres revenus dont ils jouissent, l'avantage de vendre toutes les charges, toutes les dignités & toutes les graces qui dépendent d'eux. Cela leur est défendu par leur Religion; mais ils ne s'en embarrassent gueres, & le trafic Ecclésiastique est aussi public à Moscou, que celui des marchandises: l'Evêque vend aux Prêtres, ceux-ci à tous ceux qui veulent acheter d'eux.

Tous les Temples des Moscovites sont de figure ronde, couverts d'une voute, pour marquer, à ce qu'ils disent, la toute-puissance du grand Dieu

qui a créé le Ciel. Ce ſentiment approche fort de l'opinion des Lettrés, qui reconnoiſſent le *Tien* pour le ſouverain Seigneur du Ciel. Ils approuveroient ſans doute la figure que les Moſcovites donnent à leurs Temples ; une choſe en quoi ils ne s'accorderoient point, ce ſeroit ſur la grande vertu que les Moſcovites attribuent aux cloches ; ils ont ſoin d'en pourvoir abondamment leurs Temples. Je ne ſais par quelle raiſon le bruit, cauſé par deux morceaux de bronze, heurtés l'un contre l'autre, leur paroît ſi précieux & ſi ſalutaire ; car ils condamnent abſolument toute ſorte de Muſique, dès qu'elle eſt employée au ſervice divin. Il faut qu'ils jugent des organes céleſtes par la groſſiéreté des leurs ; c'eſt ce qui leur fait croire ſans doute qu'un bruit affreux de cloches, capable d'étourdir tout autre qu'eux, eſt préferable au ſon harmonieux d'une orgue.

Les Moſcovites ont encore pluſieurs opinions qui ne ſont pas moins bizarres. Il ne ſouffrent point dans leurs Temples des figures en relief : ils ont une grande quantité de tableaux ; une image eſt plus ou moins reſpectable, ſelon qu'elle eſt plus ou moins épaiſſe. Quelle folie, cher Yn-Che-Chan, & quelle impertinence ! Ou les

représentations des figures humaines sont permises dans les Temples, ou elles sont contre le respect que l'on doit à la Divinité. Si elles sont permises, à quoi sert la distinction ridicule de la statue & du tableau ? & si elles ne le sont pas, à quoi sert-elle encore ?

Voici cher Yn-Che-Chan, une autre coutume des Moscovites, qui n'est pas moins absurde que ces premieres. Lorsque des gens mariés ont fait les devoirs du mariage, ils ne peuvent entrer dans les Temples qu'après s'être baignés dans leur étuve. Hé quoi! Est-ce que l'accomplissement d'une des fonctions les plus sacrées & les plus respectables de la nature, fonction d'où dépend la conservation du genre humain, fonction ordonnée selon les Chrétiens par l'être suprême au premier homme, fonction qui rend les hommes véritablement heureux, qui unit & entretient les liens de la Société, hé quoi! dis-je, est-ce que l'accomplissement de de cette fonction a rien, ni de contraire au respect que l'on doit à la Divinité, ni d'indigne de ceux qui font profession de l'honorer? Est-ce à cause de la souillure corporelle qu'on peut contracter dans cette fonction? Mais en ce cas il seroit bien plus nécessaire d'exiler & de bannir des Temples ceux, qui peu-

dans le cours de la journée ont été ſoumis aux beſoins de la nature, & qui ont donné cours par les parties inferieures aux alimens dont ils ſe ſont nourris. Puiſque les Moſcovites avoient pris des Muſulmans la coutume de leur purification après les devoirs du mariage, ils devoient auſſi les imiter dans celles qu'ils pratiquent après certaines fonctions naturelles.

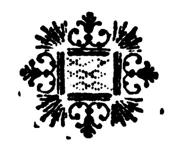
Je ne puis m'empêcher de rire de la crédulité des hommes, lorſque je conſidere, cher Yn-Che-Chan, en quoi les trois quarts d'eux font conſiſter une partie eſſentielle du culte qu'ils rendent à la Divinité. Les uns croyent l'honorer en ſe lavant avec ſoin le derriere, les autres en ſe baignant dans des étuves; quelques-uns, en ſe déchirant le corps; les autres, en ne mangeant point; pluſieurs, en faiſant des figures & des contorſions riſibles; beaucoup, en ſe paſſant de femmes, c'eſt-à-dire en devenant inutiles à la Société, & en ſe tourmentant toute leur vie pour perpétuer le mauvais & le pernicieux exemple qu'ils donnent; pluſieurs, en tuant, en maſſacrant, en égorgeant des hommes pour les amener à la véritable croyance; d'autres enfin, en arroſant de ſang humain les Autels du Dieu ſu-

prême, & faisant fremir la nature pour en honorer l'Auteur.

Quel vaste champ à réflexions, cher Yn-Che Chan, que la folie, la fureur, la rage des hommes! Toutes les monstreuses passions sont guidées chez eux par la fausse idée qu'ils ont du culte qu'on doit rendre à la Divinité. Heureux les sages Philosophes, qui connoissent que toutes ces cérémonies extérieures, ces macérations déplacées, ces persécutions cruelles, ces sacrifices barbares sont des actions qui sont en horreur à l'être souverainement grand, souverainement juste, qui ne juge les hommes que par les sentimens de leur cœur & point par la propreté de leur corps!

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donne-moi de tes nouvelles.

De Moscou, le...



LETTRE XXXVIII.

Yn-Che-Chan, à Choang.

JE conviens avec toi, cher Choang, que les véritables disciples de *Confucius* ont à peu après les mêmes sentimens sur la Divinité que les Persans; mais il y a entre eux une grande difference quant à la création du Monde, & il me paroît que tu as passé légerement sur la difficulté qui les divise. Ils conviennent tous les deux que tous les êtres doivent leur origine & leur conservation à la volonté & à la bonté d'un Etre souverainement bon, puissant, intelligent & éternel; mais les Persans pensent que cet Etre a créé de rien tout ce qui existe, qu'il a tiré la matiere du néant. Les Lettrés Chinois au contraire ne peuvent se figurer que la matiere n'ait point été coéternelle avec l'Etre suprême; ils prétendent avec tous les anciens Philosophes, soit Indiens, soit Grecs & Egyptiens, qu'il est impossible qu'elle ait pû être tirée du néant, & qu'il faut par conséquent qu'elle ait été coéternelle avec Dieu.

J'ai examiné avec soin, cher Choang, les sentimens des Anciens sur une matiere aussi épineuse, j'ai fouillé dans tous les Auteurs de la bibliothéque de nos amis les Missionnaires, j'ai trouvé que l'antiquité n'a eu qu'une seule voix sur l'éternité de la matiere, & que les anciens Africains, Européens ont eu la même opinion que nos premiers ancêtres.

Les Egyptiens, que les Grecs regardent comme leurs maîtres dans les sciences & dans les arts, croyoient que la matiere avoit existé dans tous les tems : ils attribuoient la formation des premiers hommes, ainsi que de tous les autres animaux, à la fertilité de la terre, échauffée par le soleil ; ils prétendoient que le genre humain avoit commencé dans l'Egypte. Voici ce que dit Diodore de Sicile à ce sujet (1).
» Les Egyptiens, alleguant pour leur
» raison la fertilité de leur terroir &
» les avantages que leur apporte le Nil,
» disent que ce fleuve produit lui-mê-
» me un grand nombre d'animaux &
» toutes les especes de nourriture qui
» leur conviennent, la racine de ro-
» seau, le *lotos*, la feve d'Egypte, le

(1) Diodore. *Liv. I. Chap. V. pag.* 17. Je me sers de la Traduction de l'Abbé Terasson.

» fruit appellé *Corseon*, plusieurs au-
» tres plantes ou fruits, qui sont pro-
» pres aux hommes mêmes. Ils citent
» en particulier l'exemple des rats que
» nous avons déja rapporté, & dont
» ils disent que tous ceux qui les voient
» sont étonnés ; car on apperçoit quel-
» quefois ces animaux présentant hors
» de terre une moitié de leur corps,
» déja formée & vivante, pendant
» que l'autre retient encore la nature
» du limon où elle est engagée. Il est
» donc démontré par-là, continuent-
» ils, que dès que les Elémens ont
» été développés, l'Egypte a pro-
» duit les premiers hommes, puisqu'en-
» fin dans la disposition même où est
» l'Univers aujourd'hui, la terre d'E-
» gypte est la seule qui produise des
» animaux ..... Les nouveaux hom-
» mes, contemplant la forme de l'U-
» nivers, & admirant son ordre & sa
» beauté, furent particulierement saisis
» de véneration à l'aspect du soleil & de
» la lune : ils regarderent ces deux astres
» comme deux Divinités principales &
» éternelles. »

Voilà, cher Choang, l'opinion des Egyptiens, c'est-à-dire, des premiers peuples, dont les Européens aient quelque connoissance. Ils crurent non-seulement la matiere éternelle, mais

d'une partie de cette matiere ils firent leurs principales Divinités : ils étoient bien éloigné de penser que l'Univers eût pû être tiré du néant par le premier Etre, puisqu'ils accordoient à la matiere le pouvoir de former des hommes & des animaux.

Les Grecs convinrent tous avec les Egyptiens sur ce point ; & dans les differentes Sectes qu'il y eut chez eux, jamais aucun n'admit la création de la matiere, & ne supposa qu'elle avoit été formée de rien & tirée du néant.

Les Platoniciens croient que Dieu(1) & la matiere étoient les principes de tous les êtres. La matiere avoit été dans l'éternité anterieure informe &

(1) *Δύο δὲ τῶν πάντων ἀπέφαινεν ἀρχὰς, θεὸν καὶ ὕλην, ὃν καὶ νοῦν προσαγορεύει καὶ αἴτιον. Εἶναι δὲ τὴν ὕλην ἀσχημάτιστον καὶ ἄπειρον, ἐξ ἧς γίνεσθαι τὰ συγκρίματα. Ἀτάκτως δέ ποτε αὐτὴν κινουμένην, ὑπὸ τοῦ θεοῦ φησὶν εἰς ἕνα συναχθῆναι τόπον, τάξιν ἀταξίας κρείττονα ἡγησαμένου.*

Duo omnino esse rerum principia, Deum atque materiam ; illum & mentem & causam appellat. Esse autem materiam informem & infinitam, ex qua concretiones fiant, ea cum aliquando temerè & immoderatè & inordinatè moveretur, a deo ait in locum coactam, quod ordinem temeritati præstare censuerit. *Diogen. Laert.* Lib. 3. in Vit. *Platon.* Segm. 6. 3.

sans figure déterminée ; elle se mouvoit sans ordre, Dieu lui donna une forme & un arrangement fixe. Platon s'explique clairement (1) sur l'éternité de cette matiere premiere, dénuée de forme, & sur les mouvemens irréguliers dont elle étoit agitée avant que l'esprit, c'est-à-dire Dieu, s'en fût servi pour la formation de l'Univers. Ciceron (2) a rendu d'une maniere très-précise cette opinion des Platoniciens dans un de ses Ouvrages.

Les Stoïciens admettoient la matiere (3) comme le principe universel de

(1) Ἐκ γὰρ τῆς ἑαυτῆς τὸ παράπαν οὐκ ἐξίσταται δυνάμεως. Δέχεται γὰρ δεὶ τὰ πάντα. Καὶ μορφὴν οὐδεμίαν ποτὲ οὐδενὶ τῶν εἰσιόντων ὁμοίαν εἴληφεν οὐδαμῆ οὐδαμῶς.

Plato, in Timeo. C. 484.

(2) Sed subjectam putant omnibus sine nulla specie, atque carentem omni illa qualitate materiam quandam, ex qua omnia expressa atque effecta, quæ tota omnia accipere possit, omnibusque modis mutare, atque ex omni parte eoque interire etiam non in nihilum, sed in suas partes, quæ infinitè secari ac dividi possint. *Cicer.* Acad. Quæst. pag. 32. edit. Lugd 1610.

(3) Οὐσίαν δέ φασι τῶν ὄντων ἁπάντων τὴν πρώτην ὕλην, ὡς καὶ Χρύσιππος ἐν ΤΗ͂ πρώτῃ τῶν φυσικῶν, καὶ Ζήνων.

Porro rerum omnium substantiam primam materiam dicunt, ut & Krisippus in primo rerum naturalium & Zeno. *Diogen. Laert.* Lib. 7. in Vit. Zenon. Segm. 150.

tous les êtres : ils entendoient deux choses par la matiere premiere, la substance grossiere, & l'esprit qui vivifioit cette substance dans laquelle il étoit repandu (1). Ils enfermoient la Divinité dans l'Univers, de même que l'ame l'est dans le corps ; l'une faisoit dans toute la matiere les mêmes fonctions que l'autre dans une de ses parties : il étoit donc absolument nécessaire selon ces Philosophes, que le principe materiel eût été de tout tems coéternel avec le principe vivifiant.

Les Péripatéticiens, attachés à la doctrine d'Aristote, croyoient, ainsi que leur maître (2), que le monde étoit

(1) Deum materiæ conglutinabant Stoici ad eum modum, quo anima hæret corpori. In materia ipsum obire jubebant oficium formæ non *assistantis*, sed *informantis*, sic enim loquimur in scholis. *Dissert.* X, *Ad Thes.* XII. Stoicus Deus forma mundi informans. In *Jac. Thomasio*, pag. 177. Edit. Lipf.

(2) Mundum esse genitum omnes antiqui Philosophi ante ipsum Aristotelem posuerunt, ut Anaxagoras, Democritus, Empedocles, Melissus, Plato cum cæteris, sed ipse Aristoteles, omnium primus, ingenitum & æternum fecit, ut de se ipsemet ait I. *de Cælo*, *text.* 102 ... & qui illum sequuntur, mundum ingenitum & ab æterno ponunt. *Francisc. Toleti Societ. Jesu* Comment. in octo Libros Aristotelis de Physica auscultatione. In Lib. VIII. Physic. Arist. Cap. 2. quæst. 1. fol. 210. Col. 1. Eit. in-4.

éternel : de toutes les opinions que ce Philosophe Grec a soutenues, c'est celle sur laquelle il a le moins vacillé. Il admettoit pour principe de tous les êtres la forme, la matiere & la privation : ces trois choses avoient subsisté dans toute l'éternité, & de tout tems la matiere avoit changé successivement de forme, & par conséquent en en prenant une nouvelle, elle avoit eu la privation de la premiere.

Quant aux Epicuriens, ils soutenoient que les atômes (1) avoient toujours existé. Epicure avoit pris ce sentiment de Démocrite, & Démocrite de Leucipe.

Tous les Philosophes anciens, soit qu'ils aient cru que le monde avoit été formé par le hasard, soit qu'ils aient admis un Etre intelligent qui a présidé à son arrangement, ont également admis l'éternité de la matiere. Ils ont toujours pensé qu'il étoit impossible que même par le pouvoir divin on pû tirer du néant une substance materielle. Les Auteurs Européens qui vivent aujourd'hui, conviennent de bonne foi de

(1) Principium hinc cujus exordia sumet,
Nullam rem e nihilo gigni divinitus unquam.
Lucret. de rer. nat. Lib. 1.

l'oppoſition qu'il y a entre eux & les autres Philoſophes; mais ils diſent que le Diable (1) avoit trompé ceux qui n'étoient pas de leur ſentiment. Quant à moi, cher Choang, je penſe que ce ſont eux-mêmes qui ſont abuſés par leurs préjugés. Tu ſais que je n'ai jamais pû convenir avec nos amis les Miſſionnaires que la matiere eût été tirée du néant; & quoique j'ai toujours été d'accord avec eux ſur les qualités de l'Etre ſuprême, du premier principe intelligent, ſouverainement juſte, & ſouverainement puiſſant, j'ai ſoutenu & je ſoutiens encore que la matiere doit avoir été coéternelle avec lui, quoiqu'elle lui eût été toujours ſoumiſe.

Si l'Etre ſuprême a créé la matiere, où l'a-t'il priſe? Eſt-ce hors de lui? Cela ne ſe peut, puiſqu'il ne peut rien y avoir au-delà de lui, & qu'il ne ſeroit

(1) Gentilibus omnibus perſuaſum fuit cum Deo materiam increatam ab æterno coextitiſſe. Tetigi hoc in *Shed. hiſt.* §. 37. *Lit. O.* & duas cauſas expoſui, quibus a Satana mendacium hoc perſuaderi ſibi fuerint paſſi: *unam*, quod ne a Deo quidem crederent ex purè nihilo quicquam fieri poſſe; *alteram*, quod exiſtimarent, niſi materia detur quæ ſit independens principium mali, foreut deus habeatur autor malorum. *Diſſert.* XII. Stoicis materia principium mali. *Ad. Theſ.* XII. *Jacob. Thomaſ.* pag. 162.

la

plus infini, s'il étoit borné par quelque chose. Est-ce dans lui? Cela est encore impossible : il seroit également fini, la matiere qui étoit dans lui devant y former un point, & tout ce dans quoi l'on peut placer un point, étant mesurable. Les Missionnaires croient éluder cette difficulté, en disant que Dieu n'a pris la matiere ni dans lui, ni hors de lui; mais qu'il l'a créé par sa volonté. Rien n'est si aisé que de détruire cette objection par les principes mêmes de ceux qui s'en servent; car selon eux, dire que Dieu a créé la matiere par sa volonté, c'est dire qu'il l'a faite lui-même. Ils ne distinguent point les attributs dans la Divinité; la volonté de Dieu, c'est Dieu lui-même. Si ses attributs étoient distincts, il y auroit plusieurs infinis, sa justice, sa clémence, sa puissance étant infinies, de même que sa volonté: or, il ne peut y avoir qu'un infini, & l'idée de l'infinité exclut toute idée d'augmentation. Ainsi, lorsque les Missionnaires disent que Dieu a fait la matiere par sa volonté, ils repetent dans des termes differens, mais qui signifient la même chose, que Dieu a créé la matiere: il reste toujours la difficulté de savoir où il l'a prise en la créant. En voici

plusieurs autres, qui ne sont pas moins considerables.

Si la Divinité à créé la matiere, comment est-il possible qu'elle soit aussi défectueuse qu'elle l'est? L'imperfection peut-elle émaner d'un Etre parfait? D'où vient le mal moral introduit dans le monde, si ce n'est des défectuosités de la matiere? Le néant n'a pû le produire; car rien ne peut sortir du néant. Dieu n'en sauroit être non plus l'Auteur, sa nature y étant entierement opposée; cependant il existe, il faut donc qu'il ait pris sa source dans la matiere défectueuse & vicieuse elle-même, qui a existé de toute éternité, & qui a toujours été la source du mal, comme l'esprit & l'Etre suprême l'est du bien.

Les Missionnaires ont beau se tourmenter, il faut qu'ils conviennent que si la matiere n'a point existé éternellement avec Dieu, il est la cause du mal moral & du mal physique; & s'il ne l'est pas, il n'est donc point l'auteur de tout ce qui existe. Car, de répondre, comme ils font, que le mal procéde du non-être & du néant, c'est se moquer des gens: si le néant avoit le pouvoir de créer des êtres, sa puissance s'étendroit aussi loin que celle de Dieu; ce qui est absurde & ridicule.

Ce qu'ils disent pour se débarrasser de cette objection victorieuse, est pitoyable. Ils prétendent que le mal est une privation qui tient du non-être, comme la maladie est une privation de santé; mais il est évident que le mal moral & le mal physique sont des êtres aussi positifs que le bien moral & le bien physique. Qui est-ce qui empêchera un homme, qui veut abuser de l'obscurité des termes & avoir recours à des équivoques, de dire que la santé est une privation de la maladie, & que par conséquent la santé n'est qu'une privation qui tient du non-être? Il est certain que le mal est un être aussi positif que le bien, & que les vices partent d'un principe réel, ainsi que les vertus. Un homme qui vole son compatriote par un motif d'avarice, fait un acte aussi réel & aussi positif, qu'un homme qui donne l'aumône à un indigent par un motif de charité. Peut-on douter, excepté de s'aveugler, que les differens actes de l'entendement de ces deux hommes ne soient des actes aussi réels & aussi possitifs l'un que l'autre.

Si le mal est donc un être positif, comme il l'est, Dieu ne pouvant être sa cause, non plus que le néant, qui en ce cas auroit un pouvoir égal à celui

de Dieu, & devroit produire (1) & former au hasard tous les jours de nouveaux êtres, ce que nous ne voyons point, il faut nécessairement & conséquemment que le mal ait sa source dans la matiere défectueuse de sa nature, & cependant coéternelle avec la Divinité.

Voilà, cher Choang, quels sont mes sentimens. Je sais que tu ne les approuves point, que as reçu l'opinion de nos amis les Missionnaires sans aucune restriction, sur la création de l'Univers; mais peut-être as tu été plutôt ébloui, que véritablement convaincu.

Porte-toi bien.

De Peckin le ...

(1) Nam si de nihilo fierint, ex omnibus omne
Genus genus nasci posset, nil semine egeret.
Lucret. de rer. nat. Lib. 1.



LETTRE XXXIX.

Tiao, *à* Yn-Che-Chan.

JE te parlai dans ma derniere Lettre, cher Yn-Che-Chan, des Temples Moscovites; mais je ne te dis point qu'il étoit expressement défendu aux Chrétiens qui ne sont pas de la croyance Grecque, d'y entrer. Si quelqu'un d'eux violoit cet ordre & qu'il fût surpris en faute, ils lui donneroient sévérement le *Knout* (1), & peut-être seroit-il condamné pour le reste de sa vie à la chasse des martres zibelines. Il est presque aussi dangereux à un Romain ou à un Hollandois d'entrer dans une Eglise de Moscou, qu'à un Juif de tomber dans les mains d'un Inquisiteur de Goa.

Les Moscovites mettent dans le même rang les chiens & ceux qui ne sont pas de leur Secte. Si un barbet, ou si un Espagnol entroit dans une de leurs Eglises, elle est également profanée: la bête à longs poils & l'homme ne different en rien dans la souillure qu'ils ont causée; le barbet fût-il croté, & l'Es-

(1) Terme Moscovite, qui signifie la discipline.

pagnol, contre l'uſage de ſa Nation, propre & rempli de parfums, il faut conſacrer de nouveau le Temple, & faire toutes les cérémonies qui ſe pratiquent. Un marchand François de mes amis, avec qui je loge, m'a raconté à ce ſujet une hiſtoire aſſez plaiſante. J'avois peine à la croire : pour m'en convaincre, il me montra le livre où il l'avoit lûe ; la voici telle qu'elle s'y trouve.

» Il y a quelques années (1) qu'un » Ambaſſadeur d'Angleterre ſe rendit » à Moſcou ; il y mena un gros ſinge, » à qui il avoit donné la livrée, comme » à un de ſes valets de pied. Ce ſinge » s'étant un jour échappé, ſauta dans » une Egliſe qui étoit vis-à-vis de la » maiſon de l'Ambaſſadeur, & qui » ſe trouva ouverte. Ce ſinge malin, » comme le ſont ordinairement ces » animaux, ne manqua pas de faire du » déſordre : il grimpa par-tout, ren» verſa & gâta les tableaux pendus » aux murailles, & fit d'autres rava» ges. Le Marguillier qui entendit le » vacarme, courut dans l'Egliſe ; & » ayant apperçû le ſinge, habillé des » livrées de l'Ambaſſadeur d'Angleter» re, il le prit pour un de ſes valets » de pied. Il ferme l'Egliſe, & va

(1) Religion des Moſcovites. pag. 17.

» promptement avertir le Patriarche de
» ce qui étoit arrivé. Le Patriarche en
» colere & tout échauffé, se rendit dès
» le même instant près du Czar, pour
» l'informer d'une action si noire, &
» on commanda aussitôt des Strelitzes,
» armés de hallebardes, pour aller se
» saisir du scélerat qui avoit osé profa-
» ner l'Eglise, & qu'on prenoit pour
» un valet de pied. Les Strelitzes étant
» entré dans l'Eglise, trouverent le
» singe sur le plus bas Autel, travail-
» lant de toutes ses forces. Ils le me-
» nacent, & lui font commandement
» de descendre, sous peine d'être bien
» battu; mais comme ils ne parloient
» qu'à une bête, ils ne furent point
» obéis. Le singe au contraire, comme
» c'est la coutume de ces animaux, leur
» montra les dents; ce qui mit tel-
» lement en colere un de ces Stre-
» litzes, qu'il courut au singe, & lui
» donna de sa demi-pique quelques
» coups sur le dos. Ce singe qui étoit
» fort & puissant, devenu furieux
» par les coups qu'il venoit de rece-
» voir, s'élança sur le Strelitze, & le
» traita d'une maniere si cruelle malgré
» les coups qu'on lui donnoit pour lui
» faire lâcher prise, qu'il fallut l'em-
» porter chez lui comme mort. Les
» autres Strelitzes eurent cependant

» bien de la peine à se rendre maître
» du singe ; & ce ne fut qu'après l'a-
» voir renversé sur la place à force
» de coups, qu'ils s'en saisirent. Ils le
» lierent ensuite, & le traînerent de
» cette maniere en prison, à la vûe
» d'une infinité de monde qui s'étoit
» assemblée. Cependant l'Ambassadeur
» couroit risque d'être aussi maltraité
» que son singe, s'il n'eût obtenu une
» sauve-garde pour son quartier, at-
» tendu que la canaille s'étoit mise en
» fureur, dans la pensée que c'étoit
» lui qui étoit l'auteur du sacrilége
» commis, y en ayant même quel-
» ques-uns qui soupçonnoient ce Mi-
» nistre d'avoir commerce avec les Es-
» prits malins, puisqu'il menoit avec
» lui un diable, dont on ne pouvoit
» tirer aucune parole ; & en effet n'é-
» tant qu'un singe, il n'avoit garde de
» parler. Les principaux Officiers &
» Marchands allerent trouver le Czar,
» & lui représenterent que celui qui
» avoit causé le désordre dans l'Eglise,
» n'étoit pas un homme ; mais une
» bête, qu'on avoit prise dans les In-
» des Orientales, & ensuite appri-
» voisée ; & l'Ambassadeur offrit de
» payer au double le dommage qui
» avoit été fait ; mais cela ne sauva pas
» le singe ; car le Patriarche dit pour
ses

» ses raisons, que quelque pût être cet
» animal, une bête ou un diable in-
» carné, il falloit nécessairement qu'il
» mourût, puisqu'il avoit non-seule-
» ment profané l'Eglise, mais aussi fait
» du tintamare & du désordre dans un
» lieu saint. Cette sentence étant ren-
» due, on traîna le pauvre singe lié &
» garotté par toute la ville ; & ensuite,
» comme on craignoit cet animal au-
» tant que le diable, il fut arquebusé
» par quelques Strelitzes des plus cou-
» rageux & des plus hardis. Après une
» si belle exécution, on fit crier publi-
» quement que personne, sous peine
» de la vie, n'eût à attaquer la per-
» sonne de l'Ambassadeur. «

Quelque extraordinaire que soit cette aventure, il ne faut pas se figurer qu'il y a des siecles qu'elle est arrivée ; elle est au contraire assez nouvelle, & ce fut dans les premieres années du regne du feu Czar que se passa une comédie aussi singuliere & aussi plaisante. On peut juger par-là quelle étoit, il y a peu d'années, la stupidité & la grossiere ignorance des Moscovites. Aujourd'hui ils ont assez d'obligation au feu Czar, pour ne point commettre de pareilles impertinences. Un singe ne seroit plus pris à Moscou pour un diable ; mais leur haine pour

les étrangers n'eſt point diminuée, & toutes les années ils excommunient ceux qui ne ſont pas de leur Religion. Ce qu'il y a de plus plaiſant, c'eſt que ce même jour le Pontife Romain excommunie à Rome tous ceux qui ne lui ſont point ſoumis : & qui ſait ſi le Moufti des Turcs ne prononce pas en même tems une troiſiéme excommunication ? Il eſt aſſez ſingulier de voir les hommes ſe condamner mutuellement à des peines éternelles, & uſurper chacun à leur tour les droits les plus auguſtes de la Divinité, comme ſi elle les en avoit rendus dépoſitaires. Au reſte, le pouvoir d'excommunier s'acquiert chez les Moſcovites en criant certains mots à l'oreille ; les Prêtres, à qui l'on n'a pas ſouflé ces termes magiques dans le canal auriculaire, ſont incapables de damner les hommes.

Quoique les Moſcovites ſoient ennemis mortels des Romains, ils les ſuivent & les imitent dans le nombre des Divinités ſubalternes, qu'ils aſſocient à l'Etre ſuprême : c'eſt un nommé *Baſilide*, qui a reglé le rang & la dignité de ces demi-Dieux : on place leurs images dans le Temple ſelon l'ordre qu'il a preſcrit. Il falloit, cher Yn-Che-Chan, que ce *Baſilide* fût

un homme bien vaniteux, pour oser s'ériger en maître des cérémonies du Ciel. Tu croirois sans doute que c'étoit quelque Empereur, ou quelque fameux conquerant : point du tout ; c'étoit un Moine. Figure-toi ce qu'on penseroit à la Chine, si un Lamas, ou un Bonse se donnoit les airs de vouloir regler la place que le *Tien* doit avoir donné à *Confucius*, & aux Empereurs qui ont sagement gouverné leur Etat. Le même *Basilide* défendit que dans le trafic des images on se servît du terme de *vendre* & *d'acheter*, étant trop immodestes dans l'acquisition d'un Saint ou d'une Sainte ; il ordonna qu'on employeroit le mot de *changer*. Il y a à Moscou un lieu destiné au troc & à l'échange des images ; on donne de l'argent à proportion de la figure qu'on veut avoir.

Chaque Moscovite a son Saint ou son demi-Dieu particulier dans sa maison, dont il implore le secours dans les affaires les plus épineuses. Autrefois on se prêtoit mutuellement le Saint domestique dont on s'étoit bien trouvé ; si Saint Jacques n'avoit rien fait, on empruntoit Saint André de son voisin. Il y avoit de petites images en grand crédit dans tout un quartier, qui étoient aussi à la mode & aussi recherchées,

qu'une jolie courtisane l'est à Peckin: chacun vouloit tâter de l'image & savoir comment il s'en trouveroit : quelque bonne & quelque opérante que fût la sienne, il ne s'en contentoit pas. Les Moscovites imitoient, dans leur passion pour les images en réputation, la foiblesse des Chinois, qui, ayant une belle femme, ne peuvent cependant se défendre d'une courtisane à la mode. Le feu Czar interdit l'usage de ce changement de Saints, il ordonna que chacun garderoit le sien; & qui pis est, il enjoignit aux Prêtres & aux Moines que ces images eussent à ne faire aucun miracle. Avant ce Prince, tous ceux qui arrivoient ne dépendoient que de la volonté & de l'avarice des Ecclésiastiques. Chaque particulier garde donc aujourd'hui son Dieu Pénate chez lui, ou ne le prête qu'en secret à son voisin.

La principale & la plus célebre de toutes les images qu'il y aït dans la Moscovie, a été peinte, il y a environ dix-sept cens ans, par un nommé Luc, disciple du Législateur des Chrétiens. Il falloit que ce Luc fût un mauvais peintre; car cette image est très-mal peinte. Un Italien que j'ai vû ici, m'a dit en confidence qu'elle n'étoit point de ce Luc, & qu'il en jugeoit

par un autre portrait (1) qu'il avoit vû à Rome de ce Peintre, d'un goût bien meilleur & bien plus relevé que celui du tableau Moscovite ; mais un François s'est moqué des deux images, & m'a assuré, que l'une avoit été faite par un mauvais Peintre Grec, & l'autre par un écolier de Pietro Perugini, & qu'on en reconnoissoit aisément la main, pour peu d'experience qu'on eût dans la peinture. Quoi qu'il en soit, *Basilide* a donné le premier rang à cette image ; il a assuré qu'elle avoit parlé, & dit qu'on écriroit autour d'elle ; *Ma grace & ma vertu soient avec cette Image*.

Le même *Basilide* a promis aux Moscovites, que, tant que cette image seroit conservée dans la ville de Moscou, l'Empire seroit toujours heureux. Les Moscovites sont aussi soigneux de la garder, que les Troyens étoient attentifs à ne point se laisser enlever la statue de *Pallas*.

L'antiquité n'a eu aucune croyance, quelque folle qu'elle ait été, qui n'ait été renouvellée dans ces derniers tems ; & les peuples modernes ne sont pas moins superstitieux que les anciens. On

(1) Ce prétendu tableau, peint par S. Luc, se trouve à Rome dans l'Eglise des peintres.

brûleroit aujourd'hui à Moscou un homme, qui oseroit dire la moindre chose contre le culte qu'on rend à cette image; que ne feroit-on pas à celui qui, comme un autre Ulisse, entreprendroit d'enlever ce second (1) *Palladium?* J'ai entendu dire ici à un vieux Moscovite que toutes les victoires du feu Czar étoient dûes à cette image, & que le jour de la défaite de Charles XII. elle avoit le visage plus rouge qu'à l'ordinaire. Voilà encore des miracles volés aux anciens Troyens (1).

(1) Omnis spes Danaûm, & cœpti fiducia belli
Palladis auxiliis semper stetit, impius ex quo
Tydides, sed enim scelerumque inventor Ulysses,
Fatale aggressi sacrato avellere templo
Palladium, cæsis summæ custodibus arcis,
Corripuere sacram effigiem.

L'appui & l'espoir des Grecs jusqu'à ce jour avoit toujours été dans la protection de la Déesse Pallas: mais elle est irritée contre eux, depuis que l'impie Diomede & le fourbe Ulisse ont eû l'audace d'aller enlever le sacré Palladium, après avoir poignardé les gardes qui pouvoient le deffendre.

Virgil. Æneid. Lib. 2. V. 162.

(1) Vix positum castris simulacrum, arsere coruscæ
Luminibus flammæ arrectis, salsusque per artus
Sudor iit, terque solo (mirabile dictu)
Emicuit, palmamque ferens, hastamque trementem.

* Leur ſtatue de *Pallas*, portée au milieu du camp des Grecs, fit briller dans ſes yeux des flammes étincellantes, ſecoua ſa lance & ſon bouclier, & fit pluſieurs autres proueſſes.

Le plaiſir que je prends, cher Yn-Che-Chan, à comparer les folies anciennes avec les modernes lorſque l'occaſion s'en préſente, me paye bien des peines que j'ai eſſuyées pendant plus de douze ans pour m'inſtruire dans les ſciences Européennes. Je dois infiniment à nos Miſſionnaires; & en faveur des belles connoiſſances qu'il nous ont communiquées, je leur pardonne quelques abſurdités & quelques chimeres dont ils ſont infatués. Si les Savans Européens vouloient profiter des inſtructions des Lettrés Chinois, comme nous avons profité des leurs, que ne deviendroient-ils point? Ils égaleroient preſque dans leurs connoiſſances les intelligences céleſtes: mais la nature a ſoumis tous les hommes à la loi générale de ne pouvoir entierement ſe dépouiller des préjugés. Croire qu'on

A peine la divine Statue fut dans le camp, des traits de flâmmes brilleremt & ſortirent de ſes yeux, on crut voir une ſueur effrayante couler des ſes membres: trois fois elle s'éleva, remuant d'un geſte terrible ſon égide & ſa lance.

Id. ibid. V. 1721.

les a entierement quittés, eſt un des plus grands & des plus nuiſibles. Le Sage ne doit point ſe figurer qu'il touche à la perfection, ou qu'il pourra jamais y parvenir : une pareille idée eſt l'écueil de la ſageſſe humaine ; il faut ſeulement qu'il ſonge à devenir le moins vicieux qu'il lui eſt poſſible.

Nous ſommes en naiſſant deſtinés à l'erreur : le plus éclairé eſt celui qui eſt le moins égaré ; & le plus vertueux, celui qui eſt le moins coupable ; les connoiſſances & les vertus humaines ne ſont jamais, ſans être obſcurcies par quelques nuages & par quelques défauts. Un Chinois, en prenant les vertus Européennes, ne quitte point entierement les vices de ſon pays ; & l'Européen, en profitant des connoiſſances Chinoiſes, reſte dans certains préjugés ; il faut qu'il reſte toujours de l'homme dans l'homme, quelque effort qu'il faſſe pour renouveller, pour ainſi dire, ſa nature.

Il eſt tems de finir ma Lettre, cher Yn-Che-Chan. Je compte partir bientôt de Moſcou pour me rendre à Peterſbourg ; c'eſt-là où j'aurai occaſion de connoître les nouveaux Moſcovites créés par le feu Czar, & que je pourrai en faire un juſte parallele avec tous ceux que j'ai vûs juſqu'à pré-

sent, qui tiennent bien autant des anciens que des nouveaux.

Porte-toi bien.

De Moscou, le ...

LETTRE XL.

Tiao, *à* Yn Che-Chan (1).

SI les cérémonies, cher Sioeu-Tcheou, que les Moscovites observent à la naissance de leurs compatriotes sont absurdes, celles qu'ils pratiquent à leurs funerailles le sont encore davantage : elles ont tout le ridicule de celles des anciens Grecs, & tout le superstitieux de celles des Romains modernes.

Lorsqu'un homme meurt à Moscou, on le laisse pendant trois jours dans son lit, & l'on agit presque avec lui comme s'il étoit vivant. On lui adresse même de tems en tems la parole ; ses enfans ou ses héritiers lui demandent plusieurs

(1) On verra dans la suite la réponse à cette Lettre, & l'on y trouvera les cérémonies funebres des Chinois.

fois en pleurant d'où vient il ne parle point, quelle est la cause de son silence? A ces premieres interrogations, auxquelles le mort n'a garde de repondre, on en ajoute plusieurs autres: on le prie de dire les raisons qui l'ont obligé à se laisser mourir; on lui représente qu'il avoit à manger tant qu'il souhaitoit, qu'il étoit aimé & servi avec soin de sa famille. A tout cela le mort ne repond rien. Les interrogeans recommencent de nouveau, & lui, ainsi que de raison, garde toujours le silence.

Trois jours sont employés à ce triste & lugubre manege, à la fin desquels on parfume le mort & on le transporte dans son tombeau, toujours accompagné d'une grande cassolette remplie de parfums. Apparemment que les Moscovites croyent que cette cérémonie est aussi essentielle au repos des défunts que les anciens Egyptiens celle d'embaumer leur corps: ces derniers se figuroient que dans la grande révolution qui arrivoit après un certain nombre de siécles, les ames rentroient dans les corps qu'elles avoient animés autrefois, & que lorsque ces corps étoient réduits en poudre, elles étoient privées de revenir dans le Monde. Peut-être aussi que les Moscovites se figurent, ainsi que les Italiens & les Espagnols, que les par-

fums ont une vertu secrette qui purifie les péchés, qui chasse les mauvais Esprits. Ces peuples ont grand soin d'en brûler auprès de leurs morts; & avant de les mettre dans la fosse, ou dans le caveau qui leur sert de sépulture, un Prêtre tourne plusieurs fois autour du cercueil, un encensoir à la main.

Ne trouves-tu pas plaisant, cher Sioeu-Tcheou, que certains Missionnaires Européens aient voulu nous faire un crime des honneurs que nous rendons à nos parens défunts; honneurs, qui ne sont que de simples marques de l'amitié que nous rendons à leur mémoire; ne trouves-tu pas plaisant, dis-je, que ces Européens aient tant crié contre ces cérémonies pieuses; dans le tems qu'ils rendent à leurs morts les honneurs divins, & qu'un Prêtre se promene autour d'un cadavre & l'encense aussi gravement, qu'un Bonse l'Idole la plus accréditée chez le bas peuple? Je ne m'étonne pas que plusieurs de nos compatriotes, qui d'abord s'étoient laissés éblouir aux dogmes des Missionnaires, les aient abandonnés dans la suite, lorsqu'ils ont découvert que les Européens pratiquoient eux-mêmes ce qu'ils condamnoient dans les autres Nations. Il est assez surprenant que des gens qui crient sans cesse con-

tre les superstitions des Asiatiques, & qui en montrent parfaitement le faux & le ridicule, soient eux-mêmes les plus superstitieux des mortels. Voilà un exemple bien authentique de la force des préjugés ; mais revenons, cher Sioeu-Tcheou, aux cérémonies mortuaires des Moscovites.

Le jour qu'on porte un mort au lieu où il doit être inhumé, les parens du défunt louent un nombre de pleureuses, qui marchent devant le corps, poussent des cris, font des lamentations, heurlent, & ressemblent assez à ces malheureux qui ont été mordus par certaines bêtes venimeuses, dont la piqûre trouble la raison. Le nombre de ces pleureuses est plus grand ou plus petit, selon la richesse des héritiers, aux frais desquels se font les enterremens. On croiroit, en examinant la coutume qu'ont les Moscovites, de payer des gens pour pleurer la mort de leurs parens, qu'eux-mêmes y sont insensibles, & que honteux de la dureté de leur coeur, pour conserver un reste de bienséance, ils font faire aux autres ce qu'ils devroient faire. Mais lorsqu'on examine les plaintes, les cris, les grimaces, & toutes les marques extérieures de douleur qu'ils donnent dans cette occasion, on voit que c'est à une

ancienne coutume qu'ils ont reçue des Grecs, qu'il faut attribuer l'usage de ces pleureuses qui s'affligent par art. Quelle est la folie des hommes, sage Sioeu-Tcheou! ils ont fait une comedie des sujets les plus tristes. N'est-ce pas changer en farce ridicule la triste & pieuse cérémonie de rendre les derniers devoirs à ses parens, que d'employer dans une occasion pareille des comédiennes, qui pleurent parce qu'on les paye, & qui rient au fond du cœur de la mort de ceux qu'elles paroissent regretter, cette mort leur donnant de quoi vivre? On est aussi peu sage dans bien des endroits de l'Asie, qu'on l'est en Moscovie; & l'on croit de même y honorer les morts par des larmes achetées.

Lorsqu'on est arrivé au tombeau où le défunt doit être inhumé, un Pope, qui a porté pendant la marche du convoi funebre l'image de son Patron, la lui place sur l'estomac & la soutient toujours. Alors on parfume de nouveau l'image & le cadavre: cela fait, les parens vont baiser respectueusement le portrait du Patron, & le supplient d'avoir quelque bonté pour celui qui a eu l'honneur de porter son nom, & de vouloir bien l'introduire auprès de Monsieur S. Pierre. Il faut que les Mosco-

vites regardent ce demi-Dieu comme le grand Douanier du Ciel ; & sans doute ils pensent qu'il est fort severe dans la perception de ses droits & dans les fonctions de sa charge. Tu en jugeras par la copie que je t'envoye du passeport & du certificat, que le Prêtre remet au mort avant de l'enfermer dans la tombe, & qu'il lui place entre deux doigts de la main droite : je l'ai copié sur un de ceux qu'ils tiennent toujours prêts pour le premier qui entreprendra le voyage de l'autre Monde (1). *Nous N. N. Evêque & Prêtre, confessons & attestons publiquement par ces présentes, que N.... ici présent a vécu avec nous, comme un bon & véritable Chrétien Grec ; & bien qu'il ait commis des péchés, il les a néamoins confessés & reçu l'absolution & la sainte Cene pour la remission de ces même péchés. Il a aussi rendu le véritable culte à Dieu & à ses Saints, & il a jeûné & prié de la maniere qui est convenable, & il s'est toujours bien comporté envers moi son Confesseur ; de sorte que je lui ai accordé un pardon entier de ses fautes. Nous lui avons donc donné cette attestation pour la livrer à S. Pierre & aux autres Saints, afin que par ce moyen il puisse sans aucun empêchement être in-*

(1) Religion universelle des Moscovites, pag 141.

troduit à la porte de la gloire éternelle.

Ce passeport authentique est signé par quelque Pontife de Moscou (1) ou par quelque Pontife particulier (2). Les Moscovites en font un si grand cas, qu'ils regarderoient celui qui n'en seroit pas pourvû, comme privé éternellement de l'entrée du Ciel : aussi les parens des défunts sont ils très-attentifs à les en munir. On regarde la perte de ce certificat comme quelque chose de si essentiel, que quoique les Moscovites soient ordinairement fort avares, les plus pauvres trouvent toujours après leur trépas assez d'aumônes pour payer le prix de la pancarte spirituelle ; car les Popes ne donnent rien pour rien. Ils sont aussi impitoyables que Caron ; ils laisseroient les ames de tous les pauvres défunts qui n'auroient pas payé, errantes à la porte du Paradis, comme le Batelier infernal (3) des Grecs ne pas-

(1) *Le Patriarche.*

(2) *Un Evêque.*

(3) Cocyti stagna vides, Stygiamque paludem :
Dii cujus juvare timent & fallere numen.
Hæc omnis quam cernis, inops, inhumataque turba est :
Portitor ille Charon, hi quos vehit unda sepulti ;
Nec ripas datur horrendas, nec rauca fluenta
Transportare prius, quam sedibus ossa quierunt.

Vous voyez le Cocite, & les marais du Stix, dont

ſoit point ceux qui n'avoient point été inhumés. Jugeons, cher Sioeu-Tcheou, ſans paſſion entre les Moſcovites & les Grecs, oublions que nous ſommes modernes, mettons a côté l'amour propre, & voyons ſi les hommes ne ſont pas auſſi inſenſés aujourd hui qu'ils l'étoient autrefois. Deux mille ans ne les ont pas rendu plus ſages : nos Aſiatiques ſont plus ſuperſtitieux, plus ridicules que ne l'étoient leurs premiers ayeux ; & quant aux Européen, décide toi même, cher Sieu-Tcheou, s'ils ſont devenus plus ſages, & prononces entre la coutume des anciens Grecs & celle des Moſcovites. Pour moi, ſi j'oſe dire mon ſentiment, les Moſcovites me paroiſſent plus inſenſés. La folie des Grecs étoit plus ſimple ; ils jugeoient de l'avarice des Dieux par celle de leurs Prêtres. Je pardonnerois aux Moſcovites de penſer de même ; leurs Popes ne leur en fourniſſent que trop l'occaſion, & je

le nom atteſté par les Dieux, rend inviolables leurs ſermens. Cette foule que vous voyez errer ſur les bords ſont les ombres de ceux dont les corps ſont ſans ſepulture; le Nautonnier eſt Caron ; ceux qui paſſent dans ſa barque ont été inhumés : & il eſt deffendu à ceux dont les os ne ſont point dans les Urnes, & qui n'ont point re u les derniers devoirs d'oſer paſſer ce fleuve effroyable

Virgil. Æneid. Lib. VI. V. 323.

ne ferois point surpris s'ils donnoient un rouble à un mort pour payer son entrée dans le Paradis. Mais un morceau de papier, signé par un Pope ! il faut extravaguer entierement pour se figurer qu'un petit mortel a le droit d'expédier un passeport pour le séjour céleste, & qu'il en regle les rangs & les honneurs.

Lorsqu'on fait attention à cette folle cérémonie, on n'est plus étonné de tous les autres usages religieux des Moscovites : on les voit sans surprise être fort attentifs à placer un mort dans sa fosse, la tête tournée vers l'Orient. Apparemment qu'ils se figurent que les ames viennent quelquefois passer un certain tems dans leur ancien étui, qu'ils regardent les cadavres comme les maisons de campagne des Esprits, & qu'ils en exposent à l'Orient les principaux appartemens ; car s'ils n'avoient point quelque idée aussi bizarre, quelle feroit la raison de cette coutume observée si religieusement ? Et qu'importe-t'il à une ame que le corps qu'elle animoit, soit inhumé, la tête tournée à l'Occident, ou à l'Orient ? Dès qu'elle est hors du vase qui la contenoit, ou plutôt dès quelle est échappée de la prison où elle étoit renfermée, elle n'y prend plus aucune part ; la même matiere qu'elle vivifioit, change totalement de figure,

elle est même souvent réanimée par d'autres esprits, qui la rendent susceptible d'un million de formes ou de modifications differentes. Un cadavre est changé ordinairement en vers, en insectes, en mouches : la tête est toujours ce qui en est le plutôt corrompu ; que sert alors l'Orient, & quelle vertu a-t'il de plus sur le défunt que l'Occident ou le Septentrion ?

Les Turcs ont la même folie que les Moscovites : ils enterrent leurs morts, le visage tourné du côté de la Mecque, parce qu'ils se figurent qu'au jour de la résurrection universelle les mauvais Anges se saisiront de tous ceux, qui en revenant à la vie, ne tourneront pas d'abord les yeux du côté de la sainte Mosquée. Selon moi, cher Sioeu-Tcheou, une des plus grandes folies, c'est celle de faire dépendre le salut de certains hommes de la conduite de quelques autres. Par quelle raison une personne sera-t'elle punie d'une faute où elle n'a point de part, si tant est que ç'en soit une d'être enterré la tête tournée vers l'Occident ? Dieu doit punir par toutes les regles de la justice ceux qui enterrent, & non point ceux qui sont enterrés. On peut appliquer ce raisonnement à plusieurs opinions des Européens ; opinions, presque aussi bi-

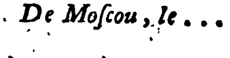
zarres que celles des Moscovites & des Persans. Dans les trois quarts des choses, dont l'inobservance en Europe expose à des peines éternelles, les gens les plus attentifs ne sont pas les maîtres de pouvoir éviter de manquer. Quelle absurdité d'avoir surchargé la Religion d'un nombre infini de cérémonies, & d'en avoir fait des points fondamentaux de la foi ! Ce sont pourtant ces Européens, qui se vantent d'être si sages & si éclairés, qui ont agi aussi imprudemment. Ecoutons-les condamner les usages superstitieux des Asiatiques, nous les croirons des Philosophes audessus de tous les préjugés ; examinons-les à leur tour ; nous les trouverons cent fois plus foibles, plus portés à la superstition, que ne le sont les peuples qu'ils méprisent si fort.

Il est tems, cher Sieu-Tchéou, de songer à finir ma Lettre ; je ne puis cependant m'empêcher de te dire encore un mot de quelques usages des Moscovites. Leur deuil ne dure jamais plus de six semaines : pendant ce tems ils payent un Prêtre, qui balbutie tous les jours quelques oraisons pour la consolation & le repos de l'ame du défunt. Ce Prêtre se tient enfermé dans une loge qui ne sert qu'à cet usage ; il a soin d'humecter ses prieres par quelques grands

verres de vin, qu'il boit de tems en tems. Cela ne doit pas t'étonner : car dans quelque état & dans quelque situation que soient les Moscovites, ils boivent toujours copieusement ; la douleur ne leur ôte jamais le goût du vin & des liqueurs fortes. Lorsqu'ils reviennent de porter un mort dans le tombeau, ils se mettent à table en rentrant dans leurs maisons : tous ceux qui ont été au convoi funébre sont du festin ; on y boit à la mémoire du mort, on se soule à son honneur & gloire, & l'on célebre le jour de son trépas, comme les anciens Romains célebroient les fêtes des Bacchanales. Les Moscovites payent des pleureuses pour répandre des larmes à l'enterrement de leurs parens, mais jamais aucun d'eux ne s'est avisé de donner de l'argent pour faire boire à leur mémoire ; ils s'acquittent toujours eux-mêmes de ce devoir. Si c'étoit dans toute autre occasion, je conviendrois qu'il vaut mieux boire que pleurer.

Porte-toi bien. Je parts demain pour Petersbourg.

De Moscou, le ...



LETTRE XLI.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

QUelle que que ſoit la confiance que j'ai dans tes opinions, je ne puis, cher Yn-Che-Chan, convenir que la matiere ſoit coéternelle avec l'Etre ſuprême, le *Tien*, le Seigneur du Ciel. Je ſais que ce que je te dis heurte toutes les notions ordinaires des Chinois Lettrés de quelque Secte qu'ils ſoient; mais je ne ſuis pas moins fermement perſuadé de mon ſentiment, & je ſoutiens que, de toutes les vérités & les ſublimes connoiſſances Métaphyſiques, dont nous ſommes redevables à nos amis les Européens, celle de la création de la matiere eſt la plus ſublime & la plus importante. J'approuve donc la croyance des Perſans, & je la préfere de beaucoup à celle de nos Lettrés.

Tu me dis que tous les anciens Philoſophes ont cru la coéternité de la matiere avec la Divinité; mais tous ces Philoſophes ſe ſont trompés dans ce point eſſentiel, auſſi bien que dans

plusieurs autres. Y avoit-il rien de si extraordinaire que ce qu'ils disoient de leur matiere premiere qu'ils privoient de toute forme & qu'ils faisoient subsister dans le cahos ? Comment une matiere peut-elle être sans forme, puisque la déformité est même une forme ? Comment peut-elle encore exister sans la forme, puisque c'est la forme qui donne l'être, & qu'une matiere sans figure seroit une matiere sans extension ? Admettre la matiere premiere des Anciens, c'est dire qu'un être subsiste & ne subsiste point, c'est prétendre qu'il y a des corps sans étendue & sans profondeur, c'est poser le principe le plus absurde du monde ; & j'ose dire que c'est presque raisonner comme un phrénetique. Passons à une autre objection, qui n'est pas moins forte que cette premiere.

Je demande à ceux qui veulent borner la puissance de l'Etre suprême, si ce n'est pas lui qui a mis la vie & donné le mouvement à cette matiere qu'ils supposent éternelle, & qu'ils disent avoir été dans l'inaction pendant l'éternité anterieure à la création ? Puisqu'ils conviennent que Dieu a créé la vie & le mouvement, pourquoi pensent-ils qu'il faille plus de pouvoir pour faire la matiere ? Est-ce que la végetation, l'élec-

tricité, la vie, la pensée ne sont pas des êtres réels? Ils ont cependant été créés de rien. La Divinité peut donc tirer quelque chose du néant par sa toute-puissance.

Si Dieu n'avoit pû être l'unique auteur de la création de tous les êtres, il lui auroit été impossible de produire dans les differentes substances des choses directement contraires les unes aux autres. Celui qui fait du feu & de l'eau de la même matiere, opere-t'il un moindre miracle que celui qui crée cette matiere? Or, tous les Philosophes anciens conviennent que la matiere premiere n'avoit aucune qualité, ainsi qu'aucune forme: la Divinité a donc produit par cette matiere informe tous les differens Elemens, c'est-à-dire, elle a créé d'une nature unique les natures du feu, de l'eau, de la terre, de l'air: faut-il moins de puissance pour toutes ces differentes créations que pour celles de la matiere?

Il est très-aisé de démontrer qu'il n'y a aucune chose qui n'ait en soi une création particuliere; j'entends par-là un grand nombre de qualités qui ne peuvent s'attribuer à la nature de la matiere premiere. Je dis plus, & je soutiens hardiment que sans ces qualités qu'on convient être créés, la matiere ne pour-

roit exister; il faut donc qu'elle ait été créée en même tems qu'elles. Supposons une plante : qu'étoit-elle originairement dans le systême des *Coéternistes*? une matiere privée de toute vertu, une substance sans qualités, ainsi que sans forme; chose impossible à comprendre, & qui heurte toutes les notions les plus claires de la nature des corps. Mais enfin, passons cette fausse supposition, & voyons combien de choses ont été créées dans elle, & combien de vertus differentes elle renferme actuellement. Elle est chaude intérieurement, froide extérieurement, rouge dans son écorce, blanche dans sa tige; sa moelle est purgative, sa feuille est astringente. Qui a créé toutes ces qualités differentes, qui les a mises dans un seul & unique sujet, si ce n'est la Divinité? Falloit-il moins de puissance pour tant de créations que pour une seule?

Les qualités & les vertus qu'on voit dans la matiere, sont bien au-dessus de la matiere même lorsqu'elle en est privée. On est étonné quand on examine les prodiges qu'operent certaines plantes & certains metaux. L'aimant attire le fer, & montre perpetuellement le Pole; l'oignon lui ôte sa force; l'ambre fait sur les choses legeres le même effet que l'aimant sur le fer; l'algarit guerit

de la pituite ; la rhubarbe nettoye toutes les mauvaises humeurs, change peu à peu le temperament des mélancholiques ; l'ellébore rend l'usage de la raison, lorsqu'on en est privé. Je le repete encore, cher Yn-Che-Chan, est-ce là de la simple matiere ? non sans doute. Ces qualités ne lui sont-elles pas préferables ? on n'en peut douter. Il étoit donc bien difficile de les créer de rien ; cependant elles l'ont été, puisqu'elles ne subsistoient pas dans la matiere premiere. Il faut donc que quiconque convient de la premiere de ces vérités, convienne aussi de la seconde ; & que quiconque admet un premier Etre qui a présidé à la formation & à l'arrangement de l'Univers, attribue à cet Etre, malgré qu'il en aît, la puissance de créer ; car, sans créer de nouvelles substances, quelque matiere qu'on puisse supposer, il auroit été impossible que le Monde eût pû être tel qu'il est aujourd'hui. Celui qui a pû créer quelques substances, les a pû créer toutes, & doit même l'avoir fait, à cause des inconveniens insurmontables que je vois pour la possibilité du sentiment contraire.

Si la matiere est coéternelle avec Dieu, elle en doit être indépendante ; car tout être qui ne doit rien à un autre, dont la nature ne peut être alterée par une

nature étrangere, qui est & subsiste par lui-même, ne sauroit dépendre de quelque pouvoir étranger, ni recevoir de lui aucune nouvelle qualité. La matiere ayant donc été de toute éternité sa premiere nature, n'a pû être alterée ni changée, l'essence d'une chose éternelle étant d'être toujours la même, de ne recevoir aucun changement, aucune alteration. Il faut que ce qui a subsisté dans l'éternité antérieure, subsiste tel dans la postérieure, ou comment est-il possible que Dieu ait pû donner à la premiere matiere tant de nouvelles qualités qu'elle n'avoit point? Comment a-t'il pû lui communiquer le mouvement, la vie, l'électricité, la végetation? Comment a-t'il pû former une nouvelle nature dans une chose éternelle, c'est-à-dire faire cesser d'être éternel ce qui l'avoit été jusqu'alors, & qui par son essence devoit ne recevoir jamais aucun changement? Il y a dans cette supposition une absurdité visible & bien aisée à sentir; mais convenons pour un moment qu'une chose éternelle puisse cesser de l'être & être alterée dans sa nature; celui qui aura eu une pareille puissance, pourra-t'il trouver quelque chose d'impossible?

Je ne vois rien d'aussi extraordinaire que les gens qui admettent un premier

Etre souverainement puissant, & en même tems bornent le pouvoir de cet Etre; c'est tomber dans la contradiction la plus évidente & la plus manifeste; c'est raisonner directement contre les principes qu'on a établis; c'est enfin montrer qu'on n'a aucune stabilité dans ses opinions, que de soutenir des opinions si directement opposées, & dont l'une détruit l'autre nécessairement.

Si la matiere est incréée, il faut qu'il n'y ait point d'autre premier Etre qu'elle seule. Il est inutile de vouloir supposer la coéternité d'un autre principe intelligent; tout ce qui est incréé est nécessairement infini, puisqu'il n'y a rien qui le puisse borner ni limiter; l'idée de l'infini exclut nécessairement toute autre infinité. Il est donc impossible que deux êtres incréés, c'est-à-dire infinis, aient pû subsister dans tous les tems, ni qu'ils puissent même subsister aujourd'hui. Il faut opter entre la suppression d'un de ces principes, admettre la seule éternité de la matiere & tomber dans toutes les erreurs des nouveaux Commentateurs, ou expliquer la création de la matiere selon l'opinion de nos amis les Missionnaires, & se servir de leurs connoissances pour développer ce qui paroît obscur dans les textes des Livres canoniques & dans les explica-

tions de *Confucius*. Je conviens qu'avant qu'ils nous eussent instruits de leurs sentimens, aucun Chinois n'avoit la moindre idée de cette création, absolument nécessaire dans l'ordre des choses; mais parce que nous tenons la vérité des étrangers, il ne faut pas la rejetter. Quant à moi, je la reconnois avec plaisir, de quelque main qu'elle me soit présentée; & si dans tous les autres points du Christianisme j'avois trouvé autant de clarté que dans celui-là, je n'aurois pas balancé à prendre la Religion de nos amis. Je m'étonne, cher Yn-Che-Chan, qu'étant si éloigné des fausses opinions des Commentateurs nouveaux, & attaché si sincerement au sentiment de ceux qui admettent un principe éternel, intelligent & absolument indépendant de la matiere, tu ne te sois pas apperçu de la nécessité qu'il y a que cette même matiere soit uniquement émanée de lui par la voye de la création. Permets qu'aux raisons que je t'ai déja apportées, j'en joigne quelques autres qui ne me paroissent pas moins convaincantes.

Je te demande, cher Yn-Che-Chan, si tu n'as pas commencé d'exister depuis cinquante ans; je crois que c'est-là le tems de ta naissance? Sans doute tu m'accorderas cette premiere demande;

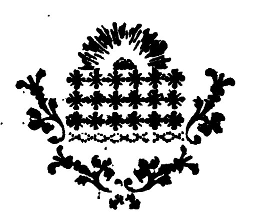
mais tu diras que la matiere dont tu es composé, n'a pas commencé d'exister alors; qu'elle n'a pris qu'un nouvel arrangement, tel qu'il convenoit à la formation de ton corps; aussi n'est-ce pas de ce corps que j'entends parler, & lorsque je dis *toi*, j'entends ce principe pensant qui est véritablement *toi*, par la vertu duquel ton corps agit, vit, est sensible à toutes les sensations. Ce principe a donc été créé il y a cinquante ans, & n'est point éternel. Tu en conviens, car je ne pense pas que tu prétendes avoir été de toute éternité un être pensant; tu es parfaitement convaincu du contraire. Or, puisque tu as dans toi-même une preuve évidente qu'il émane tous les jours du néant de nouveaux êtres par la voie de la création, pourquoi trouves-tu qu'il soit impossible qu'il en ait pû sortir d'autres bien moins nobles & bien moins parfaits? Mais, dis-tu, je ne comprends point qu'une chose puisse être faite de rien: qu'importe que tu le comprennes ou non, dès que tu as dans toi-même une preuve certaine que cela est, & que tu es aussi assuré de la vérité de cette preuve, que de celle de ton existence? Parce que tu ne comprens point une chose, tu n'es point en droit d'en nier la réalité. Pour que tu sois fondé

à agir de même, il faut au contraire que tu comprennes qu'elle est évidemment fausse : comment peux-tu juger de la vérité, ou de la fausseté d'une opération, lorsque tu ne connois ni l'étendue de la puissance de l'Operateur, ni les moyens qui peuvent faciliter l'accomplissement de son ouvrage ? Comment peux-tu, dis-je, décider sur une matiere où tu es si peu entendu, & , qui plus est, décider contre les raisons que l'expérience journaliere te fournit ? Combien d'effets surprenans ne vois-tu pas qui sont produits par l'union de l'ame & du corps ? Diras-tu, parce que tu ignores de quelle maniere cela se fait, qu'ils n'existent point ? Conçois-tu comment un corps peut être mû par quelque autre chose que par l'impulsion d'un autre corps ? Cependant la seule volonté fait mouvoir dans l'homme les membres qu'elle veut. Tu repondras peut-être que cela arrive, parce que l'ame donne une nouvelle détermination au mouvement des esprits animaux; mais cette explication ne sert à rien, & ne dit autre chose, si ce n'est que les mouvemens se font dans l'homme selon que l'ame le veut. Car les esprits animaux sont des corps ; il faut, pour les mouvoir, l'impulsion d'un autre corps : or, la volonté de l'ame n'est point

corps; comment donc peut-elle les mouvoir? Si tu dis que c'est l'ame elle-même qui est corporelle, qui les meut, je te demanderai qui est-ce qui meut donc l'ame, & par qui reçoit-elle tous les differens mouvemens dont elle est agitée? Te voilà revenu dans le même embarras: puisqu'il y a tant de mystere dans la nature que tu ne saurois découvrir, pourquoi veux-tu refuser de croire une chose, uniquement parce que tu ignores comment elle a pû être faite? Ne bornons point, cher Yn-Che-Chan, la puissance du *Tien*, & nous finis ne jugeons point du pouvoir de l'Infini.

Porte-toi bien.

D'Isspahan, le....



LETTRE XLII.

Tiao, *à* Sioeu-Tcheou.

LEs mariages dans ce pays ſont accompagnés, cher Yn-Che-Chan, ainſi que tous les autres actes publics, d'un grand nombre de cérémonies. Cependant les coutumes des Moſcovites me paroiſſent à pluſieurs égards plus ſenſées que les nôtres ; nous prenons une épouſe ſans l'avoir jamais vûe, & ſur le ſimple récit qu'on nous fait de ſon caractere & de ſa beauté. Lorſque tout eſt conclu entre les deux familles, on mene la fiancée dans une chaiſe fermée à la maiſon de ſon futur époux, qui l'attend à la porte. Il ouvre la chaiſe, & voit ſi on lui a dit la vérité ſur le compte de ſon épouſe : il reconnoît quelquefois, mais trop tard, qu'on l'a cruellement abuſé ; il ne lui reſte alors que deux partis à prendre, également fâcheux ? Le premier, de renvoyer ſa fiancée chez elle & de retirer ſa parole : s'il agit de même, il couvre de honte celle qu'il refuſe & toute ſa famille ; c'eſt de ces refus outrageans,

qui n'arrivent que trop, que naissent ces haines mortelles entre les Chinois. Si pour éviter cet inconvénient, on finit le mariage, on est obligé de passer sa vie avec une personne, pour laquelle on n'a que de l'indifference, & quelquefois que de la haine.

De tous les usages les plus bizarres, c'est celui de prendre pour femme une personne qu'on n'a jamais vûe : les Moscovites agissoient autrefois sur ce point aussi ridiculement que nos compatriotes ; mais depuis plusieurs siécles ils ont senti tout le desagrément de trouver une femme laide, bossue, boiteuse, borgne, au lieu d'une bien faite, jeune & jolie. Ils jugent par leurs yeux sur une matiere aussi délicate, & ne s'en rapportent point à ceux des autres.

Les mariages des artisans & des personnes du bas peuple se font ici avec beaucoup moins de cérémonies, que ceux des riches bourgeois & des gens de distinction. Quand un homme du commun est prêt à finir le sien, il prie ses plus proches parens à ses fiançailles ; il les reçoit dans la plus belle chambre du logis ; sa future épouse se tient dans un autre appartement, couverte d'un voile. Lorsque tous les gens priés sont arrivés, le pere de la nouvelle mariée la conduit voilée au milieu de l'assem-

blée, & lui demande si elle est toujours dans la résolution d'épouser un tel : elle répond d'un ton modeste, *oui*. Dès qu'elle a prononcé ce mot, son pere lui donne deux ou trois coups sur les épaules, d'un petit fouet tout neuf qu'il a acheté exprès pour cette cérémonie, & lui dit : *Ma chere fille, ce sont-là les derniers coups que vous recevrez de moi. Vous avez été jusqu'à ce jour sous ma discipline, votre mari va désormais tenir ma place, & c'est à lui à vous châtier, si vous n'êtes pas obéissante.* Le pere offre alors son fouet au mari : celui-ci refuse de le prendre, comme une chose inutile, & dont il n'aura jamais besoin. Le pere, qui connoît mieux que son gendre le caractere des femmes & l'utilité des corrections, s'obstine à lui faire accepter son présent : il se fait alors un combat de politesse Moscovite sur le refus du fouet, qui finit par l'acceptation qu'en fait le gendre, qui donne ensuite un baiser à son épouse.

Je ne sais, cher Yn-Che-Chan, d'où vient que les jeunes Moscovites font tant de façon pour recevoir la marque de la puissance qu'ils ont de châtier leurs épouses ; car l'exemple de leurs peres devroit les avoir accoutumés à la nécessité qu'il y a de se servir de ce fouet. Il n'y a pas de femmes en Europe plus

battues que les Moscovites ; aussi n'y en a-t'il gueres qui méritent autant de l'être. Elles s'enyvrent très-souvent, ne se piquent gueres de fidélité envers leurs maris, sont faineantes & vindicatives. Est-il extraordinaire après cela, qu'on ne les marie que le fouet à la main, & qu'on les fasse passer de la maison du pere à celle du mari, de la même maniere que les Maquignons conduisent les chevaux d'une écurie dans une autre ? Les femmes d'un certain rang ne sont point en général sujettes à des défauts si considerables & si honteux ; aussi n'essuient-elles pas la cérémonie du fouet.

Lorsque le jour, destiné pour les nôces d'un homme de qualité, ou d'un riche bourgeois, s'approche, celui qui doit se marier loue deux femmes, auxquelles on donne le nom d'inspectrices ; elles sont chargées de tout le cérémonial, & ordonnent aux autres domestiques ce qu'ils doivent faire. Une de ces inspectrices est attachée à l'époux, & l'autre à l'épouse. Cette derniere est chargée, le jour de l'accomplissement du mariage, de faire le lit nuptial, dont les garnitures sont d'étoffes de soye, quelquefois brodées en or & en argent ; elle place ce lit sur quarante gerbes de bled, & tout autour elle met quelques

tonneaux remplis de froment, d'avoine & d'orge. On croiroit qu'un pareil assortiment seroit plus propre à la réception de quelques chevaux, qu'à celle de deux jeunes personnes : mais toutes ces cérémonies paroissent fort sensées aux Moscovites; ils les ont instituées pour marquer l'abondance qu'on souhaite aux nouveaux mariés.

Lorsque tous ces préparatifs sont achevés, l'époux, suivi de sa famille, & du Pope qui doit faire son mariage, se rend dans la maison de sa fiancée, dont les parens le reçoivent le plus poliment qu'il leur est possible ; ils le font ensuite mettre à table. Avant de s'y placer, il faut qu'il en fasse sortir par quelque présent un jeune garçon qui occupe sa place; c'est encore là une cérémonie essentielle. En voici quelques autres, qui ne paroissent pas moins nécessaires aux Moscovites. L'époux s'étant mis à table, l'épouse arrive voilée, & se place auprès de lui; il y a entre eux deux un rideau de taffetas rouge qui les empêche de se voir. La directrice de l'épouse vient la peigner, lui tresse les cheveux, & lui met une couronne sur la tête. Elle la laisse dans cet état sans lui remettre son voile, passe du côté de l'époux, & le peigne à son tour; elle ôte ensuite le rideau.

L'épouse est obligée alors de donner un baiser à son époux, & tous les deux se regardent dans ce moment dans un miroir, & se considérent le plus tendrement & le plus lascivement qu'il leur est possible. La femme qui fait les grimaces les plus lubriques, passe pour la plus aimable. Pendant la durée d'une scene aussi luxurieuse (1), les filles qui se trouvent à la nôce jettent du houblon sur les assistans, les femmes montent sur les bancs & sur les chaises, poussent de grands cris de joie, animent les mariés par leurs battemens de main, & chantent les chansons les plus lascives.

Après cette cérémonie lubrique, le Pope s'avance & benit ces nouveaux mariés ; il se sert pour cela d'un pain & d'un gros fromage, couverts de martre zibelline. Ces instrumens divins & mys-

(1) *Cette cérémonie ressemble assez à celle des Nôces de Giton & de Pannychis.* Jam Psyche puellæ caput involverat flammeolo, jam Embasicætas præferebat facem, jam ebriæ mulieres longum agmen plaudentes fecerant, thalamumque ingesta exornaverant veste.

Déja Psiché avoit couvert la tête de la jeune Pannichis d'un voile couleur de feu ; devant elle on portoit le flambeau ; déja une troupe de femmes yvres de vin marchoient vers le lit nuptial, & elles l'ornoient d'un drap, en faisant tout retentir de leurs cris & de leurs applaudissemens. Petron.

terieux sont portés ensuite à un Temple par deux jeunes enfans. Les mariés les suivent, accompagnés de tous leurs parens ; le Pope s'y rend aussi, ordinairement dans un état aussi digne d'un Prêtre de Bacchus, que de Priape. On lui présente quelques présens, on apporte ensuite les tableaux des demi-Dieux que les mariés ont choisis pour Patrons : on les éleve au-dessus de leur tête, & le Pope donne une seconde benediction à l'époux & à l'épouse. Il les mene ensuite en rond dans l'Eglise, en chantant & en dansant : alors le Prêtre, les mariés, les assistans, tout cabriole dans le Temple. Ce ballet grotesque fini, un jeune enfant présente au Pope deux couronnes : il les prend & les met sur la tête des nouveaux mariés, si c'est la premiere fois qu'ils se marient ; car s'il y a un veuf, ou une veuve, la couronne n'est mise que sur l'épaule. Quant à la cause de cette cérémonie, je crois qu'il est aisé de la deviner. Les Moscovites veulent sans doute marquer par-là qu'un homme qui se remarie, ne doit gueres avoir de bon sens, & qu'il faut le considerer comme n'ayant plus de tête.

Tu crois sans doute, cher Yn-Che-Chan, que c'est-là la fin du cérémonial des nôces Moscovites ; à peine t'en ai-

je encore dit la moitié. Après la distribution des couronnes, tous les assistans allument une bougie ; le Pope, quelque yvre qu'il soit, prend un grand verre de vin rouge, boit à la santé des mariés, qui sont obligés de le remercier de la même maniere. Cette cérémonie est répétée trois fois consécutivement. L'époux jette ensuite le verre à terre, il en foule aux pieds les morceaux, & dit avec beaucoup de vivacité, & même avec une feinte fureur, *que ceux qui voudront nous désunir & faire naître la haine entre nous, puissent être brisés & foulés ainsi que ce verre !* Les femmes s'avancent alors auprès des mariés, jettent sur eux de la semence de lin & de chanvre, leur souhaitent beaucoup de bonheur & l'accomplissement de tous leurs désirs. Je ne comprends pas la raison de cet usage ; peut-être que les Moscovites placent le chanvre & le lin parmi leurs demi-Dieux, comme les anciens Egyptiens mettoient les choux au nombre de leurs Divinités. On peut leur appliquer en ce cas ce qu'un Romain (1) disoit de ce dernier peuple. *O Nation fortunée, qui voit croître ses Dieux dans ses jardins !*

(1) O sanctas gentes, quibus nascuntur in hortis Numina. *Juv. Sat.* XV, vers. 10.

Le cas que les Européens font de certaines choses qui n'ont aucune vertu par elles-mêmes, que celle qu'ils leur attribuent chimériquement, me rappelle ce que tu dis un jour à un Missionnaire de nos amis. Tu trouvas auprès de son lit un grand pot d'eau, dans lequel il trempoit mystérieusement son doigt, & s'en frottoit ensuite le front, les épaules & le ventre. » Pere, lui dis-tu en riant, est-ce que » vous nous auriez trompés, & qu'au » lieu de regarder le *Tien*, le Seigneur » du Ciel & de l'Univers, comme le » créateur, le maître & le protecteur » de toutes choses, vous croiriez, » ainsi que Thalès que l'eau est le prin- » cipe de tous les êtres? Au profond res- » pect que je vous vois marquer à cet » élement, au culte que vous lui ren- » dez, je ne puis m'empêcher de pen- » ser que vous regardez l'eau pour le » moins comme une nature divine. «

Les Européens, cher Yn-Che-Chan, se récrient sans cesse sur les cérémonies superstitieuses des autres Nations ; ils ne s'apperçoivent pas des leurs. Un Moscovite se moque d'un Bonse, qui donne de petites images à de nouveaux mariés pour les rendre heureux, & leur jette avec beaucoup de confiance de la graine de chanvre & de lin sur leurs

leurs habits pour le même ſujet.

Quelle vaſte matiere à réflexions, cher Yn-Che-Chan, que la bizarrerie des hommes & la bonne opinion qu'ils ont d'eux-mêmes ! Ils ne connoiſſent les défauts, que lorſqu'ils les apperçoivent dans les autres.

Revenons aux Moſcovites. Les nouveaux mariés en ſortant de l'Egliſe, retournent chez eux ; les parens & les convives ſe mettent à table, & l'époux avec eux. Quant à l'épouſe, elle n'eſt point du repas : on la deshabille dès qu'elle eſt entrée dans la maiſon, & on la met au lit. Lorſqu'elle y a demeuré un certain tems, ſon époux va l'y trouver ; mais elle en ſort dès qu'il entre dans la chambre, s'avance au-devant de lui, & lui donne un baiſer. Après ce prélude, les mariés s'aſſeient l'un auprès de l'autre, on leur apporte à manger, ils ſoupent & ſe mettent au lit. Les voilà, diras-tu ſans doute, cher Yn-Che-Chan, quittes de toutes cérémonies : point du tout ; ils doivent en eſſuyer encore pluſieurs autres, auſſi bizarres que les premieres. Tandis qu'ils ſont dans leur lit, un domeſtique eſt à la porte de la chambre : il y demeure en ſilence pendant une heure ; après ce tems, il demande aux mariés s'ils ont accompli les premieres fonctions. L'é-

poux repond que c'eſt une affaire terminée : alors les conviés font retentir le ſon des trompettes & des inſtrumens. On croiroit qu'on vient de forcer dans un bois quelque bête fauve ; les Moſcovites font ſonner la perte d'un pucelage, comme les Allemands la mort d'un cerf ou d'un ours. La fanfare finie, les mariés ſont conduits dans une étuve, parfumée de bonnes eaux de ſenteur : après s'y être baignés, l'épouſe fait préſent à l'époux d'une chemiſe & d'un habit. Cette cérémonie eſt enfin la derniere, & il eſt permis après cela aux mariés de ſe tranquilliſer.

On m'a aſſuré, cher Yn-Che-Chan, que tous les uſages ridicules dont je viens de parler, ſe pratiquent dans toutes les principales provinces de la Ruſſie, ainſi qu'à Moſcou. Il eſt vrai qu'on m'a dit qu'à Peterſbourg, ſéjour ordinaire de la Cour, quelques-unes aujourd'hui n'étoient plus pratiquées. Les étrangers n'ont pas peu contribué à la diminution de ces bizarres coutumes : elles feront ſans doute bientôt entierement abolies parmi les courtiſans ; mais il ſera difficile de les détruire dans les provinces. L'entêtement des Moſcovites pour leurs uſages eſt au-delà de toute expreſſion ; juges-en par les peines que le feu Czar a eues pour leur

faire couper la barbe. Le plus grand obstacle que trouve la Cour à détruire les anciens préjugés, c'est l'obstination de ceux qui les ont reçus. Il est facile de policer bientôt un peuple docile ; mais il faut des siécles pour instruire à demi une Nation, obstinée à cherir ses erreurs.

Porte-toi bien.

De Moscou, le....

LETTRE XLIII.

Tiao, *à* Yn-Che-Chan.

JE te parlai dans ma derniere Lettre, cher Yn-Che-Chan, des mariages des Moscovites ; mais je ne fis aucune mention du caractere de leurs femmes.

Avant qu'il y eût autant d'étrangers qu'il y en a actuellement dans l'Empire, les femmes étoient excessivement observées, & presque aussi gênées que dans l'Orient. Celles qui étoient dans un état au-dessus du commun, demeuroient toujours enfermées dans leurs maisons ; excepté dans certaines occasions très-rares, elles ne se laissoient point voir aux hommes. Lorsqu'elles agissoient différemment, elles passoient

pour deshonnêtes & impudiques. Elles ne s'occupoient point dans leur retraite des affaires du ménage, n'ayant pas le droit de commander dans leurs maisons, & les maris étant seuls chargés de tout le détail. Elles passoient leur tems à faire travailler les femmes qui les servoient, à des ouvrages brodés à l'éguille : quelquefois même elles s'y occupoient. Quant à celles qui étoient nées parmi le peuple, quoique moins resserrées, elles l'étoient cependant beaucoup plus qu'elles ne le sont aujourd'hui.

Tant de contrainte & tant de gêne ne mettoit pas les Moscovites plus à l'abri du cocuage que les autres Européens. Les femmes Moscovites savoient profiter des momens ; les portes de leurs prisons s'ouvroient assez souvent, & l'amour leur fournissoit mille moyens pour tromper leurs maris jaloux : il y avoit d'ailleurs certaines cérémonies & certaines fêtes, où les femmes se trouvoient avec les hommes. Les nôces se célebrent pendant trois jours de suite, tous les conviés y boivent excessivement ; l'amour dans ces bacchanales trouvoit à se récompenser du tems perdu. Quoique les femmes Moscovites soient plus libres aujourd'hui, ces occasions n'en sont pas moins fatales aux

maris ; il y en a plusieurs qui payent cherement le plaisir d'avoir trop bû. Les fêtes de S. Pierre & de S. Paul n'étoient gueres moins pernicieuses à la fidélité conjugale, que les festins des nôces. Ces jours étoient destinés à des réjouissances publiques : les femmes obtenoient de leurs maris la permission d'aller promener dans des prairies ; elles y dansoient, chantoient, &c. mais elles trouvoient quelquefois le moyen de faire quelque chose de plus. Aujourd'hui tous les jours sont presque égaux à Moscou, & grace aux étrangers & aux usages qu'ils ont introduits, on y fait des cocus les jours ouvriers, ainsi que ceux de fêtes.

De toutes les coutumes que le feu Czar a introduites, celle de donner aux femmes Moscovites la même liberté qu'ont les autres Européennes, a été la plus aisément établie, soit que le beau sexe la trouvât trop favorable pour ne pas se hâter de la pratiquer, soit que les maris fussent devenus complaisans par l'espoir de rendre à leur prochain le mal qu'ils pourroient en recevoir.

Le Czar avoit fort à cœur de terminer l'esclavage du beau sexe, dont il esperoit se servir utilement pour adoucir les mœurs & le génie de ses sujets : il forma le dessein de faire voyager les

jeunes filles des Nobles dans les principales villes d'Allemagne, afin qu'elles prissent des manieres polies, qu'elles ne manqueroient pas de communiquer ensuite à leurs amans & à leurs maris. Ce Prince avoit vû dans ses voyages combien la beauté, ornée des agrémens de l'esprit, a de puissance sur les cœurs; mais apparemment qu'il sentit tout l'inconvenient qu'il y avoit de donner des maîtres dans l'art de plaire, & de choisir ces maîtres chez des Nations étrangeres. Les jeunes filles Moscovites n'auroient pas sans doute attendu leur retour dans leur patrie pour pratiquer les leçons qu'elles auroient eues; peut-être les Moscovites ne se seroient point accommodés d'une politesse qu'ils auroient dû payer si cherement: ils auroient préferé une femme impolie à une civilisée par les soins & les assiduités d'un jeune Seigneur Allemand. Quoiqu'il en soit, le Czar n'exécuta point ce projet, & se contenta de faire voyager les hommes. Cela produisit le même effet qu'il souhaitoit, & de tous ses sujets les femmes furent toujours les plus dociles à prendre les manieres étrangeres; elles égalerent même bientôt leurs maîtres, & aujourd'hui elles sont aussi civilisées que leurs maris.

Les Moscovites avoient affecté dans

tous les tems d'avilir le beau ſexe : il ſembloit qu'ils cherchoient à établir tous les uſages qui pouvoient l'humilier, & même actuellement, où le feu Czar a fait ceſſer cette barbare injuſtice, tout ce qui eſt égorgé de la main d'une femme paſſe dans l'eſprit du ſimple peuple pour impur & ſouillé. Un poulet, tué par une jeune perſonne, auſſi belle qu'Helene ou que Venus, leur paroît un objet ſi horrible, que lorſqu'il n'y a point d'homme dans la maiſon qui puiſſe faire la ſacrée expédition de couper le cou à une volaille, la femme ſe tient avec la poule & le couteau dans la rue, & prie le premier homme qu'elle voit, d'accomplir cette operation. Les Moſcovites ne penſent pas des mains de leurs femmes, ce que les Européens diſent de celles des leurs. Loin de leur refuſer le privilege de tuer un poulet, ils prétendent qu'elles ſont faites pour être adorées ; la beauté de la main eſt auſſi priſée en Europe, que la petiteſſe des pieds à la Chine.

Si nous devons en croire, cher Yn-Che-Chan, un Auteur que j'ai lû depuis peu, les femmes Moſcovites ſont peu chaſtes en général, & les Loix qui puniſſent l'adultere, peu ſéveres & mal exécutées. *Les Moſcovites*, dit-il (1),

(1) Religion des Moſcovites, &c. *pag.* 150.

vivent d'une maniere tout à-fait contraire au sixiéme Commandement : l'impudicité la plus déréglée est soufferte parmi eux ; & bien que par leur Loi, la foi conjugale soit une chose inviolable, l'adultere ne laisse pas néanmoins d'être fort commun en Moscovie ; car suivant leurs coutumes & leurs sentimens, ce n'est pas un adultere que de coucher avec la femme d'un autre, à moins qu'on ne l'enleve pour la tenir chez soi. En ce cas celui qui commet le crime, reçoit la discipline qu'on lui donne fort & ferme ; il est retenu en prison pendant quelques années, & envoyé ensuite en Siberie. A l'égard de la femme adultere, elle est enfermée dans un Couvent, où elle reçoit la discipline ; & il est au choix de son mari de la reprendre, ou de la laisser dans ce Couvent, pour en épouser une autre.

Quelque extraordinaires que paroissent la plûpart des Loix Européennes, je n'en trouve point qui le soit autant que celle qui décide précisément que de coucher avec la femme de son prochain n'est point un adultere, pourvû qu'on ne la lui ravisse point entierement. Voilà une plaisante distinction. Les femmes sont regardées par les Législateurs Moscovites, comme (1) les

(1) Rusticorum prædiorum jura sunt hæc, iter, actus, via, aquæ ductus. *Instit. Justin.* Lib. 2. tit. 3.

servitudes par les Jurisconsultes Romains. Celui qui a le droit de passer dans un champ, de jouir du chemin, de faire boire ses troupeaux, n'est point cependant le maître ni du champ, ni du chemin, ni du ruisseau; il n'en a que l'usufruit, il ne lui est permis de s'en servir qu'en les conservant, & en ne faisant aucune chose qui puisse (1) en priver le proprietaire. Nos compatriotes, cher Yn-Che-Chan, ne s'accommoderoient gueres de la distinction entre cocuage qui ne prive point le mari de l'usage de sa femme, & qui n'est par conséquent que pure galanterie, & cocuage qui ôte à un époux tous les moyens de jouir des droits du mariage. Je regarde une femme Moscovite comme un excellent mêts, dont il est permis de manger à tous ceux qui en ont envie, pourvû qu'ils ne volent point le plat sur lequel il est. Un ragoût, dans lequel tant de gens peuvent mettre le doigt, ne seroit point du goût des Orientaux.

Je crois entrevoir quelles sont les raison qui ont été la cause d'une loi

(1) Ususfructus est jus alienis rebus utendi, fruendi, salva rerum substantia. Est autem jus in corpore, quo sublato, & ipsum tolli necesse est. Id. tit. 4. *Voilà précisément le cas des femmes Moscovites & des galans leurs usufructuaires.*

qui nous paroît si bizarre. Les Législateurs Moscovites ont compris sans doute que si la simple infidelité d'une épouse étoit punie par la discipline, il n'y auroit point assez de fouets dans le pays. On peut appliquer ce que je dis à toutes les Nations Européennes. Un François que je vois assez souvent, & à qui je parlois de cette coutume, me dit en riant : *Si tous les gens qui sont cocus étoient fouettés dans ma patrie, la moitié de la France s'occuperoit tour à tour à donner la discipline à l'autre.*

L'infidelité des femmes & l'adresse des hommes à les séduire sont les sujets ordinaires des conversations & des livres galans des Européens ; ils plaisantent sans cesse sur les maris trompés ; & qui pis est, ils tournent en ridicule ceux qui voudroient condamner un usage aussi mauvais & aussi contraire à l'union conjugale. Le terme de jaloux est aussi odieux en France, en Allemagne, en Angleterre, que celui de malhonnête homme. Considere, cher Yn-Che-Chan, le peu de jugement des Européens. Un homme est-il cocu, ils s'en moquent : veut-il s'empêcher de l'être, non-seulement ils s'en moquent encore ; mais ils le méprisent. Comment faut-il donc faire ? & que ne doit pas craindre un homme, dont l'honneur

& la réputation dépendent de l'infidélité de la femme, c'est-à-dire de la chose du monde la plus inévitable, s'il ne la prévient par des précautions, qu'il ne peut prendre sans se rendre méprisable ?

A tout prendre, il vaut encore mieux en Europe être cocu que jaloux : le nombre des premiers est si considérable, qu'on se console d'être traité comme tant d'autres ; mais par une bizarrerie inexprimable, le même qui aura une femme coquette, & qui devroit être si favorable à ceux qui veulent s'opposer à l'infidélité, sera le premier à tourner un jaloux en ridicule. Au reste, il me paroît, cher Yn-Che-Chan, que les Moscovites ont corrigé une partie des mauvaises coutumes des autres Européens, en permettant que les maris, dont les femmes sont enfermées dans des Couvens pour cause d'aldultere, puissent en épouser une autre. Dans le reste de l'Europe, ces maris payent la faute de leurs femmes : ce n'est pas assez qu'ils ayent été assez malheureux pour essuyer leurs infidélités, il faut qu'ils vivent dans le célibat, qu'ils renoncent aux femmes, ou qu'ils reprennent la leur. Comment les hommes, cher Yn-Che-Chan, ont-ils pû faire des loix aussi absurdes & aussi diametralement

opposées à la raison ? Quoi ! parce qu'une femme manque à la fidélité qu'elle doit à son époux, parce qu'elle mérite par sa vie débordée d'être enfermée, il faut qu'un homme perde le droit de l'être! Je m'étonne comment les Législateurs Européens n'ont pas ordonné qu'on le fit eunuque ; ils lui auroient rendu un grand service, puisqu'ils lui eussent ôté les désirs avec le pouvoir, au lieu que les premiers lui renouvellent sans cesse la perte du dernier.

Je ne suis plus surpris, cher Yn-Che-Chan, que les maris soient si dociles en Europe, & fassent si rarement punir les infidélités de leurs femmes : ils aiment encore mieux en avoir une, commune avec leurs voisins & leurs amis, que de n'en point avoir du tout. Supposons un homme, dont le tempérament demande absolument le mariage ; son bonheur, sa santé, sa tranquillité en dépendent. Il trouve sa femme dans un rendez-vous, il la surprend avec un galant : que faut-il qu'il fasse ? S'il parle, s'il fait du bruit & qu'il s'en tienne-là, il devient la risée du Public, & qui pis est, de sa femme & de son galant : s'il la fait renfermer & qu'il use contre elle du privilége des loix, il perd le droit d'avoir une femme, & par conséquent

adieu sa santé, son bonheur, sa tranquillité, tout cela s'évanouit ; autant vaudroit-il pour lui qu'un fatal couteau le mît au rang des infortunés ministres des plaisirs d'un Prince Persan. Dans un embarras aussi fâcheux, le seul parti qui reste à prendre, c'est d'imiter l'exemple de ces Romains, qu'un Poëte loue de savoir être habilement distraits, & de ronfler sans dormir, la tête tournée vers le plafond. Je conviens, cher Yn-Che-Chan, qu'il est bien difficile de pouvoir se modérer dans une pareille rencontre ; mais outre qu'il ne faut pas juger la surprise d'un Européen par la grandeur & la violence de celle d'un Chinois, la nécessité dompte aisément les mouvemens les plus vifs.

Si j'étois Européen, lorsque je rentrerois chez moi, je ferois toujours assez de bruit pour être entendu de fort loin, & avant de sortir du logis, je m'informerois des endroits où doit aller ma femme, pour ne m'y jamais trouver ; je prendrois enfin toutes les précautions possibles pour ne point être forcé à devenir veuf. Plutôt que de vivre éternellement dans le célibat, si j'avois été assez malheureux pour être obligé de faire enfermer ma femme, j'imiterois peut-être la foiblesse de ces

maris, qui vont humbles & soumis demander qu'on leur rende leurs épouses, & sollicitent leur liberté aussi ardemment, qu'ils demandoient deux mois auparavant qu'elles fussent punies. En vérité, cher Yn-Che-Chan, les Européens semblent être privés de la raison dans tout ce qui regarde les femmes. On croiroit que sur ce chapitre ils sont forcés d'agir tout differemment qu'ils ne le devroient.

Porte-toi bien.

De Moscou, le. 11



LETTRE XLIV.

Yn-Che-Chan, à Choang.

J'AI examiné avec beaucoup d'attention, mon cher Choang, les raisons que tu m'allegues dans ta derniere lettre, pour me prouver les sentimens de nos amis les Missionaires sur l'impossibilité de la coéternité de la matiere avec Dieu. Tu crois qu'il est impossible que le *Tien*, l'Etre suprême, l'Etre intelligent, n'ait pas créé la substance étendue dont tous les êtres matériels ont été formés. Quant à moi, je t'avouerai que je persiste toujours dans ma premiere opinion, & que je crois qu'il est impossible que la matiere ait pû être tirée du néant, même par le pouvoir divin. Toutes les objections que tu m'as faites, me paroissent bien moins fortes qu'elles ne te le semblent. Je te dirai d'abord qu'il ne faut point expliquer au pied de la lettre les termes de *premiere matiere, dénuée de toute forme*. Je ne doute pas que les Philosophes anciens n'entendissent par ces expressions une substance informe, une masse confuse; mais quand il seroit

vrai qu'il y auroit quelques Philosophes qui auroient soutenu à la rigueur que la matière premiere n'avoit absolument aucune forme ni aucune figure, leur erreur sur cet article ne feroit rien sur l'éternité de cette matiere. D'ailleurs, il est certain qu'il y en a parmi eux qui ont traité cette privation de forme, de chimere, & qui ont dit expressement le contraire. Ovide, qui n'a fait que mettre en vers les sentimens des Philosophes sur le cahos, s'explique dans ces termes : » Avant (1) que

(1) Ante mare & tellus, & quod tegit omnia cælum,
Unus erat toto naturæ vultus in orbe,
Quem dixere chaos; rudis indigestaque moles.
Nec quicquam nisi pondus iners, congestaque eodem
Non bene junctarum discordia semina rerum.
Nullus adhuc mundo præbebat lumina titan,
Nec nova crescendo reparabat cornua phæbe,
Nec circumfuso pendebat in aere tellus
Ponderibus librata suis, nec brachia longo
Margine terrarum porrexerat amphitrite.
Quæque fuit tellus, illic & pontus & aer:
Sic erat instabilis tellus, innabilis unda,
Lucis egens aer. Nulli sua forma manebat,
Obstabatque aliis aliud, quia corpore in uno
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis;

» la mer, la terre & le Ciel fussent
» formés, la Nature n'avoit qu'une seule
» & unique forme, & n'étoit qu'une
» masse confuse, que l'on appella *cahos*.
» Elle ne produisoit rien encore à cause
» de cette confusion ; mais elle con-
» tenoit & renfermoit dans elle les
» principes de tous les êtres. Le so-
» leil n'éclairoit point l'Univers, la lu-
» ne ne reparoit point par sa clarté la
» perte de cet astre, & la terre ne
» nageoit point dans le fluide de l'air,
» balancée par sa propre pesanteur. La
» mer n'entouroit point aussi la vaste
» étendue de la terre ; mais tous ces
» corps différens étoient confondus les
» uns des autres. L'air n'éclairoit point,

Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.
Hunc Deus & melior litem natura diremit,
Nam cælo terras, & terris abscidit undas,
Et liquidum spisso secrevit ab aere cælum.
Quæ postquam evolvit, cæcoque exemit acervo,
Dissociata locis concordi pace ligavit.
Ignea convexi vis & sine pondere cœli
Emicuit, summaque locum sibi legit in arce.
Proximus est aer illi levitate, locoque ;
Densior his tellus, elementaque grandia traxit ;
Et pressa est gravitate sui. Circumfluus humor
Ultima possedit, solidumque coercuit orbem.
Ovid. Metamorph. Lib. 1. vers. 4. & seq.

» la terre n'étoit point fixe, on ne
» pouvoit naviger sur l'eau. Les prin-
» cipes des choses se faisoient obstacle
» les uns aux autres, le chaud com-
» battoit contre le froid, l'humidité
» contre la sécheresse, les corps mous
» contre les durs, & les legers con-
» tre les pesans. Dieu, l'Auteur de la
» Nature, finit ce trouble & cette
» confusion; il démêla les principes des
» choses si confus & si brouillés, & for-
» ma l'Univers. Le feu s'éleva par sa
» legereté vers la plus haute region de
» l'air, & alla briller dans les cieux:
» l'air, moins leger, se plaça au-des-
» sous: la terre plus pesante, resta
» dans une région encore moins élevée,
» & l'eau se répandant, l'environna de
» tous les côtés. »

J'ai cru, cher Choang, devoir mettre sous tes yeux le passage d'Ovide en entier, parce qu'il me fournit toutes les preuves que je dois employer. D'abord, tu vois que ce Poëte est bien éloigné de priver la premiere matiere *de toute forme*: il dit précisément le contraire; car il lui en donne une *grossiere & confuse*. Or ce n'est point là le sentiment de Platon, & tu te tromperois fort, si tu croyois que par les mots de *grossier & de confus* il faille entendre cette privation totale de fi-

gure, dont parle le Philosophe Grec. Il est donc certain que tous les Anciens n'ont pas été persuadés que la premiere matiere avoit été dénuée de toute forme; par conséquent l'argument que tu fais, pour montrer qu'il étoit impossible qu'une pareille matiere pût subsister, est inutile; car on t'accorde ce que tu dis, on convient avec toi que la difformité même est une forme: ainsi tout cela ne fait rien au fond de la question. Il s'agit actuellement de prouver que cette matiere grossiere & confuse a été tirée du néant par la puissance du Créateur, & qu'elle ne sauroit être coéternelle avec lui. Examinons la premiere objection.

Dieu, dis-tu, *a créé dans la matiere des qualités bien plus nobles & bien plus élevées qu'elle: or, puisque Dieu a pû tirer du néant toutes ces qualités, pourquoi n'a-t-il pû aussi en tirer le sujet auquel il les a appliquées?* prend garde, cher Choang, que tu tires une conclusion d'une supposition vicieuse, & qu'on ne t'accorde point: car les Coéternistes nient, & nient formellement, que toutes les qualités des choses ayent été créées; ils disent au contraire qu'elles étoient dans le cahos. Ovide s'explique clairement sur cet article: selon lui, la nature contenoit & renfermoit dans

elle les principes & les qualités de tous les êtres, & si elle ne produisoit rien, ce n'étoit pas faute d'avoir les facultés propres à la production; mais parce que ces facultés étoient arrêtées & comme suspendues par la confusion des differens Elemens. Dès que Dieu eut démêlé le cahos, les principes des choses, pouvant alors agir librement, firent leurs fonctions: il n'y eut jamais de création de qualité non plus que de matiere; mais seulement un arrangement de l'une & de l'autre. Voilà donc l'argument que tu tires de la possibilité de la création de la matiere par celle des qualités jointes à cette matiere, inutile & sans force, puisqu'il faudroit, pour le rendre bon & valable, que tu eusses prouvé auparavant que les principes des choses n'étoient point dans le cahos; c'est ce que tu n'as point fait, & que je pense que tu ne saurois jamais faire.

Je viens à ta seconde objection; c'est *qu'une nature éternelle étant immuable, ne pouvant recevoir ni accroissement ni augmentation, ce qui a été dans l'éternité antérieure devant être nécessairement dans la postérieure, la matiere premiere n'a donc pû recevoir les qualités desquelles elle étoit privée: or, elle a ces qualités, donc elle n'a point été éternelle, & doit avoir été produite ainsi qu'elles, par la*

voye de la création. Les mêmes raisons qui font tomber ta premiere objection, détruisent encore celle-ci. On accorde qu'une nature éternelle ne peut croître ni diminuer, que son essence doit toujours être la même nécessairement; mais on soutient que la matiere a eu de tout tems ses qualités en elle, qu'elles n'ont pas été créées lors de l'arrangement de l'Univers, mais simplement développées, ainsi que tout le reste du cahos. Tout ce que tu dis ensuite pour soutenir cet argument s'écroule de lui-même, n'a plus aucune force, & ne doit être regardé que comme une pétition d'un faux principe.

Ce que tu remarques touchant l'ame humaine est beaucoup plus difficile à résoudre, & je conviens que de toutes les objections qu'on peut faire, celle-là est la plus forte; mais elle est cependant aisée à réfuter. *Je demande*, dis-tu, *à celui qui croit qu'il est possible que rien puisse émaner du néant par la voye de la création, s'il a toujours été. J'entends par lui, le principe pensant qui le constitue, & par lequel il est un être intelligent. Il convient de bonne foi qu'il a commencé d'exister depuis un certain tems, il faut donc bien qu'il ait été créé dans ce même tems. Or, puisque Dieu a la puissance de créer de rien un être intelligent; pourquoi n'aura-t'il pas celle d'en créer un*

matériel bien moins parfait? Cette objection est embarrassante pour ceux, qui, comme presque tous les Européens, croyent que les ames humaines sont formées lorsqu'elles doivent animer des corps: mais les Philosophes qui admettent la préexistence des ames, ne la craignent point; car ils prétendent qu'elles ont existé de tout tems, ainsi que les autres principes des choses. Ils ne conviennent point de ces créations journalieres: on ne peut donc s'en servir contre eux comme d'une preuve évidente de la possibilité de tirer un être du néant; il faudroit qu'ils convinssent du premier fait, alors on auroit raison de le leur alleguer, comme une possibilité du second. *Mais*, disent nos amis les Missionnaires, *comment ces principes intelligens ont-ils pû subsister dans le cahos? L'intelligence peut-elle séjourner dans la confusion?* A cela je reponds que nous voyons tous les jours des principes intelligens, troublés par d'autres principes qui dérangent leur harmonie: les ames des furieux, des enragés, des imbécilles, nous donnent un exemple de ce que pouvoient faire les principes des ames dans le cahos; ils étoient, comme les autres, dans une confusion qui les empêchoit de se connoître. *Mais*, dira-t-on, *lorsque Dieu eut débrouillé le cahos, que tous*

les principes agirent librement, ils dûrent alors se connoître eux-mêmes & jouir de toute l'étendue de leur essence: or, l'expérience nous prouve que les ames n'ont aucune connoissance qu'elles ayent préexisté à la création des corps. Ce raisonnement n'est pas plus convaincant que le premier; car l'efficace des principes intelligens est de n'agir que lorsqu'ils se trouvent renfermés dans des corps modifiés d'une certaine façon; quand ils en sont privés, ils restent dans une espece d'inaction & de léthargie, ils ne connoissent ni eux-mêmes, ni les autres. Nous voyons tous les jours dans un homme endormi la preuve que l'ame peut être dans cet état léthargique & s'ignorer elle-même. Réveillez un homme, demandez-lui quelles idées il a eu pendant un profond sommeil, il avouera qu'il ne se souvient de rien, & il n'aura eu réellement aucune pensée; car l'ame ne pense jamais qu'elle ne le sente. Les songes en sont des preuves évidentes; un homme qui a quelque notion en dormant, s'en apperçoit toujours.

Je viens enfin à ta derniere objection. *Quoique nous ne connoissions pas*, dis-tu, *comment une chose peut se faire, il n'est pas juste ni raisonnable de vouloir borner la puissance divine, & juger de la possibilité de la Création par la petitesse de*

notre conception. Nous voyons tous les jours cinquante phénomenes dans la Nature, dont nous ignorons les causes; dirons-nous pour cela qu'ils n'existent point?

Toutes ces comparaisons sont vicieuses & peu justes. Parce que je ne comprends pas comment une chose peut se faire, je ne dois point en nier la possibilité, si elle ne répugne ni à la raison, ni à l'évidence, ni à la lumiere naturelle; mais si cette possibilité heurte directement toutes les notions les plus claires, alors non-seulement je suis en droit de la rejetter, mais je dois absolument le faire, si je ne veux agir comme un insensé, & ne faire aucun usage de la lumiere que j'ai reçue pour me conduire. Or cette lumiere, cette intelligence, cette raison accordée à tous les hommes, qui ne sauroit les égarer lorsqu'ils la consultent attentivement, me montre que d'un être parfait il ne sauroit rien émaner d'imparfait : je vois en même tems les défauts de la matiere, j'en conclus qu'elle n'est donc point émanée de lui.

C'est une erreur de croire que c'est borner la puissance de Dieu, que de soutenir qu'il ne peut faire certaines choses. Les Philosophes anciens, & ceux parmi les modernes qui ont raisonné conséquemment, sont convenus qu'il ne

ne sauroit changer les essences, faire qu'un triangle fût un quarré, que la matiere n'eût aucune étendue, que le Monde n'eût pas subsisté. Or, pourquoi sa puissance est-elle plus bornée à ne pouvoir pas créér la matiere, si sa nature s'y oppose, qu'à ne pouvoir pas faire ces autres choses ? L'existence naturelle qui convient à Dieu, ne l'empêche point d'être borné dans certaines opérations ; car son essence ne lui permet que de faire les choses selon qu'elles doivent être faites dans l'ordre de leur nature : autrement il ne seroit pas le conservateur de la Nature, mais plutôt le destructeur. Quelques Philosophes, au nombre desquels sont Platon & Gallien (1), poussent encore ce sentiment que je soutiens, bien plus loin ; car ils prétendent que Dieu ne

(1) Si lapidem repente *Conditor* velit facere hominem, efficere id non poterit ; atque id est, in quo opinio nostra ac Platonis, tum aliorum qui apud Græcos de rerum natura recte scripserunt, maxime diffidet. Satis enim habetis si Deus materiam exornare velit, ea autem repente est exornata. Omnia enim Deum facere posse arbitrantur, etiamsi ex cinere equum aut bovem facere velit. Nos autem non ita sentimus, sed profitemur quædam naturam facere non posse, eaque Deum ne aggredi quidem, omnino, sed ex iis quæ facere potest, quod melius est, eligere. *Galen*. Lib. 2. de usu part. cap 14.

sauroit faire dans un instant un homme d'une pierre: en cela je crois qu'ils se trompent, & je t'écrirai au premier jour quelle est mon opinion à ce sujet.

Porte-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles.

De Peckin, le ...

LETTRE XLV.

Choang, *à* Yn-Che-Chan.

LEs Persans ont institué dans leur Religion un grand nombre de fêtes; il est aussi considerable que celui des Chrétiens Espagnols & Portugais. La maniere de solemniser ces fêtes, les cérémonies qu'on y observe, les sujets pour lesquels on les a établies, tout cela n'est pas moins ridicule chez les Asiatiques que chez les Européens.

Une des principales solemnités des Persans, c'est le *Baboura*, ou *la fête des femmes stériles* : on la nomme ainsi, parce que celles qui ne peuvent avoir des enfans, vont demander l'aumône dans les rues, couvertes de leurs voiles. Celles qui sont d'un certain rang, ne font cette quête que chez leurs pa-

sons & chez leurs amies : on leur donne du sucre, du beurre, du ris, de la farine, de la viande, des confitures. Elles sont à jeun lorsqu'elles ramassent ces aumônes, & le soir, après qu'elles sont retournées au logis, elles apprêtent & font cuire les provisions qu'elles ont apportées ; elles en mangent une partie, & envoyent l'autre aux personnes dont elles ont le plus reçu.

C'est un Iman qui a été la cause de l'institution de cette fête, ce Prêtre Persan ayant enseigné qu'*une épouse, qui se nourrit de biens mal acquis, ne peut concevoir*. Les femmes qui sont stériles, attribuant leur infortune à l'iniquité des biens de leurs maris, pensent ôter le charme & rompre l'enchantement en se nourrissant plusieurs jours d'aumônes. Pendant ce tems il est nécessaire qu'un mari ne soit ni malade, ni absent : il doit remplir le plus souvent & le mieux qu'il lui est possible, les devoirs du mariage, ou ceux de l'amour, suivant la femme qui travaille à devenir fertile ; car si elle ne conçoit pas avant que les provisions quêtées soient consumées, le charme reprend sa force, & les peines qu'on a eues sont perdues.

Les femmes Persannes ont encore beaucoup de foi aux aumônes pour ob-

vier à un autre malheur. Si elles sont sujettes à perdre leurs enfans au berceau, dès qu'elles sont relevées de couche, elles vont quêter de boutique en boutique & font un colier de ce qu'elles ont reçu, qu'elles ferment avec une petite pierre, sur laquelle est écrite une sentence de l'Alcoran. Elles le mettent ensuite au cou de leurs enfans, & se figurent qu'il leur sert de préservatif contre tous les accidens.

Les Persans ne sont pas les seuls chez lesquels ces folies & ces sottises soient regardées avec beaucoup de vénération ; en général presque tous les peuples donnent dans le même travers. Les Turcs ajoutent beaucoup de foi à certains morceaux de papier, sur lesquels ils ont écrit quelque passage de l'Alcoran ; les Européens ont leurs *Agnus Dei*, qui, selon eux, ont autant de pouvoir que la Divinité. Voici les qualités qu'ils lui accordent, & que j'ai lûes, il y a peu de jours, au bas d'une image attachée auprès du lit d'un marchand Génois, établi depuis plus de vingt ans à Ispahan, mais aussi superstitieux que lorsqu'il partit de son pays.

Il se lit que le Pape Urbain envoya à l'Empereur Grec trois *Agnus Dei*, avec ces paroles & ces vers :

Les tonnerres il chaſſe,
Les péchés il efface,
Sauve d'embraſement
Et de ſubmergement;
Garde de mort ſubite,
Les Diables met en fuite,
Dompte les ennemis,
Hors de danger ſont mis
Et l'enfant & la mere
Qui travaille à le faire,
Il donne maint pouvoir
Au digne de l'avoir.
La part, quoique petite,
Tant que la grand' profite.

Que peut faire de plus la Divinité, que l'*Agnus* des Européens? Je trouve la folie des Perſans moins grande que la leur; du moins chez ces derniers les petites quêtes ne ſervent qu'à certaines choſes particulieres; mais l'*Agnus* des premiers eſt le véritable baume, vendu par des Charlatans, qui guérit de tous les maux. Le Pontife Romain qui débite ce prétendu taliſman, dont *la plus petite portion ſert autant que la grande*, ne reſſemble pas mal à ces fourbes Chymiſtes, qui veulent qu'une ſeule goute de leur élixir rende éternel. La folie des hommes, cher Yn-Che-Chan, n'eſt-elle pas digne de pitié? Ho! combien

peu y en a-t'il qui méritent véritablement ce nom ?

Retournons aux fêtes des Persans. Celles qu'ils appellent *Cheb-Racaib*, c'est-à-dire *la nuit des prieres*, est fort solemnisée par les dévots; ils prétendent que toutes les années, pendant le cours d'une nuit, la Divinité exauce toutes les prieres qui lui sont faites, plutôt que dans un autre tems. Quel aveuglement ! Dieu, l'Etre suprême, est-il sujet à des caprices ? est-il plus susceptible de pitié & de misericorde dans certains jours que dans d'autres ? Quelle est donc la cause de son inconstance ? est-ce qu'il ressemble à ces Rois capricieux & inquiets, dont on ne peut obtenir des graces que dans les momens où ils ne sont point livrés à leur mauvaise humeur ? Les Européens, cher Yn-Che-Chan, pensent assez comme les Persans : ils ont des fêtes, appellées *Jubilé*; pendant ce tems, le Ciel est ouvert à tous ceux qui veulent y entrer. Le séjour céleste peut être comparé aux maisons royales, dont l'entrée dans certains jours est permise à tout le monde, & interdite dès que les réjouissances publiques sont finies.

Les hommes ne se lasseront-ils jamais de ne juger de la Divinité que par la comparaison qu'ils en font avec les Sou-

verains de la terre ? C'est cette comparaison qui est la cause de presque toutes les erreurs grossieres sur l'essence divine. Les Princes veulent des présens, des tributs ; il faut donc que l'Etre suprême veuille des offrandes, des sacrifices. Peu content de l'honorer par le sang des boucs & des genisses, on pousse la fureur jusqu'à verser le sang humain sur les Autels qu'on lui éleve. Les grands Rois ont des ministres, des courtisans, des gardes, des soldats ; on compose une Cour militaire & politique à l'Etre suprême. Enfin, jusqu'où ne va pas la ressemblance ridicule, que presque tous les hommes ont voulu mettre entre le Créateur & les créatures ! Un sage Philosophe doit établir pour premier principe, qu'on ne doit jamais juger d'aucun attribut de Dieu par celui des hommes. Quel rapport peut-il y avoir entre l'Infini & le fini ? Aucun absolument. Décider de la justice, de la miséricorde, de la sagesse de Dieu par les idées que nous avons de toutes ces qualités, c'est prétendre juger d'une chose par les connoissances les plus fausses.

Voici encore une fête Persanne, instituée sur la conformité d'humeur & de caractere entre la Divinité & les Rois. Les Persans, vers la fin du prin-

tems, solemnisent la fête qu'ils nomment *Cheh-Baraat*, c'est-à-dire, *la nuit des pardons & des délivrances*. Selon eux, Dieu délivre pendant cette nuit par l'intercession de *Mahomet* & d'*Aly* son gendre, un grand nombre d'ames détenues dans les Enfers; c'est *Gabriel*, Intelligence céleste, qui s'est chargé de les tirer d'un lieu aussi désagréable. Voilà des ames qui sont bien obligées à *Mahomet* & *Aly*; mais je voudrois bien savoir pourquoi la Divinité attend, pour être bonne & miséricordieuse, que ces deux Orientaux lui fassent connoître ce qu'elle doit faire. La plaisante Divinité, que celle qui a besoin pour se conduire, des conseils de *Mahomet* & de son gendre *Aly*!

Tu ne devinerois jamais, cher Yn-Che-Chan, quelle est la premiere occupation de ces ames en sortant de l'Enfer. Elles vont d'abord retrouver leurs corps, & leur annoncent l'absolution qu'elles ont eue de leurs péchés, & le bonheur dont elles jouissent: les corps ne manquent pas de s'en réjouir, prenant part à la félicité de leurs anciennes camarades; ce sont-là des corps bien reconnoissans. Il est vrai qu'il reste deux petites difficultés à surmonter: la premiere, c'est de savoir comment un corps sans ame peut être susceptible de connoissance;

noissance ; la seconde, c'est que ces corps doivent être pourris & réduits en poudre. Autre inconvénient par cette mutelle réjouissance ; le peuple Persan n'y regarde pas de si près ; & de toutes les fêtes, c'est celle qu'il observe le mieux : elle dure pendant trois jours, durant lesquels les hommes, les femmes, les enfans même, vont en pélerinage à un vaste cimetiere, éloigné de près d'une demi lieue des faux-bourgs d'Ispahan. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils s'asseient sur les sépulcres de leurs parens & de leurs bons amis ; ils ont de longues conversations avec eux. Il est vrai que les trépassés ne repondent point ; mais les vivans suppléent à leurs réponses, & font tout comme s'ils les entendoient. Les morts sont même invités à manger, & s'ils ne le font pas, c'est leur faute ; car les dévots pelerins leur en donnent l'exemple, mangeant sur leur tombeau, à leur intention, des fruits, des gâteaux & des confitures. Pendant qu'ils font ce repas, les Intelligences célestes font la revûe de tous les convives, marquent dans un livre ceux qui doivent mourir dans l'année, écrivent d'une bonne ou d'une mauvaise encre ceux qui remplissent exactement toutes les cérémonies de la fête, ou qui les négligent.

Voilà bien des folies, cher Yn-Che-Chan ; mais les Chrétiens sont-ils plus sages que les Persans ? Tout est bien égal entre eux. Les Européens n'ont rien à reprocher aux Orientaux, ils travaillent de même pendant un certain jour de l'année à la délivrance des ames ; ils pensent que le son des cloches, que les processions sont des moyens efficaces pour retirer ces ames des flammes où elles brûlent. Quelle est l'erreur la plus grossiere, ou de croire que la Divinité régle ses arrêts & ses décisions selon les vœux des vivans, ou selon ceux des morts ? Les Européens donnent à des Moines & à des Prêtres, le crédit que les Persans accordent à *Mahomet* & à *Aly*. Si j'étois obligé de choisir une de ces deux opinions, je ne sais en vérité en faveur de laquelle je me déterminerois.

La fête de la nativité de *Mahammed-Mehdy* est une des plus grandes des Persans, ils croyent que cet Iman, Vicaire de *Mahomet*, n'a point subi le sort des autres hommes, & a été affranchi de la mort. Ils prétendent qu'ayant battu les ennemis, & les ayant chassés dans les déserts de l'Arabie, Dieu l'enleva & le plaça dans quelque endroit de la terre, inconnu aux humains. Quelques Persans ont assigné un

lieu plus délicieux à cet Iman ; ils l'ont mis dans les Cieux. Quelle que soit enfin sa demeure, il y restera jusques à ce qu'il retourne sur la terre pour exterminer les ennemis de la Divinite, qui a eu soin de se pourvoir d'un aussi bon Général.

Je ne puis m'empêcher de rire, cher Yn-Che-Chan, en t'écrivant ces folies ; elles sont encore, comme tu vois, une suite de la mauvaise & pernicieuse comparaison de Dieu à un Roi puissant. Ce dernier a besoin de troupes, d'Officiers & de Généraux pour détruire ses ennemis : il faut donc donner de tous ces gens-là à la Divinité, qui puissent réduire les méchans par le fer & par le feu ; il faut les faire commander par un Général. La superstition a choisi *Mahammed-Mehdy*, parce qu'après sa mort on ne retrouva point son corps : c'est ce qu'on apprend des Turcs, qui rejettent toutes les fables Persanes, & qui disent que cet Iman ayant été tué dans la bataille qu'il perdit contre un Calife de Babylone, son corps fut enterré, sans être reconnu, avec ceux des autres morts. La superstition du peuple se joignant avec la fourbe & la mauvaise foi des partisans de ce Général, il fut placé dans le Ciel de la même maniere, que bien des Européens y mettent des

gens qui souvent n'ont jamais existé; tels sont, s'il en faut croire les Anglois & les Hollandois, la plûpart de ces Saints que les Romains canonisent, auxquels, après avoir donné une ame imaginaire, ils fournissent un corps qu'ils prennent dans les catacombes, sépultures également communes aux Payens & aux anciens Chrétiens.

Les Persans observent toutes les années un jeûne de trente jours, qu'ils appellent *Rahmazan.* Ils se mortifient, disent-ils, pendant ce tems-là pour honorer la Divinité. Plaisante façon d'honorer le Créateur, que de maigrir la créature! Mais ce qui te paroîtra le plus bizarre, c'est que si la diete est une chose fort agréable à la Divinité, les Persans perdent pendant la nuit tout le fruit des bonnes œuvres qu'ils ont faites durant le jour. Dès que le soleil est couché, ils se récompensent du jeûne qu'ils ont observé; ils boivent & mangent avec excès, ils s'enyvrent, ils courent les rues, & toute l'institution de ce pieux *Rahmazan* se réduit à vivre comme des malades le jour, & comme des fous & des furieux la nuit.

Les Européens ressemblent encore en ce point aux Persans. Leur *Carême*, tems destiné au jeûne & aux macérations, est précédé du *Carnaval*, autre

tems, où les folies & les débauches les plus grandes sont autorisées, où l'approche de la pénitence excite au crime, & où l'on s'efforce d'être vicieux pour devenir ensuite dévot & jeûner. Une pareille conduite n'est-elle pas celle d'un homme entierement privé de l'usage de la raison? Elle est cependant observée exactement, & il y a plusieurs Nations qui ont fait des loix & des regles pour ces différens tems, loix qu'ils regardent comme très-essentielles.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donne-moi, je te prie, des nouvelles de Sioeu-Tcheou.

D'Ispahan, le....



LETTRE XLVI.

Sioeu-Tcheou, à Yn-Che-Chan.

IL s'en faut bien, cher Yn-Che-Chan, que la liberté de philosopher soit aussi grande à Paris qu'elle l'est à Peckin. Les François n'ont jamais gueres été les maitres de penser hardiment, encore moins de parler: ceux qui ont des sentimens qui ne sont pas conformes aux préjugés reçus, & qui vont à détruire les anciens usages, quelque vicieux qu'ils soient, sont obligés de garder le silence & de conserver pour eux seuls les découvertes qu'ils ont faites, & les connoissances qu'ils ont acquises. Il est vrai que depuis le renouvellement des Sciences en Europe, il y a eu de tems en tems quelque interruption à la gêne qu'on impose aux Savans; mais ces intervalles ont été bien courts, & on ne peut les regarder que comme des lueurs passageres de cette liberté si nécessaire aux Savans, & sur-tout aux Philosophes.

Je suis étonné comment il est possible qu'il se trouve en France & dans les trois quarts des Etats de l'Europe

d'aussi grands hommes qu'il y en a, vû la contrainte qu'on leur impose. Il ne leur est permis de faire usage que de la moitié de leur génie ; ils ressemblent à ces arbres, plantés dans des lieux resserrés, qui ne peuvent y jetter que de foibles & courtes racines. Si les Européens jouissoient des mêmes privileges que nous, s'ils étoient les maitres de se livrer à leur imagination, s'ils pouvoient communiquer familierement & sans crainte leurs idées, il y auroit aujourd'hui dans la seule ville de Paris plus de cent Philosophes aussi illustres que *Confucius*, & dont les principes moraux & les systêmes métaphysiques seroient peut-être plus exacts, mieux suivis & plus sublimes. Mais, lorsqu'un Auteur veut publier un Ouvrage, il faut auparavant qu'il soit examiné par un Censeur royal. Si ce Censeur apperçoit quelque chose qui puisse intéresser les préjugés, établis autant par la superstition que par une tradition trompeuse, il refuse son approbation. Il faut que l'Auteur renferme pour toujours son manuscrit dans son cabinet : si, malheureusement pour lui, il le rendoit public, il seroit arrêté, puni, non-seulement comme un novateur dangereux, mais comme un homme rebelle

aux loix de l'Etat & aux ordonnances du Prince.

Il n'y a dans toute l'Europe que deux pays, où il soit véritablement permis aux hommes de dire ce qu'ils pensent, & d'attaquer ouvertement les anciennes erreurs & les vieux abus. En Angleterre & en Hollande, un Philosophe jouit en entier de cette heureuse liberté, si nécessaire à l'avancement des Belles-Lettres & à la perfection des connoissances humaines; dans tous les autres Etats de l'Europe, il s'en faut bien qu'il ait les mêmes priviléges.

J'ai réfléchi quelquefois à une chose assez singuliere, c'est que si tous ces Philosophes anciens Grecs & Romains dont on parle tant aujourd'hui en Europe, revenoient dans le Monde, on les brûleroit en Espagne & en Italie, on les enfermeroit dans une étroite prison à Paris & à Vienne. Ce que je te dis te paroîtra singulier, tu ne pourras comprendre comment il est possible que des peuples aussi spirituels que les François, & aussi savans que les Allemands, pensent d'une maniere si bizarre; je n'avance cependant rien qui ne soit très-véritable, & pour te prouver une chose qui te pourroit paroître hasardée, je parcourrai ici légerement les opinions

des plus illustres Philosophes anciens, qui seroient punis, ou par le feu, ou par la Bastille.

Phérécidès deviendroit à Madrid la victime des Inquisiteurs, & à Paris celle des Juges de police, parce qu'il prétendoit (1) que *la matiere & l'esprit qui la vivifie, avoient subsisté dans tous les tems*; cette opinion nuiroit plus à un Espagnol, que d'avoir les mœurs les plus infâmes & les plus dépravées.

Thalès auroit le même sort; on ne lui pardonneroit pas d'avoir pretendu (1) que *l'eau étoit le principe de tous les êtres, que l'Univers étoit animé & rempli d'esprit.*

Anaximandre (2), qui vouloit que

(1) Ζευς μεν ϗ χρονος εις αει, ϗ χθονιη. χθονιη δε ονομα εγενετο Γη, επειδη αυτη Ζευς γην γερας διδοι.

(1) Jupiter quidem & tempus unum semper tellus erat; telluri autem nomen erat terra, quoniam ei Jupiter terram donum dederit.

Diogen. Laert. Lib. I. *Segm.* 119.

(2) Αρχην δε των παντων υδωρ υπεστησατο, ϗ κοσμον εμψυχον ϗ δαιμονων πληρη.

Aquam autem omnium rerum initium statuebat; mundum animantem, & laribus plenum.

Diogen. Laert. Lib. I. Segm. 27.

(3) Ουτος εφασκεν αρχην ϗ σοιχειον το απειρον, ου διοριζων αερα, η υδωρ, η αλλο τι.

tout vint de l'infini & rentrât dans l'infini, dont les parties pouvoient bien être changées, quoiqu'il fût inaltérable, seroit traité de la même maniere.

Anaximenes, disciple d'Anaximandre, n'éviteroit pas, ou le feu, ou la Bastille, pour avoir suivi les sentimens de son maître, quoiqu'il eût ajouté (1) *l'air à l'infini pour premier principe.*

Anaxagore passeroit le pas sans misericorde. Ce seroit en vain que pour s'excuser, il remontreroit qu'il a été le premier qui a soutenu (2) *qu'il y avoit un principe indépendant de la matiere, qui lui avoit donné la forme & l'arrangement.* On lui repondroit, » Vous » serez puni pour avoir cru que la ma-

καὶ τα μὲν μερη μεταβαλλειν, τὸ δὲ παν ἀμεταβλητον εἶναι.

Is infinitatem initium, atque elementum esse dicebat, non aërem, aut aquam aut aliud quidpiam definiens; & partes quidem illius immutari, totam vero esse immutabilem.

Diogen. Laert. Lib. II, Segm. I.

(1) Ουτος αρχην αερα ειπε, κ̀ τον απειρον.
Is aërem atque infinitatem initium posuit.

Diogen. Laert. Lib. II, Segm. III.

(2) Παντα χρηματα ην ομου, ειτα νους ελθων αυτα διεκοσμησε, παρὸ καὶ νους επεκληθη.
Omnia simul erant, inde mens accedens ea in ordinem adduxit, ex quo etiam mens est appellatus.

Diogen. Laert. Lib. II, Segm. VI.

» tiere avoit été de tout tems coéter-
» nelle avec l'autre principe. «

Quant à *Pythagore*, la métempsycose qu'il a établie, suffiroit de reste pour le perdre. Il auroit beau dire, *C'est moi qui ai trouvé l'invention de la Musique, ou du moins qui l'ai perfectionnée par la connoissance des tons. J'ai été le premier instituteur du Carême, j'ai défendu à mes sectateurs de manger de la viande, je leur ai imposé un silence rigoureux ; qu'a fait de plus le nommé* Bruno, *instituteur d'un Ordre de vos Moines, que vous avez mis au rang des Saints?* Tous ces discours ne balanceroient point l'opinion qui fait (1) passer les ames d'un corps dans un autre. On lui diroit sans doute : » Al-
» lons, préparez-vous à faire un de ces
» changemens que vous dites avoir faits
» si souvent. «

L'air triste & lugubre d'*Héraclite* ne seroit point respecté aujourd'hui : tout ce qui pourroit lui arriver de plus favorable, ce seroit qu'on le prît pour un

(1) Την της ψυχης πιερι πολησιν, ως πιερι επολησιν ϐ εις οσα φυτα ϗ ζωα περιεγινετο, ϗ οσα η ψυχη εν τω ἁδη επαϑε, ϗ αι λοιπαι τινα υπομεινειεν.

Tum animæ migratio qualis fuisset, quot stirpes & animalia induisset, quot apud inferos anima pertulisset & reliquæ quæ sustinerent dicebat, *Diogen. Laert.* Lib. VIII. Segm. XIIII.

fou ; mais je ne crois pas, cher Yn-Che-Chan, qu'il fût assez heureux pour cela, depuis que j'ai vû exiler ici un Conseiller au Parlement de Paris, dont le Livre sûrement portoit avec lui une excuse bien authentique du cerveau de l'Auteur. Les Inquisiteurs sont encore moins doux que les Juges de police : ainsi les pleurs continuels d'Héraclite ne le garantiroient point ; il payeroit cherement d'avoir écrit (2) que *tout venoit du feu* ; *que tout étoit de nouveau converti en cet Element, que le destin décidoit seul des évenemens qui arrivoient dans l'Univers, & que tout cet Univers étoit rempli d'ames & de Démons.* » Comment, lui diroit-on, votre systême détruit l'Enfer, & qui pis est, » le Purgatoire ! Allons à la Bastille à » Paris, & au bucher à Madrid. «

Démocrite riroit moins s'il vivoit aujourd'hui, qu'il ne fit autrefois. Les Sa-

(2) Εκ πυρος τα παντα συνεςαναι, καὶ εις τυτο αναλυεσθαι. παντα τε γινεσθαι καθ' ειμαρμενην, κὴ δια της ἐναντιοτροπης ηρμοσθαι τα οντα, κὴ παντα ψυχων ειναι καὶ δαιμονων πληρη.

Ex igne omnia constare, eodemque omnia interire ; omnia fato fieri : ea quæ sunt contrariorum mutatione coagmentata esse, omnia animarum & larium esse plena.

Diogen. Laert. Lib. 9. Segm. 6.

vans en France qui soûtiendroient des sentimens pareils aux siens, auroient des affaires assez sérieuses pour ne pas avoir le loisir de s'épanouir la rate. Le Philosophe Grec auroit beau dire : *Messieurs, j'ai l'odorat si exquis, que je connois en flairant une fille de six pas de loin, si elle est pucelle* (1). *Je sais les principaux secrets de la Nature, je distingue au goût le lait d'une chevre noire, celui d'une chevre blanche.* Il me semble oüir les séveres Juges répondre à tout cela. » Nous faisons peu de cas de tous » vos talens & de toutes vos connois» sances. Votre nez même devient à » charge au Public, & sur tout à la » Cour, où il est absolument nécessaire » que bien des demi-vierges y soient » employées pour pucelles. Il vaudroit » mieux que vous fussiez punais, aveu» gle, bossu, boiteux, enfin que vous » eussiez aussi peu de connoissance que » l'animal le plus stupide, que d'avoir

(1) Αλλα και κορης ακολουθουσης τω Ιπποκρατει, τη μεν πρωτη ημερα ασπασασθαι ουτω, χαιρε κορη, τη δ᾽ εχομενη, χαιρε γυναι. και ην η κορη της νυκτος διεφθαρμενη.

Cum hippocratem virgo sequeretur, Democritus primo quidem die ita eam salutasse fertur : salve, virgo; consequenti autem, salve, mulier; & fuerat quidem virgo nocte vitiata.

Diogen. Laert. Lib. IX. Segm. 42.

» dit que les (1) *atômes étoient les pre-*
» *miers principes de tous les êtres ; qu'il*
» *n'y avoit aucune certitude dans les con-*
» *noissances humaines.* Cette derniere
» opinion mérite les plus grands châti-
» mens, elle nous outrage cruellement ;
» car il est bon que vous sachiez que
» nous autres Docteurs Ecclésiastiques
» prétendons & soutenons ne rien
» ignorer. Comment donc publier que
» tout est presque incertain : allons,
» allons au feu. «

Empedocles (2) n'auroit pas besoin, pour avoir une fin tragique, d'aller se précipiter dans un des gouffres du Mont Etna ; on lui feroit bien trouver dans les prisons du S. Office, ou dans celle de quelque citadelle, ce qu'il alla chercher sur cette haute montagne. On ne

(1) *Ἀρχὰς εἶναι τῶν ὅλων ἀτόμους, καὶ κενὸν, ἀπείρους τε εἶναι κόσμους, μηδὲν τε ἐκ τοῦ μὴ ὄντος γίνεσθαι.*

Placet illi omnium rerum esse atomos initia, infinitos esse mundos, & nihil ex nihilo oriri.

Diogen. Laert. Lib. IX. Segm. 44.

(2) *Στοιχεῖα μὲν εἶναι τέτταρα, πῦρ, ὕδωρ, γῆν, ἀέρα. Φιλίαν τε ᾗ συγκρίνεται, καὶ νεῖκος ᾧ διακρίνεται.*

Elementa quidem quatuor esse, ignem, aquam, terram & aërem: eaque amicitiâ inter se conciliari, lite autem disjungi.

Diogen. Laert. Lib. VIII. Segm. 76.

lui eût pas laissé à Paris, ou à Madrid le loisir de faire cinq mille vers; & à peine auroit-il publié ceux dans lesquels il disoit que *le seul principe de tous les êtres consistoit dans les quatre Elemens, dans leur accord & dans leur desaccord*, qu'une troupe de familiers de l'Inquisition, ou une escouade du Guet l'auroit conduit dans quelque cachot obscur, où il eût achevé son poëme.

Epicure, soutenant les mêmes opinions que Démocrite, auroit sans doute le même sort que son prédécesseur. En vain représenteroit-il que l'intégrité de ses moeurs (1) a forcé non-seulement les plus rigides Philosophes de l'Antiquité, tel qu'étoit Séneque; mais même des illustres Docteurs, de rendre justice à ses vertus éclatantes. Cela ne serviroit de rien: on brûle en Espagne un homme, parce qu'il a une opinion physique qui ne s'accorde pas avec celle

(1) Mea quidem ista sententia est (invitis hoc nostris popularibus dicam) sancta Epicurum & recta præcipere & si propius accesseris, tristia.

Mon sentiment enfin, quoi qu'en dise le vulgaire que les préjugés aveuglent toujours, est qu'Epicure n'enseigne qu'une doctrine vertueuse & honnête; je dirai plus; à l'examiner de près, cette doctrine est sévere & rigide.

Ann. Seneca, l. de vitâ beatâ, cap. 13.

des Théologiens ; mais un homme qui commet un inceste, qui passe sa vie dans des lieux de débauche, qui se souille dans la crapule la plus monstrueuse, vit tranquille chez lui. A Paris, un sentiment métaphysique conduit un homme a la Bastille : un pere de famille qui entretient des filles de débauche, un enfant qui dépense au jeu les biens de ses peres & qui ruine ses freres, un Prêtre qui vit avec une concubine, tous ces gens-là n'ont rien à craindre ; ils sont heureux d'avoir pris entre le vice & l'étude, le parti qui paroîtroit si honteux à la Chine.

Tu ne saurois croire, cher Yn-Che-Chan, combien il est dangereux d'aventurer la moindre pensée qui puisse être traitée d'erreur par les Ecclésiastiques : rien ne met à l'abri des maux les plus grands ; la vertu de Socrate & celle de Platon n'en garantiroient point. Oui, cher Yn-Che-Chan, si Socrate, ce Grec déclaré par l'Oracle le plus sage des hommes, vivoit à Paris, il seroit dans moins de huit jours à la Bastille ; heureux encore d'être dans un pays où l'on ne brûle point pour des argumens, il en seroit quitte pour perdre la liberté, & pour être traité d'incrédule dangereux. Il n'auroit pû dire impunement

ment *qu'il ne savoit* (1) *qu'une chose, c'est qu'il ne savoit rien.*

Les éloges que les anciens Docteurs Chrétiens ont donnés autrefois à Platon, ne lui serviroient de rien: on lui diroit sans doute : » Nous louons les » Philosophes qui ne sont pas de notre » opinion, lorsque nous sommes dans » un état où ils ont plus de crédit que » nous. « C'est-là une maxime fonda» mentale des Théologiens : ainsi, lorsque les Missionnaires sont à la Chine, ils font des éloges perpétuels des Livres & de la doctrine de *Confucius*, quoiqu'en France ils persécutassent un homme qui penseroit comme lui. Il en est de même des anciens Docteurs Chrétiens qui ont loué certains Philosophes Grecs ; ils vivoient dans un tems où il y avoit encore beaucoup de Payens, & où ces Philosophes avoient plus de partisans qu'eux. De tout tems, la politique a voulu qu'on agit de même.

Aristote, cher Yn-Che-Chan, oui, Aristote, lui qui a été presque regardé comme un second Législateur des

(1) Ειδέναι μὲν μηδὲν, πλὴν αὐτὸ τοῦτο εἰδέναι.
Hoc unum scis, quod nihil scio.
Diogen. Laert. lib. II, Segm. 32.

Chrétiens, iroit à la Bastille s'il revenoit à Paris. Lorsqu'il représenteroit l'énorme crédit qu'il a eu si long-tems dans toutes les écoles Européennes, on éluderoit ses objections, en lui remontrant qu'on ne professe ses dogmes qu'en les défigurant, & qu'en leur donnant un sens different de celui qu'il avoit prétendu qu'on leur donnât, & il seroit griévement puni pour avoir prétendu que *Dieu* (1) *étoit l'ame de l'Univers; mais que sa providence ne s'étendoit que sur les êtres sublunaires.* Ses sentimens sur les ames des hommes ne seroient pas mieux reçus, & le Prince des Péripatéticiens mourroit à la Bastille.

Tu vois, cher Yn-Che-Chan, que j'ai raison de prétendre qu'aucun Philosophe ancien n'éviteroit la prison ou le feu, dans presque tous les Etats de l'Europe. Tu me demanderas peut-être comment, cela étant, il a été possible que les François aient eu parmi eux de grands Philosophes? Rappelle-toi que je t'ai dit qu'il y a eu de tems en tems quelques intervalles, où la liberté de penser n'a point été si contrainte. D'ailleurs, je t'apprendrai bien-tôt quelques

(1) Exercitatio de Stoica Mundi exustione &c. *Jacobo Tomasio*, Elog. Acad. Lipf. Prof. p. Differt. XIV. pag. 210.

anecdotes curieuses sur ces Philosophes, & tu verras qu'ils ont eu bien des maux à souffrir.

Porte-toi bien.

De Paris, le...

LETTRE XLVII.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LA maniere, dont on s'éleve en France à la magistrature, est bien différente, cher Yn-Che-Chan, de celle par laquelle on y parvient à la Chine. Tu sçais que chez nous l'Empereur dispose de toutes les charges selon le mérite de ceux qui les sollicitent. Les Tribunaux souverains proposent d'abord ceux qu'ils croyent mériter d'être agrégés parmi les Juges: si le Prince trouve que leur choix est conforme à l'équité, il le confirme; s'il croit qu'il n'est pas bon, il le désapprouve, & nomme une personne plus sensée & plus savante que celle qu'on lui proposoit. Quelque penible qu'il soit pour un Souverain d'examiner par lui-même cette foule de Mandarins, dont chaque jour les uns montent à des degrés plus élevés, &

les autres commencent à entrer dans les premiers grades, un Prince, qui veut à la Chine remplir dignement les devoirs attachés à son état par les loix fondamentales de l'Empire, doit descendre dans ce détail, & en faire même sa principale étude. En France, le Souverain & ses Ministres sont dispensés de ces soins : toutes les charges de Justice se vendent, & sont dans les familles des biens patrimoniaux. On achete ici le droit de juger les hommes, comme un marchand à la Chine achete une balle de marchandise; il n'est pas besoin de plus de façon pour l'un que pour l'autre. Si je veux être membre d'un Tribunal souverain, qu'on appelle ici *Parlement*, je n'ai qu'à m'accorder avec un des Juges : il me vend sa charge, je paye à la Chancellerie le droit de la patente qu'on m'expédie, me voilà un des premiers & des plus respectables Magistrats du Royaume. Il est vrai qu'avant d'être reçu dans le Tribunal, dont je deviens membre moyennant mon argent, il me faut essuyer quelques legeres cérémonies; car je ne puis donner un autre nom au prétendu examen qu'on fait faire ici aux Magistrats ; c'est une véritable mommerie, & les François en plaisantent eux-mêmes. Voi-

est ce que je lûs ces jours passés dans un Auteur moderne (1).

» Je trouve une parfaite ressemblance entre la réception du *malade imaginaire* de Moliere, au corps de la » Faculté & celle des jeunes Magistrats » dans les Tribunaux où ils sont reçus. » On exige d'eux qu'ils récitent quelques lignes de Latin, qu'ils ont eu » la précaution de faire composer. Les » Magistrats, qui sont chargés de les » interroger, leur communiquent les » objections qu'ils doivent leur faire; » ils apprennent ces argumens & leur » solution par cœur. Toute la science » qu'il faut pour devenir l'arbitre de » la vie & des biens des hommes, con» siste dans la faculté de pouvoir rete» nir deux ou trois pages de Latin. Il » arrive quelquefois, malgré cette » grande facilité qu'on a de se faire agré» ger dans un Tribunal souverain, que » certaines personnes ne peuvent rem» plir les devoirs qu'on en exige; elles » estropient la harangue qu'on leur a » composée, & répondent à un argu» ment par la solution d'un autre: celà » deconcerte un peu les assistans; mais » comme il faut enfin que le recipien-

(1) Lettres Morales & Critiques sur les differens états & les diverses occupations des hommes, par M. le Marquis d'Argens, pag. 39. lettre 3.

» daire soit reçu, puisqu'il a payé la
» charge, on a trouvé un expédient
» assez comique pour accorder l'igno-
» rance des jeunes Magistrats avec le
» *decorum* de leur profession. On in-
» sere dans l'article de leur reception
» une clause, par laquelle il est dit qu'on
» les agrége au corps par l'esperance
» qu'on a qu'ils étudieront dans la sui-
» te, *sub spe futuri studii*. C'est-là le
» remede à tous les maux, & avec
» quatre mots Latins & vingt mille
» écus, l'homme le plus ignorant peut
» choisir tel Parlement qu'il veut dans
» le Royaume, pour y décider des plus
» grandes affaires. »

Je te prie de remarquer, cher Yn-Che-Chan, que l'Auteur que je viens de citer, est parfaitement au fait de ce qui regarde les Tribunaux souverains. Il paroît par plusieurs de ses Ouvrages, que dès sa tendre enfance il avoit été destiné à remplir une des premieres charges de Judicature. J'ai eu lieu de le voir quelquefois depuis que je suis ici; & lui ayant parlé sur ce sujet : » Vous
» ne sauriez croire, Monsieur, m'a t-il
» dit, jusqu'à quel point l'étude des Lan-
» gues, des Belles-Lettres, & même
» du Droit est négligée par les jeunes
» gens, qui se proposent de remplir les
» principales charges des Parlemens. Je

» vous raconterai, continua-t-il, une
» histoire dont j'ai été un des principaux
» acteurs, & qui sans doute vous pa-
» roîtra comique. Un de mes amis, lors-
» que j'avois la charge de Sub**. du P.
» g. pour pouvoir dans la suite occuper
» cette derniere, voulut se faire rece-
» voir membre d'un des premiers Tri-
» bunaux souverains du Royaume. Il
» acheta sa charge quatre-vingt-dix
» mille livres: il étoit riche, il avoit de
» la naissance, il étoit même fort hon-
» nête homme; mais son ignorance étoit
» étonnante, jamais il n'avoit mis le
» pied dans aucune Université. Il prit
» pendant six mois des attestations dans
» celle d'***. après quoi il demanda à
» être reçu Licencié. Sa demande lui
» fut accordée, on l'admit à l'examen.
» Les Professeurs lui communiquerent,
» quelques jours avant la séance publi-
» que, les argumens qu'ils devoient lui
» faire sur la Loi qu'ils lui avoient don-
» née; & moi indigne, qui ai l'hon-
» neur de vous parler, je composai la
» harangue Latine qu'il devoit réciter.
» J'employai tous mes soins à la lui ap-
» prendre, & à quelques solécismes
» près, qu'il faisoit de tems en tems en
» estropiant les mots, je vins à bout de
» mon entreprise. Le jour de l'examen
» arrivé, comme je craignois que la vûe

» du monde n'intimidât le nouveau *Licencié* & qu'il ne restât court, je priai
» un Professeur de mes amis de souffrir
» qu'avant la séance je pusse me cacher
» sous une grande table, couverte d'un
» tapis traînant jusqu'à terre, derriere
» laquelle le futur Magistrat devoit réciter sa harangue & répondre à l'argument du Droit Canon & à celui du
» Droit Civil. Ce que je demandois
» m'ayant été accordé, un de mes amis
» qui se trouvoit présent à cette conversation, trouvant la scene assez plaisante, voulut aussi se cacher avec moi.
» Malheureusement par son imprudence
» il pensa nous jetter dans un grand embarras; car M. le Licencié ayant récité tant bien que mal sa harangue,
» nous pensions que tout iroit à merveille, lorsqu'un des assistans lui ayant
» proposé gravement l'argument du
» Droit Civil qu'on lui avoit communiqué depuis plus de huit jours, il commença par réciter la solution de l'argument du Droit Canon. A cette méprise, il s'éleva un murmure étonnant
» dans l'assemblée: les Professeurs baissoient les yeux, les autres Docteurs
» crachoient, toussoient, se mouchoient; le bruit empêchoit que Monsieur le Haranguéur ne nous entendît.
» Nous avions beau lui pousser les jambes,

» bes, & lui dire de dessous la table, » *C'est l'autre solution, vous vous trom-* » *pez*, il continuoit toujours & le mur- » mure redoubloit. Mon Camarade qui » étoit sous la Table, perdant enfin pa- » tience & ne songeant point à ce qu'il » faisoit, haussa tout-à-coup le tapis; » & montrant sa tête à toute l'assemblée: » *Eh de par tous les diables*, s'écria-t-il, » *c'est l'autre solution que vous devez re-* » *pondre*. A l'aspect de cette tête sortant » de dessous une table, tous les Pro- » fesseurs & assistans se leverent & quit- » terent leur place. Un vieux Docteur » dit d'une voix cassée & rauque. *Celà* » *est honteux; il faut absolument pour* » *l'honneur de l'Université renvoyer le* » *Postulant, il n'aura jamais ma voix.* » » Ni la mienne, dit un autre Docteur.

» Pendant que tout étoit en rumeur, » nous étions sortis non seulement de » notre étui, mais encore de la salle. » Notre ami se regardoit déja comme » obligé de faire un second examen, » & d'être renvoyé à six mois de tems; » on lui ordonna de sortir de l'assem- » blée. Il y eut pendant son absence » quelque dispute sur ce qu'on devoit » faire à son égard; mais enfin un Pro- » fesseur qui voulut le servir, appaisa » tous les esprits. *Messieurs*, dit-il, *refle-* » *chissez que Monsieur *** a acheté*

» *la charge de President au **. Il faut*
» *bien qu'il en jouisse : s'il n'est pas*
» *savant, est-ce notre faute ! c'est la sien-*
» *ne. Si nous le refusons, il se fera re-*
» *cevoir Licencié dans quelqu'autre Uni-*
» *versité, & lorsqu'il sera revêtu de sa*
» *charge, il deviendra un ennemi mortel*
» *& irreconciliable non seulement du*
» *corps de l'Université, mais des mem-*
» *bres qui le composent. Qu'avons-nous*
» *à faire de nous attirer des ennemis*
» *puissans & redoutables, & qui peu-*
» *vent nous nuire dans bien des occasions:*
» *Monsieur ** étudiera dans la suite,*
» *l'usage du Palais lui en apprendra plus*
» *que les livres. D'ailleurs, quand nous*
» *l'aurons reçu Licencié, c'est l'affaire*
» *de la Cour souveraine où il va entrer,*
» *de juger s'il est capable d'exercer sa*
» *charge. Que nous importe que les Ma-*
» *gistrats soient savans ou non, pourvû*
» *qu'ils soient nos amis ?* Les prudentes
» réflexions du Professeur produisirent
» leur effet : nous fumes agreablement
» surpris de voir notre ami dans l'as-
» semblée : on le reçut licencié, il fut
» ensuite complimenté & félicité. Peu
» de jours après, les provisions de sa
» charge de Président arriverent de la
» Cour, il fut jugé très-digne par
» tous ses Collegues d'être reçu par-
» mi eux. »

Cette histoire me parut si plaisante, cher Yn-Che-Chan, que si je n'avois connu la sincerité du François qui me la racontoit, j'aurois eu peine à y ajouter foi, quoique je me sois apperçu depuis que je suis ici, combien on prend peu de soin pour empêcher que les charges ne soient occupées par des gens incapables de les remplir. Il est vrai que dans l'état où sont les choses aujourd'hui, il est presque impossible qu'on puisse remedier à cet inconvénient : les charges faisant une partie des biens patrimoniaux, comment en priver ceux qui en sont les propriétaires ? Un Conseiller au Parlement, quelque habile qu'il soit, a souvent un fils très-ignorant : lorsqu'il meurt, sa charge appartient à ce fils, qui hérite du droit de juger les hommes aussi mal, que son pere les jugeoit bien.

Tu t'étonneras, cher Yn-Che-Chan, de ce qu'on n'abolit point la vénalité des offices ; on ne le sauroit faire, sans ruiner les plus anciennes & les meilleures familles des principales villes. Les ancêtres des juges qui vivent aujourd'hui, ont donné au Prince une partie de leur bien pour obtenir l'hérédité de ces charges. L'avidité des premiers Souverains qui ont vendu les offices, a fait une blessure à la France qui ne pourra

jamais être guérie, quelque remede qu'on puisse y apporter. Si l'on laisse les choses sur le pied qu'elles sont, tous les inconvéniens dont je viens de te parler, subsisteront toujours, & si l'on veut abolir la vénalité des charges, on ruinera totalement la moitié du Royaume ; car tu ne saurois croire combien il y a en France de charges grandes ou petites, qui sont hereditaires.

Il semble qu'il y auroit un moyen pour remédier à ces deux difficultés : ce seroit que le Souverain réparât les maux qu'ont fait ses prédécesseurs, qu'il remboursât aux Juges le prix de leurs offices, & n'y nommât desormais que des gens capables de les exercer dignement. Mais cela est impossible, soit par l'argent immense qu'il faudroit, & qui épuiseroit autant le Trésor Royal que la guerre la plus longue & la plus ruineuse, soit que l'on ne pourroit corriger un mal sans en causer un plus grand. Il faudroit surcharger les peuples de nouveaux impôts pour retirer les sommes que le Roi auroit consumées, & l'on feroit acheter aux particuliers trop cherement l'avantage de n'être pas jugé par des Juges héréditaires.

Tel est aujourd'hui en France l'état de la Justice distributive, bien différent, cher Yn-Che-Chan, de celui où

elle eſt à la Chine. Le ſeul mérite & la connoiſſance des Loix élevent aux grandes dignités : ſans la ſcience, c'eſt en vain qu'on eſt riche ; on n'a que des droits que doivent donner les richeſſes, & non point ceux qui ſont réſervés à la vertu & aux connoiſſances utiles & néceſſaires au bonheur des hommes & au maintien de la ſociété civile.

Les premiers Souverains qui ont vendu les charges en France, ont fait autant de mal à leurs ſujets, que s'ils avoient obſcurci à deſſein toutes les Loix les plus claires ; car entre les mains d'un Juge ignorant l'affaire la meilleure ne devient-elle pas douteuſe & très-ſouvent mauvaiſe ? Je regarde les plaideurs François comme des gens, dont on remet la conduite à des aveugles. Leurs biens, leurs vies, leur bonheur, leur tranquillité, tout cela eſt décidé par un homme, qui n'en a acquis le pouvoir que parce que ſon pere & ſon grand pere l'avoient acquis de leur ayeul. Dans cette longue ſuite de Magiſtrats à peine peut-être en nommeroit-on un, qui eût été trouvé digne d'être élevé à la Chine à la dignite de petit Mandarin. Ce qu'il y a de plus fâcheux pour les François, c'eſt l'impoſſibilité d'avoir un meilleur ſort, quelque porté que le Souverain ſoit aujourd'hui à les favoriſer. Triſte preuve

du mal que peuvent faire certains Princes, puisqu'il est irréparable, & qu'il ne reste au peuple que la triste ressource de dire, *Nous payons les fautes de nos anciens Souverains!*

Porte-toi bien, & donne-moi, je te prie, de tes nouvelles le plus souvent que tu pourras.

De Paris, le...

LETTRE XLVIII.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LEs Cours souveraines, cher Yn-Che-Chan, auxquelles on donne ici le nom de *Parlemens*, peuvent être comparées au Tribunal des *Cato-Yuse*, ou Censeurs publics. Les Magistrats Chinois tiennent dans la crainte & dans l'observation des loix les jurisdictions subalternes; les Parlemens examinent les décisions des autres Tribunaux, les cassent ou les approuvent, selon qu'elles leur paroissent injustes ou équitables. Ce n'est pas en cela seul que les Parlemens ont beaucoup de conformité avec les Censeurs Chinois: comme eux, ils sont établis par les loix fondamentales de l'Etat, pour être les organes

dont le peuple se sert pour porter les plaintes au pied du Trône, & pour représenter respectueusement au Souverain les droits & les priviléges des sujets.

De tout tems, les Censeurs ont dit avec une noble liberté aux Empereurs ce qu'ils ont cru devoir leur dire pour le bien de l'Empire : les bons Princes ont profité de leurs avis ; les tyrans les ont méprisés ou punis ; mais alors toute la Nation est entrée dans l'infortune de ses nobles défenseurs, & le respect qu'elle a fait paroître pour les peres de la patrie, la douleur qu'elle a montrée du traitement qu'ils recevoient, le nom de *martyrs du bien public* qu'elle leur a accordé, enfin toutes les marques d'honneur qu'elle leur a prodiguées, les ont bien récompensés de la disgrace du Souverain. Aussi voit-on qu'ils donnent tous les jours des marques de leur fermeté & de leur grandeur d'ame ; dès que l'intérêt de l'Etat le demande, ils ne ménagent ni grands Seigneurs, ni Vicerois, ni Mandarins ; quelque protection que leur accorde l'Empereur, & quels que soient les risques qu'ils courent à montrer autant d'intrépidité. L'amour de la gloire & de leur devoir l'emporte sur toute autre considération. Dès qu'il faut remplir leur charge, ils comptent pour rien non-seulement la disgrace du Prin-

ce, mais même la mort. On n'a jamais vû le Tribunal de nos sages Censeurs se désister de ses poursuites, quand il croyoit qu'elles étoient conformes à l'équité & aux regles d'un sage gouvernement. Sa fermeté est l'unique ressource qui reste au peuple ; car l'autorité du Souverain étant absolue & presque sans bornes : quel malheur ne seroit-ce point, si les sujets n'avoient pas du moins la voye des remontrances contre l'abus de cette immense autorité ? Les Princes vertueux ont eux-mêmes reconnu que ces loix, si utiles au bonheur de leurs peuples, l'étoient autant à eux-mêmes, les empêchant d'être trompés par les flatteurs, séduits par les imposteurs, & égarés du droit chemin par la lâche complaisance des courtisans, ou par l'esprit turbulent de certains ministres ; ils ont compris qu'ils ne pouvoient songer à priver la Nation de cet avantage, sans se transmettre à la posterité comme des tyrans, qui avoient interdit à leurs peuples tous les moyens de faire transpirer jusques à eux les maux dont ils étoient accablés.

Qu'on examine la vie des Princes qui ont outragé les Censeurs publics, on la verra flétrie par mille défauts honteux. La vertu ne craint point les conseils, la véritable grandeur les recherche, le

vice les redoute, la vanité en est blessée.

Je conviens que les représentations des Censeurs sont conformes aux sentimens & aux desirs des Souverains: on a vû quelquefois des peres de la patrie demander la disgrace d'un favori, ou la suppression de quelque nouvel usage autorisé par la Cour, mais contraire aux loix fondamentales de l'Etat. Qu'est-il arrivé lorsque le Prince, préferant sa gloire à ce qui flattoit son goût, s'est rendu aux sages remontrances qu'on lui faisoit? L'Etat entier, au nom duquel le Censeur parloit, a publié les bontés de son Souverain; les Grands ont joint leur voix à celle du peuple, & la postérité a ratifié tous les éloges qu'on lui avoit si justement donnés. Qu'on mette ces douceurs en parallele avec les legers déplaisirs de ne pas se contenter dans certaines choses, & l'on verra s'il est un Prince véritablement digne de l'être, qui puisse balancer entre le parti de suivre les loix, ou celui de contenter purement son caprice.

De tous les établissemens que nous avons à la Chine, celui du Tribunal de nos Censeurs est le plus précieux à l'Etat. Conservons-le toujours soigneusement; & regardons sa durée, comme

celle du bonheur de l'Empire ; attachons toujours une idée de magnanimité publique ; récompensons par notre estime ceux qui les exercent, des desagrémens qu'ils peuvent essuyer de la Cour, & transmettons avec mépris à la postérité les noms odieux des Souverains qui les maltraitent. L'horreur qu'on aura pour eux, empêchera d'autres Princes de les imiter ; rien n'est plus capable de corriger les Grands qui ont quelque amour pour la gloire, que de voir les portraits affreux des méchans qui les ont précédés.

Les François, cher Yn-Che-Chan, ont dans leurs Parlemens les mêmes ressources que nous dans nos Censeurs ; ces compagnies souveraines, toujours fideles à leurs Princes, toujours attentives à leurs droits, lors même qu'ils semblent les oublier, portent au pied du Trône les plaintes & les besoins du peuple. Elles ont souvent eu le même sort que nos Censeurs ; elles l'ont soutenu avec autant de fermeté. On les a interdites, exilées : on en a quelquefois renfermé plusieurs membres dans des prisons affreuses ; mais ces peres de la patrie étoient dans leur captivité les plus fideles sujets des Princes qui les disgracioient, & les plus sinceres interprêtes du peuple qui parloit par leur bouche.

Une chose qui est bien glorieuse pour le Parlement de Paris, c'est qu'il est le seul corps dans le Royaume qui ait toujours été attaché à son Roi dans les tems de calamité & de troubles.

Pendant les horreurs de la guerre civile, une foule de Prêtres révoltés, soutenus par le Pontife Romain, vouloit ôter la couronne à la Maison Royale. Les trois quarts des François, en proye à la superstition, séduits par ces faux Docteurs, se prêtoient à leurs criminels desseins; le Parlement de Paris, renfermé au milieu des mutins, quoique d'une Religion differente de celle de l'Héritier légitime de la Couronne, ne perdit rien de sa fidélité: il en couta la liberté à plusieurs de ses membres. Un rebelle, nommé Bussi-le-Clerc, dont le premier métier avoit été celui de tireur d'armes, suivi de quelques misérables, attachés à la faction dont il étoit un des principaux chefs, entra dans la chambre où le Parlement étoit assemblé: il voulut exiger qu'il ne reconnût plus la Maison Royale; mais ce traitre, voyant qu'il ne pouvoit réussir dans son dessein, conduisit en prison les plus respectables de ces sages & fideles Magistrats, & ne les y nourrit qu'au pain & à l'eau.

Prend garde, cher Yn-Che-Chan,

que dans le même tems que le Parlement de Paris donnoit l'exemple d'une constance aussi grande, & d'une vertu aussi noble, tous les corps Ecclésiastiques, peu contens d'animer les séditieux, prirent les armes. On vit alors douze cens Moines portant la cuirasse sur le corps, passer en revûe dans les rues de Paris, ayant un (1) Pontife à leur tête. Cependant les Parlemens ont été, depuis ce tems, mortifiés en faveur de ces mêmes Ecclésiastiques rebelles; il semble que la Cour ait affecté d'oublier dans presque toutes les occasions la fidélité des uns, & la révolte des autres.

Ce qui rend les Prêtres ennemis de ces sages & vertueux peres de la patrie, c'est la fermeté qu'ils ont fait paroître dans tous les tems pour s'opposer aux invasions de la Cour de Rome, & pour maintenir les priviléges du Royaume. On peut dire, cher Yn-Che-Chan, que l'histoire des Parlemens est celle de la liberté des François & de la gloire de leur Souverain.

Pendant les guerres du treiziéme siécle des Européens, un Pontife Romain, appellé Gregoire IX. peu content d'avoir excommunié l'Empereur Féderic

(1) Guillaume Rose, Evêque de Senlis.

second, avec lequel il avoit eu plusieurs démêlés, offrit sa Couronne au frere d'un Roi de France. Le Parlement de Paris, le seul qu'il y eut alors dans le Royaume; remontra sagement à son Souverain que ce n'étoit point le droit du Pontife de déposer un Empereur, & qu'il ne convenoit point que le frere d'un Roi de France reçût une Couronne de la main d'une personne qui ne pouvoit en disposer légitimement. C'est ainsi que ce sage Parlement, en empêchant que le Roi ne fût séduit par les offres politiques du Pontife, assûra & défendit les droits de tous les Souverains Européens.

Le même Parlement rendit, il y a environ deux cens ans, un (1) arrêt sévere contre un Ecrit d'un autre Pontife Romain, injurieux à tous les Princes; dans une autre occasion il fit des remontrances, aussi sages que fortes & pathétiques au Roi Louis XI. sous le regne d'Henri trois il se signala, comme je te l'ai dit, par sa constance & sa fidélité; sous celui d'Henri IV. il fit éclater son zéle à l'occasion des attentats qu'on avoit commis contre la personne de ce Prince, il proscrivit les Jésuites & les bannit tous du Royaume.

(1) En 1570. contre la Bulle *in cœna Domini*.

Lorsque le Roi voulut les rappeller, il s'y opposa fortement; si ce Monarque eût profité des conseils de ses plus sages & de ses plus fidéles sujets, il eût évité le coup fatal sous lequel il succomba.

Sous Louis XIII. le Parlement n'entra jamais pour rien dans les guerres civiles: il vit avec regret un Ministre Ecclésiastique, ennemi de sa patrie, en abolir & en détruire les plus beaux droits; il s'y opposa autant que le pouvoient faire des sujets vertueux, mais fidéles; il se plaignit, sans oublier le profond respect qu'il devoit à celui à qui il portoit les plaintes. Sous Louis XIV. il fit tous ses efforts pour empêcher qu'un avare & fourbe Italien, qui s'enrichissoit des dépouilles de l'Etat, ne le ruinât entierement: il agit avec force; mais après l'avoir fait exiler, il eut la douleur de le voir retourner triomphant, & piller le Royaume jusqu'à la fin de sa vie. Sous la minorité du Roi qui regne aujourd'hui, il s'opposa à l'exécution d'un projet qui perdoit entierement l'Etat, & qui l'a mis à deux doigts de sa perte; le Prince Régent les exila pour le prix de leurs utiles remontrances. On vit alors un exemple du despotisme tyrannique qui n'avoit jamais été connu en France: une troupe de soldats s'empara du Tribunal

où l'on rendoit la justice, & conduisit en exil avec des airs de mépris les peres de la patrie, & les seuls François, dignes de leurs premiers ancêtres.

Le jeune Monarque qui regne aujourd'hui, guidé par les conseils d'un vertueux Ministre, a plus ménagé son Parlement, que son Ayeul & son Bisayeul. Puisse-t'il, pour le bonheur de son peuple, persister dans les mêmes sentimens! Sa gloire passera sans tache à la postérité; & les Historiens François parlant de lui, comme les nôtres parlent des Empereurs qui n'ont point maltraité les Censeurs publics, diront: *Louis XV. connut ses véritables intérêts, il écouta les prieres de ses sujets, il distingua ceux qui avoient toujours été véritablement attachés aux intérêts de la Couronne, de ceux qui cherchoient sourdement à l'anéantir & à la soumettre à la puissance du Pontife Romain.*

Je ne comprends point, cher Yn-Che-Chan, comment il est possible qu'il se trouve des Princes assez aveuglés pour maltraiter ceux qui ne travaillent que pour leur gloire & qui sacrifient leur repos & leur tranquillité aux intérêts de l'Etat. Qu'un Souverain s'attache à sapper peu à peu l'autorité de ceux qui songent à empiéter sur la sienne, qu'il emploie toute sa politique à diminuer ce qui sert

à leur puiſſance, je ne trouve rien en cela que de fort naturel ; mais qu'au lieu d'agir ainſi, il faſſe directement le contraire, qu'il augmente les droits de ceux qui lui nuiſent, qu'il aviliſſe & détruiſe ceux de ſes plus fidéles partiſans ; c'eſt-là en vérité une choſe incompréhenſible, & qui cependant arrive journellement dans les Etats, & plus en France qu'ailleurs.

Au reſte, les Chinois, cher Yn-Che-Chan, me paroiſſent beaucoup plus ſenſés dans ce qui regarde leur façon de penſer ſur les Cenſeurs publics, que les François dans la leur ſur les Parlemens. Ces premiers aiment, comme leur peres, les ſoutiens de la patrie : les ſeconds en général, non-ſeulement n'ont aucune véritable tendreſſe pour leurs protecteurs ; mais ils les haïſſent dans le fond du cœur, les Nobles par jalouſie, les courtiſans par baſſeſſe d'ame & pour faire leur cour, les bourgeois, parce qu'ils penſent que ces Juges ſe plaiſent à les abbaiſſer, & à les tenir dans la ſubordination. Le bas peuple n'a ni aſſez de jugement, ni aſſez d'experience pour ſavoir ce qu'il doit haïr ou aimer. On a vû très-ſouvent des preuves de ce que je dis, & lorſque les Parlemens ont été maltraités, la Nation, qui auroit dû dreſſer des Au-

tels aux victimes qui s'immoloient volontairement pour ses intérêts, les tournoit en ridicule, ou les honoroit d'un couplet de chanson. Peuple insensé, que je vous plains, & que je plaindrois les Chinois, s'ils vous ressembloient !

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & donne-moi plus souvent de tes nouvelles. Je compte partir dans quelque tems de Paris pour parcourir les provinces du Royaume ; j'aurai soin de te mander tout ce que je croirai pouvoir t'intéresser.

De Paris, le...

LETTRE XLIX.

Tiao, *a* Yn-Che-Chan.

LEs cérémonies, (1) cher Yn-Che-Chan, que les Moscovites pratiquent à la naissance & à la mort de leurs

(1) Tout ce que je dis des cérémonies bizarres, criminelles & superstitieuses que les Moscovites ont ajoutées au Baptême, est vrai au pied de la lettre. N'est-il pas déplorable de voir les abus qui se sont glissés dans les choses les plus sacrées & les plus respectables de notre sainte Religion, & peut-on écrire trop vivement contre ces abus si pernicieux, qui défigurent le Christianisme ?

compatriotes, me paroissent aussi singulieres & aussi bizarres que celles qu'ils observent dans leur mariage, dont je t'ai déja parlé. Les artisans & les bourgeois ne gagnent rien à la naissance d'un enfant: mais les Nobles, & sur-tout les Seigneurs, en retirent un grand profit. Ils font savoir à leurs amis, aux Officiers, aux plus riches marchands étrangers que le Ciel leur a donné un fils; tous ceux, à qui cela est notifié, apportent un présent, & celui qui donne le plus considérable, est le plus distingué, & regardé comme le plus digne de la protection de celui auquel il donne son présent. Les Moscovites, ainsi que tous les Chrétiens, croyent que c'est une nécessité absolue de se servir de l'eau, & d'en baigner ceux qui sont de leur Religion; sans cette cérémonie, ils pensent qu'un homme, après sa mort, quelque juste qu'il ait été, est puni éternellement. Plusieurs d'entre eux sont encore bien plus rigoureux; car ils soutiennent que les enfans morts au berceau sans le *Baptême*, c'est ainsi qu'ils appelent cette cérémonie, sont condamnés à des peines éternelles. Quelques Nations Européennes ont rejetté cette croyance; elles n'ont pû se persuader qu'il fût de la justice, de l'équité & de la miséricorde de l'Etre suprême de pu-

rir d'innocentes créatures, parce que la négligence de leurs parens, le défaut de l'eau, ou quelque autre inconvenient avoit empêché qu'on ne leur baignât le sommet de la tête. Quant aux Moscovites, ils s'accordent en ce point avec les Italiens. Malheur aux enfans, selon eux qui n'ont pû être arrosés avant de mourir, rien ne peut les sauver de la colere divine! Un Moscovite, qui me parloit, il y a deux jours, de cette prétendue damnation des enfans, fut un peu surpris d'une demande que je lui fis. » Apprenez-moi, lui dis-je, je vous prie, » ce que vous penseriez d'un Prince qui » ordonneroit qu'on tuât tous les peres, dont les enfans ne teteroient » point une heure après être nés? » *Un pareil Souverain*, répondit le Moscovites, *seroit un tyran, qui, sous le prétexte d'une loi, se feroit un plaisir de punir des gens qui n'auroient pas été les maîtres qu'elle fût observée ou violée.* » Hé » quoi! repartis-je, trouvez-vous qu'un » enfant qui est dans le berceau, soit » plus le maître de se faire baptiser, que » son pere ne l'est de le faire teter s'il » n'en a point envie? » Cette comparaison frappa le Moscovite, il en sentit la force, car la vérité, malgré les préjugés, ne peut être entiérement obscurcie; mais elle a rarement la force de les

vaincre & de les dissiper entierement ; aussi le Moscovite recouroit-il à l'autorité de ses Popes & aux décisions de ses Pontifes, qu'il regardoit comme des arrêts de la Divinité. Une erreur est toujours établie sur un autre : ce qui fait qu'on a tant de peine à éclairer le vulgaire, c'est l'enchaînement de tant de fausses croyances.

Les Moscovites sont encore plus cruels dans leurs opinions que tous les autres Chrétiens ; car les Italiens damnent bien les enfans qu'on n'a point baignés : mais pour que cela puisse être fait plus aisément, ils accordent à toutes les personnes, de quel rang & de quel sexe qu'elles soient, la liberté de faire cette cérémonie en cas de besoin. Chez les Moscovites au contraire, dans quelque danger que soit un enfant, il faut que ce soit un Prêtre qui le baigne. Si par malheur il n'a point d'assez bonnes jambes pour arriver avant que l'enfant soit expiré, cette infortunée créature n'a été un instant dans ce Monde, que pour être éternellement malheureuse dans l'autre. Les Moscovites devroient avoir des Prêtres qui fussent toujours montés sur d'excellens chevaux, pour pouvoir se transporter partout, & munis de longues seringues pour jetter de l'eau, de la rue aux fenê-

tres des maisons où on leur présenteroit des enfans. Peut-on trop prendre de précautions pour éviter que des innocens ne soyent punis, & n'est-il pas aussi nécessaire d'établir une poste pour le salut des ames, que pour la commodité du commerce épistolaire? Peut-être que ce qui a empêché les Moscovites d'établir l'usage des Prêtres ambulans avec la seringue, c'est qu'ils ne regardoient qu'à demi-baptisés les gens qui ne le sont que par l'aspersion. Selon eux, les autres Européens ne sont que des Chrétiens arrosés: mais eux, qui se servent presque toujours de l'immersion, le sont totalement; aussi rebaptisent-ils ceux des autres Sectes Chrétiennes qui embrassent la leur. Ils les plongent trois fois dans une riviere: si c'est en hyver & que l'eau soit gelée, ils font un trou dans la glace. Comme certaines personnes sont trop foibles & trop délicates pour soutenir une pareille purification, on leur jette trois tonnes d'eau sur la tête pour supléer au défaut de l'immersion. Il faut que les ames des Moscovites soient bien sales & bien difficiles à laver. Un Italien m'a dit ici que dans une année on ne consumoit pas trois tonnes d'eau pour baptiser dans la plus grande ville d'Italie.

Les Moscovites ont plusieurs usages

dans la cérémonie du Baptême, inconnus aux autres Européens: ils consacrent l'eau, qu'ils tiennent dans une cuve, pour y plonger les enfans nouveaux nés; cette cuve est toujours conservée dans un certain endroit de l'Eglise. Les autres Européens ont aussi dans leurs Temples une espéce du cuve, qu'ils appellent *Fonds baptismaux*; mais ils ne s'en servent point pour l'immersion.

L'enfant qu'on va baptiser, est présenté chez les Moscovites par deux *parrains*: c'est le nom qu'on donne à ceux qui sont comme les peres spirituels du nouveau né. Les Italiens, & en général tous les autres Européens, substituent une marraine à la place du second parrain; mais les Moscovites n'estiment pas assez les femmes pour les admettre en rien dans leurs cérémonies religieuses. Une autre difference qu'il y a encore entre les parrains Moscovites, & les Italiens, François, Allemands, &c. c'est que les premiers sont obligés de l'être de tous les freres & de toutes les sœurs, qu'a dans la suite l'enfant qu'ils font baptiser; au lieu que les derniers ont des confreres, & ne sont chargés ordinairement que d'une seule cérémonie. C'est apparemment le grand nombre de grimaces, de contorsions que doivent faire les parrains Moscovites,

qui sans doute ne s'apprennent qu'avec peine, qui a été la cause qu'on a trouvé bon de les continuer, lorsqu'ils sont au fait du cérémonial aussi bizarre que pénible. Toutes les fois, par exemple, que le Prêtre s'avance auprès d'eux, ce qui arrive assez souvent, ils font plusieurs pas en arriere, renient le Diable, détestent & maudissent cet Esprit de ténébres; & pour l'insulter le plus cruellement qu'il leur est possible, ils crachent avec toutes les marques d'une violente colére & d'un mépris infini. On juge à leur contenance qu'il ne tient pas eux que le nez du Diable ne soit couvert de crachats: malheureusement, à ce que disent les Chrétiens, le Diable est un pur Esprit, & les Esprits n'ont point de nez. Il me paroît que cette réflexion auroit dû faire supprimer comme inutile, la cérémonie des crachats. Après qu'elle est finie, on en commence une autre d'une bien plus grande importance: on l'appelle *Exorcisme*; elle sert à chasser le Diable du corps du nouveau né, car les Moscovites assurent qu'il y est effectivement. Ce n'est pas-là, comme tu vois, cher Yn-Che-Chan, une petite opération: on ne la fait point dans l'intérieur de l'Eglise. D'ailleurs, on n'est pas bien sûr qu'il plaise toujours à cet Esprit ma-

lin & accariâtre de vouloit sortir par la bouche de l'enfant ; il prend sa fuite quelquefois par le derriere, & alors il porte avec soi les odeurs qu'il a prises dans les lieux où il a passé. Dans toutes ces sages & utiles précautions on voit des marques du grand & vaste génie des anciens Législateurs Moscovites.

Lorsque l'Exorcisme est achevée, que le Diable est sorti de son gite, & qu'il n'y a plus qu'une seule substance dans le corps de l'enfant, on lui coupe sur la tête les cheveux en forme de croix on les enveloppe d'une boule de cire; après quoi, le Prêtre ayant demandé aux parrains le nom qu'ils veulent donner au nouveau né, il le plonge dans une cuve pleine d'eau, & prononce les mêmes paroles que tous les Européens disent en donnant le Baptême. Cela fait, le Prêtre met un peu de sel dans la bouche de l'enfant, & lui fait plusieurs croix, avec un onguent, que les Moscovites, appellent *Crême*, sur le front, sur la poitrine, sur les mains & sur le dos. On prend cette précaution, dans la crainte que le Diable qui est fin & rusé, ne se fût caché dans quelque coin, & qu'au sortir de l'Eglise il ne s'emparât une seconde fois du nouveau né. Il faut qu'il y ait apparemment dans cette onguent quelque drogue, dont l'odeur soit excessivement

cessivement desagréable au Diable. Il est assez plaisant que les Européens se servent pour écarter les mechans esprits, des mêmes remedes que pour tuer les punaises.

Lorsque l'enfant a été bien & dûment frotté, on lui met une chemise. Le Prêtre lui dit ensuite : *Te voilà blanchi & nettoyé du péché de tes peres*, & lui attache au cou une petite croix, dont la richesse des parens régle le prix. Suivant leurs facultés, elle est d'or, d'argent ou de plomb. Ce petit morceau de metal doit être soigneusement conservé : si quelqu'un après sa mort, est trouvé sans l'avoir pendu au cou, on le jette à la voyrie ; le lieu de la sépulture des Moscovites dépend de la bonté d'un cordon de soye ou de fil. Quant à moi, cher Yn-Che-Chan, plutôt que d'être inhumé dans un endroit où l'on jette les chiens, je me ferois coudre entre cuir & chair la petite croix, comme quelques Mahometans se font placer certaines sentences de l'Alcoran sous la peau du bras.

Les Moscovites appellent leurs enfans, ainsi que les autres Européens, du nom de quelque Saint : tu sçais que c'est le titre qu'ils donnent à leur divinités subalternes. Chaque particulier est obligé de conserver soigneusement

dans sa maison l'image de celui qu'il a reçu pour Patron, d'avoir pour lui la même vénération, & de lui rendre le même culte que les anciens Romains avoient & rendoient à leurs Dieux Penates. C'est à cette image qu'il s'adresse pour la réussite de toutes ses affaires; il songe moins à Dieu dans le cours d'une année, qu'au Saint dans celui d'un jour.

La derniere cérémonie du Baptême des Moscovites répond parfaitement aux premieres. Le Prêtre embrasse le pere, l'enfant, les parrains; il suspend enfin ses caresses, prend le nouveau né, & avec sa tête il fait une croix à la porte de l'Eglise; il frappe ensuite contre la même porte, & donne trois grands coups d'un marteau de fer. Ces coups doivent être oüis de tous ceux qui ont été témoins du Baptême; & si malheureusement quelqu'un d'eux ne les entendoit point, on auroit travaillé vainement, & l'enfant passeroit pour très-mal baptisé. Qui croiroit, cher Yn-Che-Chan, que le malheur ou le bonheur des hommes dépendit de la bonté de l'oüie de leurs parens? Je souhaiterois, pour prévenir tous ces inconvéniens, qu'au lieu de coups de marteau, on tirât trois piéces de canon de trente-six livres de balle, qu'on placeroit

à la porte de l'Eglise ; on n'auroit jamais aucun regret, & l'on ne craindroit rien de la distraction, ou de la surdité des assistans.

Les cérémonies du Baptême se terminent chez les Moscovites, ainsi que toutes les autres, par boire copieusement : les parrains & les autres parens du nouveau né vont s'enyvrer en sortant de l'Eglise, à la santé du nouveau né. On croiroit que tous les convives se figurent avoir dans le corps le Diable qu'on a chassé de celui de l'enfant, & qu'ils veulent le noyer dans le vin ; ils boivent jusques à ce qu'ils aient perdu l'usage de la raison. Quelle folie, cher Yn-Che-Chan, ou plutôt quel crime de célebrer par l'ivrognerie une cérémonie religieuse, & regardée comme une des plus essentielles au salut ! Il faut que je rende justice aux Européens : ils sont beaucoup plus réservés dans leurs conduite, & sur-tout dans les choses qui regardent la religion. Outre qu'ils condamnent tous les usages superstitieux & ridicules des Moscovites, ils n'allient jamais la débauche avec le culte divin, & n'unissent point dans une même action le crime & la vertu ; alliage monstrueux, & qui marque bien jusqu'où peut aller la bizarrerie de l'esprit humain. Rien n'est plus capable de ren-

dre la Religion méprisable, que de la faire servir de prétexte à la crapule & aux autres deffauts. Nos compatriotes les Chinois reprochent souvent à nos amis les Missionnaires qu'ils autorisent leur avarice, leur haine & leur ambition par la Religion, dont ils ne séparent point les intérêts des leurs. Que diroient-ils donc s'ils voyoient les Moscovites prendre l'occasion d'une cérémonie, qu'ils regardent comme une des plus respectables, que diroient-ils dis-je, s'ils les voyoient se servir de ce prétexte pour s'enyvrer & pour se plonger dans la débauche la plus outrée? Sans doute qu'ils s'écrieroient: Ho! les sages mortels, qui, sortant de purifier un enfant de ses péchés, vont se souiller de plus grands, pour célebrer la bonne action qu'ils ont faite!

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan.

De Moscou, le....



LETTRE L.

Yn-Che-Chan, à Sioeu-Tcheou.

TEs Lettres, cher Sioeu-Tcheou, me causent un plaisir infini; je les relis plusieurs fois, je les montre à nos amis, je les communique aux Européens que je fréquente. Je les fais voir quelquefois aux Missionnaires qui sont encore à Peckin; car depuis ton départ, il est arrivé une révolution bien terrible pour tous les Européens: ce que tu m'avois prédit, il y a quelques années dans une (1) de tes Lettres, a eu lieu, & les Missionnaires par leur humeur inquiéte & turbulente ont enfin causé leur propre ruine. Ils viennent tous d'être exilés à Canton: plus de trois cens de leurs Eglises leur ont été ôtées; on les a converties (2) en des écoles publiques, dont on a donné la direction à des Lettrés. Ce qui pique le plus les Missionnaires, c'est que quelques-unes de ces Eglises sont tombées en partage aux Bonses; cependant les

(1) C'est la huitieme du premier Volume.

(2) Cet arrêt fut rendu en 1722. peu de jours après la mort du dernier Empereur.

Jésuites qui étoient à Peckin, ont obtenu la permission de rester à la Cour, à cause de leurs connoissances dans les Mathématiques, & de l'utilité que l'Empire en reçoit.

Les ennemis des Jésuites disent ici qu'ils sont la cause de ce changement : plusieurs Européens (1) m'ont parlé sur ce ton, sur-tout quelques autres Missionnaires ; mais je puis te protester, mon cher Sioeu-Tcheou, qu'ils ont peut être moins occasionné les malheurs des Chrétiens, que ceux qui veulent les en faire les uniques auteurs. Je n'ai, comme tu sais, aucune raison pour excuser les fautes des Jésuites ; je suis leur ami, parce que je les considere comme des gens habiles dans les Arts & dans les Sciences. Cependant je suis bien éloigné d'approuver leur maxime & d'estimer leur caractere vain & ambitieux ; je leur rends justice, non par un faux préjugé, mais parce que je la leur dois rendre : s'ils eussent toujours été les seuls Prêtres Européens qui fussent venus à la Chine, leur Religion y seroit encore tolerée.

(1) On sait assez ce que les Jansénistes ont publié au sujet de la conduite de ces Peres à la Chine, pour en être instruit. On n'a qu'à lire le sixiéme Volume de la *Morale pratique* ; mais il y a bien des mensonges, mêlés avec de véritables accusations.

Je me suis fait une étude particuliere d'examiner l'accroissement & la ruine du Christianisme dans notre patrie; peut-être ne feras-tu pas fâché que je te communique mes réflexions à ce sujet. Sous le regne du feu Empereur (1) *Gang-hi*, les Jésuites trouverent beaucoup de protection à la Cour; ce Prince même les favorisa d'abord ouvertement, il vint enfin à les aimer cordialement. Les fréquentes conversations qu'il avoit avec eux pour s'instruire dans les Mathématiques & dans les Sciences Européennes, furent les principales causes de son amitié. Il étoit naturel que les Jésuites songeassent à la cultiver; aussi y employerent-ils tous leurs soins, & dans les fréquens entretiens qu'ils avoient avec ce Prince, ils furent si bien lui plaire, ils se servirent si à propos de son goût pour les beaux Arts, qu'il devint non-seulement leur ami, mais encore leur confident. Ils avoient dressé une requête pour obtenir le libre exercice de leur Religion, ils la présenterent en secret à l'Empereur, avant de la lui offrir en public. Ce Prince la lut, & ne la trouvant pas écrite d'une maniere à faire impression sur l'esprit des Chinois, il eut la complaisance d'en

(1) Il est mort le 20. Décembre 1722.

composer une en Langue Tartare, & convint avec les Missionnaires qu'ils la lui feroient remettre par deux de leurs Confreres. Il étoit naturel que l'Empereur fût favorable à une pareille requête; aussi fut-il décidé par le Tribunal des Rits que les Européens, n'excitant aucun trouble dans le Royaume, y donnant journellement des marques de leur esprit, de leur science & de leur sagesse, il étoit juste, non-seulement de les tolerer, mais de leur accorder une pleine & entiere liberté, puisqu'on souffroit les Lamas de Tartarie & les Bonses de la Chine, dont les Sectes étoient si contraires aux opinions des Lettrés.

Cette faveur signalée, accordée aux Européens, les encouragea à repandre par tout l'Empire leur Religion; les Jésuites firent venir de tous côtés un grand nombre de Prêtres de leur Société. Tout alloit bien jusqu'alors; d'autant mieux que les Missionnaires qui se trouvoient pour lors à la Chine, étant presque tous Jésuites, la politique influoit beaucoup sur toutes leurs démarches. Ils avoient bien raison d'agir de même: car l'Empereur, leur protecteur & leur ami, leur avoit fait connoître que ce n'avoit pas été sans se faire violence & sans combattre contre

un grand nombre d'oppositions, qu'il leur avoit accordé l'exercice libre & public de leur Religion ; il les exhorta même, le jour qu'ils furent le remercier, à user avec prudence de la faveur qu'il leur faisoit. Je crois que les Jésuites eussent profité de son conseil, s'ils eussent été seuls ; mais pour leur malheur & pour celui de tous les Chrétiens, la division se mit bien-tôt entre eux & les autres Missionnaires. Les ennemis des Europeens en profiterent. Voici la cause de cette desunion.

Les Jésuites, connoissant la nécessité de ménager l'esprit d'une Nation attachée à ses coutumes, crurent qu'ils ne devoient point interdire à ceux qui embrassoient leur Religion, l'usage de certaines cérémonies purement civiles, & qui sont regardées à la Chine, comme la base du gouvernement politique. Ils comprenoient les suites terribles qu'auroit la suppression de ces cérémonies, & prévoyoient que les Lettrés & les Mandarins ne verroient qu'avec dédain, & même avec horreur, qu'on voulût dispenser les Chinois de rendre à leurs parens morts les mêmes honneurs qu'on leur avoit accordés pendant leur vie, & leur persuader de ne point honorer la mémoire de *Confucius*, le sage Législateur de l'Empire & le

restaurateur de la bonne morale. Cependant quelques autres Missionnaires, soit pour contre-carrer les Jésuites, soit qu'ils se livrassent à l'esprit de contrainte & de tyrannie qui les conduit ordinairement, desapprouverent hautement les cérémonies. Ces rigides Européens étoient collegues & confreres (1) de ces monstrueux & cruels Inquisiteurs, qui font perir tous les jours tant de malheureux à Goa; ils croyoient déja avoir entierement subjugué les Chinois, & songeoient à les gouverner à peu près de même qu'ils font les malheureux Indiens qui gemissent sous leur joug.

Les Jésuites & les Missionnaires cacherent dans le commencement leurs démêlés, mais un nouvel essain de Prêtres (2) Européens qui arriverent à la Chine, fit biet-tôt éclater ces divisions: ils se liguerent avec les autres contre les Jésuites. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que ces nouveaux venus qui n'avoient aucune connoissance de nos usages, qui begayoient avec peine

(1) Les Dominicains étoient les principaux adversaires des Jésuites; ils envoyerent contre eux à Rome leur Pere Moralès. Voyez la *Morale Pratique*, Tom. 6.

(2) C'étoient des Prêtres du Séminaire des Missions étrangeres, établi à Paris.

quelques mots Chinois, prétendirent que les Jésuites qui demeuroient depuis quarante ans à Peckin, ne comprenoient point la force des termes des Ouvrages des Lettrés : ils déciderent hardiment que nous honorions nos ancêtres comme des Divinités, & que nous rendions un culte superstitieux à *Confucius*, qui doit être uniquement réservé pour le Dieu suprême ; imputations, aussi fausses que ridicules, puisque nous condamnons expressement tout ce qui tend à diviniser les hommes, & que c'est cette erreur grossiere, que nous reprochons sans cesse aux sectateurs de *Foe* & de *Lao-Kium*.

C'étoit non-seulement calomnier les Jésuites, mais tous les Lettrés, que de prêter aux Chinois des sentimens dont ils étoient si éloignés. Cependant les Missionnaires écrivirent à Rome à leur souverain Pontife : ils y accuserent les Jésuites de fomenter l'idolâtrie ; ceux-ci n'oublierent rien pour se justifier. Enfin le Pontife Romain fort embarrassé, craignant d'un côté qu'on n'établit point assez rigidement sa Religion, & d'un autre prétendant qu'ainsi que le disoient les Jésuites, le Christianisme ne fût proscrit si l'on vouloit ruiner des cérémonies, regardées comme essentielles au bien & à la prospé-

rité de l'Empire, se résolut à envoyer une personne sur les lieux, chargée de toute son autorité. Un nommé *Tournon* fut député à la Chine : il étoit peu favorable aux Jésuites ; ils en avoient été prévenus avant qu'il partît d'Europe. Ils prirent donc des mesures pour l'empêcher de leur nuire ; ils découvrirent à l'Empereur toutes les disputes qui jusques alors avoient été inconnues à la Cour. Ce Prince en fut vivement piqué : il trouva extraordinaire que des étrangers osassent former de pareilles cabales dans ses Etats, & voulussent abolir des usages sacrés & de tout tems. Dès-lors son estime pour tous les Européens s'évanouit ; mais il conserva toujours de l'amitié pour les Jésuites, soit à cause de leur utilité dans les Sciences auxquelles il s'appliquoit, soit que deux d'entre eux-mêmes, *Gerbillon* & *Pereyra*, lui eussent sauvé la vie dans une grande maladie par leurs remedes. Ils se servirent donc du crédit qu'ils avoient sur l'esprit du Souverain, pour prévenir le coup qui les menaçoit, & pour perdre leurs ennemis.

Dès que *Tournon* fut arrivé à la Chine, l'Empereur lui envoya ordre de ne point avancer davantage dans ses Etats. Les Missionnaires presserent d'abord en vain la Cour pour obtenir qu'il

pût venir à Peckin : les Jésuites empêcherent pendant long-tems qu'elle ne se rendit à leurs instances ; mais enfin elle se laissa fléchir, & l'Envoyé du Pontife Romain eut la liberté de paroître à Peckin.

Les Jésuites, trompés dans leurs esperances, changerent de conduite. Ils affecterent d'être grands partisans de ce nouvel Envoyé, ils paroissoient en public fort zélés pour lui, tandis qu'ils le desservoient en secret le plus qu'il leur étoit possible : ils trouverent bien-tôt une occasion favorable de le perdre entierement. *Tournon*, ayant été admis à l'audience de l'Empereur, & en ayant été reçu très-gracieusement, ne sut point profiter des faveurs qu'on lui faisoit : poussé par les autres Missionnaires, il avoit donné une ordonnance, étant à Nan-King, par laquelle il condamnoit entierement l'usage des cérémonies. Les Jésuites firent sentir secrettement à la Cour toute la folie d'une pareille conduite. Enfin *Tournon* ayant encore commis plusieurs fautes aussi considerables contre la politique, l'Empereur le fit arrêter & conduire à Macao (1), où on le garda à vûe. Les

(1) Macao est un port aux Portugais, mais où les Chinois sont cependant les maîtres.

Jésuites avoient intérêt qu'il ne pût se sauver : s'il fût retourné en Europe, il n'auroit pas manqué de les condamner ; & qui plus est, de les accuser de tous les troubles de la Chine ; cependant ils furent bien embarrassés, lorsque comptant avoir noirci cet Envoyé à Rome, ils surent qu'il avoit été honoré de la pourpre, dont les souverains Pontifes décorent ceux qu'ils veulent élever au rang des plus grands Princes. Cette nouvelle dignité, dont leur juge & leur ennemi venoit d'être revêtu, leur fit prendre la résolution de le perdre : ils se servirent pour cela, le plus secrettement qu'il leur fut possible, de tout leur crédit à la Cour ; ils le firent resserrer plus étroitement à Macao ; enfin, soit par les chagrins, soit par le climat, soit, comme le disent les Missionnaires, par les coups cachés des Jésuites, *Tournon* mourut dans sa prison. On prétend qu'il avoit été empoisonné ; & à te parler sincerement, je ne crois pas, mon cher Sioeu-Tcheou, que sa mort puisse être entierement exempte du soupçon du poison ; les marques qui parurent sur son corps quelque tems avant qu'elle arrivât, sont de grands préjugés pour le venin. Les Jésuites rejetterent la cause de ces marques sur le scorbut. Quoi qu'il en soit, cette

mort fut un nouveau ſujet de diſpute & de haine entre les Jéſuites & les autres Miſſionnaires : la maniere outrageante dont ils ſe traiterent mutuellement à ce ſujet, fit horreur aux Chinois ; ils ne purent que mépriſer des gens, qui, prêchant une Religion qui établit formellement le pardon des offenſes, tiennent une conduite qui leur eſt ſi fort oppoſée. Dès lors les Chrétiens devinrent odieux dans l'Empire ; les Jéſuites le comprirent bien, & par le crédit qu'ils ont en Europe & à la Cour de Rome, ils firent venir un nouvel Envoyé, qui ſembloit vouloir autoriſer leur conduite. Tout cela fut inutile, l'impreſſion que les querelles cruelles & meſſéantes de ces Prêtres, faux prêcheurs d'humilité & de patience, avoient faite ſur l'eſprit du peuple & des Lettrés, ne put être effacée.

Dans ces tems de troubles l'Empereur *Gang-hi* vint à mourir, les Jéſuites perdirent leur protecteur. Le quatrieme Fils de ce Prince, notre glorieux Monarque aujourd'hui regnant, lui eut à peine ſuccedé, qu'il reçut des placets de tous côtés contre tous les Prêtres Européens. Les Jéſuites n'étoient pas plus ménagés que les autres. On leur reprochoit leur amour pour les richeſſes, le ſoin qu'ils prenoient d'amaſſer

de grandes ſommes, ſous le prétexte ſpécieux d'aſſiſter les pauvres. On ſe plaignoit que les autres Miſſionnaires ruinoient toutes les coutumes civiles & politiques de l'Empire. Ces requêtes, réiterées mainte-fois, firent ouvrir les yeux au Prince & aux plus illuſtres Mandarins : le Tribunal des Rits jugea l'exil de tous les Miſſionnaires néceſſaire à la tranquillité de la Chine, où leur diviſion, leur haine, leur ambition auroient pû cauſer tôt ou tard des troubles auſſi dangereux, que ceux que les Prêtres ont excités & excitent journellement dans les Etats de l'Europe. Heureux, ſi nos compatriotes, profitant habilement de la connoiſſance que les Européens leur ont donnée de leur caractere, ne s'en ſervent que pour leur utilité! Les Jéſuites qui ont eu la permiſſion de reſter à la Cour en qualité de Mathématiciens, me paroiſſent conſternés de toutes ces révolutions. Je ne leur en parle que rarement, dans la crainte d'augmenter leur douleur.

Porte-toi bien, & donne-moi ſouvent de tes nouvelles.

De Peckin, le...

LETTRE

LETTRE LI.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

JE te parlai dans ma derniere Lettre, cher Yn-Che-Chan, des mœurs dépravées des Européens. Je crois en avoir deviné la cause, c'est le mépris qu'ils ont pour la bonne Philosophie. Chez eux l'étude de la Morale est presque entierement négligée, ils s'appliquent aux Mathématiques, & ils y réussissent. Ils cultivent aussi la Physique expérimentale avec beaucoup de succès ; mais cette espece de science, inintelligible à ceux-mêmes qui prétendent la posseder le mieux, qu'on nomme *Théologie*, s'est emparée de la place que devroient occûper la morale & la bonne Métaphysique. Ce n'est pas que les Européens, comme tu le sais, n'ayent de grands Métaphysiciens, & des gens dont les Ouvrages moraux peuvent être comparés à ceux de *Ciceron*. Quand ils n'auroient que les *Loke*, les *Gassendi*, les *Descartes* & les *Mallebranches*, ils seroient assurés d'avoir dans ces personnages illustres tout ce qu'on peut dire de bon pour & contre, sur toutes les

questions les plus épineuses de la Métaphysique & de la morale; mais à quoi servent des maîtres à des personnes qui ne veulent rien apprendre? & de quelle utilité ces guides sont-ils à des aveugles qui ne veulent en faire aucun usage, & qui marchent au hazard dans les chemins les plus remplis de précipices? N'est-il pas nécessaire qu'ils périssent bien-tôt, & qu'ils soyent les victimes de leur entêtement? Il en est de même des Européens; ils portent la peine du mépris qu'ils font de l'étude de la bonne morale. Loin de profiter des leçons utiles que leur ont voulu donner quelques-uns de leurs compatriotes, ceux qui auroient dû être les premiers à les écouter avec docilité, les ont décriés & se sont élevés contre des maîtres si respectables.

Les sages Philosophes Européens n'ont pas eu d'adversaires plus redoutables & d'ennemis plus opiniâtres que les Théologiens. Par qui *Descartes* a-t-il été injurié, maltraité, persécuté? par des Théologiens François. Qui sont les gens qui ont voulu rendre *Loke* odieux? des Théologiens Anglois. Qui sont ceux qui ont écrit avec aigreur contre *Mallebranche*? des Théologiens encore. Le vulgaire, qui suit toujours aveuglément & sans examen toutes les opinions

de ceux qu'il regarde comme les dépositaires de la Religion, méprise les plus grands Philosophes sans les connoître, & préfere l'étude vague, incertaine & infructueuse d'une Métaphysique & d'une morale scholastique à celle d'une Philosophie presque divine.

C'est là, cher Yn-Che Chan, la cause principale de la dépravation des mœurs des Européens. On se garde bien de leur dire que les premiers fondateurs des Sociétés humaines ont été des Philosophes, que c'est par leur conseil que l'amour de la sagesse s'est conservé pendant plusieurs siecles chez quelques nations; on leur inspire au contraire une haine contre ces grands hommes, si dignes de l'hommage des mortels, & on leur persuade que cinq ou six Moines fanatiques & quelques ignorans Solitaires ont été les premiers génies de l'Univers, & les seuls dignes d'instruire les hommes.

On peut exhorter les Européens à profiter de ce que *Ciceron* conseilloit aux Romains, il y a près de dix-huit cens ans. *Comment parviendrons-nous enfin* (1), leur disoit-il, *à nous corriger des*

(1) Sed & hujus culpæ & cæterorum vitiorum peccatorumque nostrorum omnis a Philosophia petenda correctio........ O vitæ Philosophia dux! ô virtutis indagatrix, expultrixque vi-

Yn au

tant d'erreurs? Je n'y vois d'autre remede que l'étude de la sagesse... O Philosophie! s'écrie peu après le même Romain. *Tu es seule capable de nous conduire, toi qui enseignes la vertu & qui domptes le vice. Que ferions-nous, & que deviendroit le genre humain sans ton secours? C'est toi qui a fondé les villes, c'est toi qui as rassemblé les hommes dispersés dans les campagnes & dans les forêts, & qui les as fait vivre en société; c'est toi, qui d'abord, leur ayant donné un domicile fixe & stable, les as ensuite unis plus étroitement par les liens du mariage, & par*

tiorum! Quid non modo nos, sed omnino vita hominum sine te esse potuisset? Tu urbes pepe-risti; tu dissipatos homines in societatem vitæ convocasti; tu eos inter se primò domiciliis, deinde conjugiis, tum litterarum & vocum communione junxisti; tu inventrix legum, tu magistra morum, & disciplina fuisti. Ad te confugimus, te opem petimus, tibi nos, ut anteà magna ex parte, sic nunc penitus totosque tradimus. Est autem unus dies bene, & ex præceptis tuis actus, peccanti immortalitati anteponendus. Cujus igitur potius opibus utamur, quam tuis! Quæ & vitæ tranquillitatem largita nobis es, & terrorem mortis sustulisti. At Philosophia quidem tantum abest, ut perinde ac de hominum est vita merita laudetur, ut a plerisque neglecta, a multis etiam vituperetur. Vituperare quisquam vitæ parentem, & hoc parricidio se inquinare audet! & tam impie ingratus esse, ut eam accuset, quam vereri debet, etiamsi minus percipere potuisset. *Cicer. Tuscul.* Disp. *Lib. V.* 2. 3.

la conformité du langage & l'invention de l'Ecriture. C'est toi, à qui l'on doit l'établissement des loix, la correction des mœurs & l'exercice de la police. Tu es la ressource la plus sûre des hommes... Un seul jour passé suivant tes conseils, est préferable à l'immortalité de ceux qui les meprisent. C'est toi enfin, ô divine Philosophie! qui nous procures une vie tranquille, & qui nous rassure contre les craintes de la mort! Cependant il n'est que trop vrai que loin d'être chérie des hommes à proportion des bienfaits dont tu les combles, tu es négligée par la plûpart d'entre eux, & tournée même en ridicule par un grand nombre. Mais si l'on savoit que nous te devons notre bonheur & notre vie, quel seroit celui qui oseroit encore se moquer de toi? Qui voudroit ressembler à un parricide, & qui seroit assez ingrat pour décrier des préceptes utiles, qu'il devroit au moins respecter s'il ne pouvoit les comprendre.

Je voudrois, cher Yn-Che-Chan, que tous les Européens fissent mettre ce passage en gros caracteres sur la porte de toutes leurs écoles publiques, qu'ils obligeassent leurs Professeurs d'en faire la lecture avant de commencer à dicter leurs leçons, pour qu'ils se ressouvinssent journellement que la Philosophie ne consiste point dans ce ramas

obscur de questions inutiles & dans ces subtilités scholastiques, mais dans la connoissance de la Nature, & particulierement dans l'acquisition des bonnes mœurs, dans la pratique de toutes les vertus, & dans l'usage des maximes favorables au bien & à la tranquillité de la Société.

Les Nations ont été plus ou moins vertueuses, selon qu'elles ont profité des instructions des véritables Philosophes. Ce ne sont pas les Prêtres de *Jupiter* qui ont rendu meilleurs les Grecs & les Romains; les Chinois ne sont point redevables aux Bonses ni aux Lamas de la connoissance de la bonne morale, c'est à *Confucius*; les Européens doivent bien plus à *Descartes*, à *Locke*, à *Gassendi*, à *Grotius*, à *Pufendorff*, qu'à cette foule de Théologiens, dont les uns leur permettent d'assassiner les Souverains dans certaines occasions, les autres leur fournissent des moyens pour mentir habilement, & pour tromper en sûreté de conscience, dont plusieurs enfin les dispensent des usages les plus essentiels au bien public. Que peut-on esperer de bon d'une Nation, conduite par de tels directeurs?

Il seroit bien heureux pour les Européens modernes, qu'ils voulussent profiter des sages avis que leur ont don-

nés quelques grands hommes qu'ils ont eûs parmi eux. Je ne saurois assez condamner leur aveuglement ; il semble qu'ils affectent de fermer les yeux à la vérité qui souhaite de les éclairer, & qui paroît même le chercher avec empressement. Les Grecs ont eu plusieurs Philosophes, mais le nombre de ceux qui se sont appliqués à la morale, n'est point aussi grand que chez les François, les Anglois & les Allemands ; en cela ils ont un avantage sur les Anciens, qui leur est bien inutile, & dont ils ne retirent aucun profit. Chez les Grecs jusqu'à *Socrate*, disciple d'*Archélaüs* (1) qui avoit eu *Anaxagore* pour maître, la Philosophie étoit bornée dans la science des nombres, dans la connoissance des principes du mouvement, dans celle des causes & de l'origine de la génération & de la corruption de toutes choses ; elle s'étendoit

(1) Sed ab antiqua Philosophia usque ad Socratem, qui Archelaum Anaxagoræ discipulum audierat, numeri, motusque tractabantur, & unde omnia orirentur, quove reciderent ; studioseque ab his siderum magnitudines, intervalla, cursus inquirebantur, & cuncta cœlestia. Socrates autem primus Philosophiam devocavit e cælo, & urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cicer. Tuscul. Disp. Lib. V.* 45.

aussi sur l'Astronomie, sur la Géometrie, & sur tout ce qui regarde les choses célestes. *Socrate* fut le premier, qui, pour me servir des termes d'un ancien Romain, fit descendre la vraie Philosophie du Ciel, & qui la plaça non-seulement dans toutes les villes, mais lui donna entrée dans toutes les maisons, en obligeant en quelque maniere tous les particuliers à discourir de ce qui peut servir à former les bonnes mœurs & à distinguer le mal & le bien.

Les Européens anciens profiterent avidement des leçons de leur premier maître en morale. Après *Socrate*, on vit plusieurs écoles illustres, où l'étude des mœurs étoit aussi cultivée que celle de la Physique ; mais les Modernes ont bien agi differemment, il semble qu'ils aient affecté de s'éloigner toujours de plus en plus de la science qui conduit à la vertu. En vain très-souvent, & surtout dans ces derniers tems, ont-ils été exhortés par de grands hommes à sortir de leur léthargie, ils ont continué à regarder avec indifference, & même avec mépris, tous les Ouvrages & tous les Savans qui auroient pû les désabuser de leurs erreurs. L'amour d'une Théologie scholastique l'a emporté sur l'utilité d'une saine morale, & pour un Européen assez sensé pour lire
avec

avec attention les Livres précieux de plusieurs Philosophes modernes, on en trouve cent qui préferent les Ouvrages de quelques Moines à ceux de *Locke* & de *Grotius*.

Voilà la source, cher Yn-Che-Chan, des vices dont l'Europe est inondée ; il faut nécessairement que les disciples se ressentent des impressions qu'ils ont reçues de leurs maîtres. Quels éleves peuvent former des gens qui soutiennent les opinions dont je t'ai parlé en passant, & tant d'autres aussi monstrueuses & aussi criminelles ? Heureux nos compatriotes, cher Yn-Che-Chan, qui trouvent dans l'amour & la vénération qu'ils ont pour les Ouvrages de *Confucius* & de ses disciples, un préservatif contre la pernicieuse doctrine des Bonses, qu'on peut regarder comme la Théologie scholastique de la Chine !

Porte-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles.

De Paris, le....



LETTRE LII.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LE caractere des François, cher Yn-Che-Chan, est celui de tous les peuples le plus difficile à bien connoître. Depuis trois ans que je suis à Paris, je croyois en avoir une idée juste, & je commence à voir actuellement que je m'étois trompé en bien des choses; & qui sait si je ne me suis point trompé en tout?

Je m'étois figuré que la sincérité étoit une des vertus les plus pratiquées en France; à peine y est-elle connue d'un petit nombre de gens. Je confondois les apparences de la sincérité avec la sincérité même, & je prenois pour de véritables effusions de cœur, de fausses confidences, ou des politesses superficielles qui ne coutent rien aux François, & qui sont des vertus d'usage, plutôt que des qualités de l'ame. Il n'est pas étonnant que j'aie été trompé par les manieres exterieures des François; hé qui pourroit ne l'être pas? Ce sont des complimens gracieux, des offres de service, des confidences qui paroif-

sent essentielles, des empressemens à plaire, des complaisances engageantes ; qui penseroit après cela, que le même homme dans lequel il voit tant d'agrémens pour la Société, n'est réellement bon que pour lui, n'est occupé que de ce qui le regarde, & n'agit jamais qu'en conséquence ?

Oui, cher Yn-Che-Chan, on peut assurer qu'en général tous les François ne s'efforcent de paroître sinceres, que parce qu'ils esperent par-là s'attirer l'estime & l'amitié des personnes qui peuvent leur être utiles. Ils savent que même les fourbes fuyent les hommes faux, ils connoissent combien la suspicion de fourberie & de duplicité nuit dans le commerce du Monde ; n'est-il pas naturel qu'ils affectent de fuir un vice qui peut leur être si contraire ?

Doit-on appeller sincere, un homme qui ne l'est que par de pareilles vûes, & qui ne doit sa franchise qu'à la crainte de perdre la bienveillance & la faveur de ceux avec lesquels il vit ? Non sans doute, on ne doit point lui donner ce nom glorieux ; toutes les vertus forcées ne sont point des vertus. Hé ! quel cas peut-on faire de la sincerité d'un homme qui mentiroit, s'il ne craignoit point qu'on s'en apperçût ? J'appelle sincere celui, qui, dans quelque situa-

tion qu'il se trouve, ne peut se résoudre à dissimuler; qui sacrifie sa fortune, s'il est nécessaire, au plaisir de dire la vérité; qui parle à ses superieurs, à ses amis, à ses inférieurs avec la même franchise; qui hait naturellement la dissimulation, & qui évite avec soin tout ce qui peut y avoir quelque rapport.

Voilà ce que j'appelle un homme sincere, & voilà le caractere que j'ai cru appercevoir pendant un tems dans le plus grand nombre des François. Séduit par leur fausse franchise, je me trompois; mais je les connois bien mieux aujourd'hui. En général leur sincerité est une habile dissimulation qui cherche à séduire ceux dont on a besoin; leur prétendue effusion de cœur ne tend qu'à leur ouvrir celui des personnes avec lesquelles ils vivent, & à éloigner tous les soupçons qu'on pourroit avoir de leur dissimulation; enfin leur franchise est une fine tromperie, & l'on peut dire que le plus fourbe chez eux, est celui qui paroît le plus sincere.

Il y a des nations Européennes, cher Yn-Che-Chan, qui poussent encore plus loin la feinte & l'artifice, que les François. Juge après cela, si les Missionnaires ont raison de reprocher à nos compatriotes leur dissimulation, & s'ils sont fondés à leur louer cette prétendue

franchise des Européens. Quoiqu'ils en disent, cher Yn-Che-Chan, leurs concitoyens n'ont que le talent de savoir mieux feindre que les nôtres, & par conséquent d'être plus fourbes.

Il y a encore bien des choses, si nous en croyons les mêmes Missionnaires, où nous sommes infiniment au-dessous de ces grands Européens. Par exemple, sur la chasteté on se persuaderoit, à les entendre, que la pureté du siécle d'or regne parmi eux ; au lieu de cette vertu, c'est la débauche la plus outrée & la crapule la plus grossiere. Les personnes de la plus haute naissance ne sont pas plus réservées que les autres, & dans tous les differens états l'impudicité régne également. On diroit presque que les trois quarts des Européens ont perdu toute honte, & qu'ils sont semblables à ces femmes publiques, qui même au milieu des peines infamantes qu'elles subissent, conservent sur leur visage un air de débauche & de brigandage. Cependant à les entendre parler des Nations étrangeres, qui pourroit penser qu'ils fussent si vicieux ? Il faut que je t'avoue que je ne les ai bien connus, que lorsque j'ai été au milieu d'eux ; soit honte, soit crainte, soit défaut d'occasion, ils se contraignent à la Chine. Quelle difference n'y a-t'il pas d'un François à

Peckin, ou d'un François à Paris ? Il faut étendre cette difference sur tous les differens états, & les Missionnaires sont réellement plus honnêtes gens à la Chine qu'en France, ou du moins s'ils ne le sont pas, ils tâchent de le paroître.

Tu serois surpris, cher Yn-Che-Chan, si tu voyois les désordres des Ecclésiastiques. Chez eux toutes les passions semblent avoir plus de force que dans les autres hommes. Haïssent-ils, il n'est rien qu'ils ne mettent en pratique pour se venger de leurs ennemis. Aiment-ils l'argent, il n'est aucun moyen qu'ils n'employent pour en avoir ; ils vendent les secours que la Religion les oblige à donner ; ils font un infâme trafic du Dieu qu'ils servent. Sont-ils adonnés aux femmes, ils poussent la débauche jusqu'au dernier point, & les infamies qu'ils commettent sont si abominables, que le récit t'en feroit horreur.

Si nous passons des Ecclésiastiques aux Nobles, nous ne trouverons pas en général plus des vertu & plus de probité. Chez les Européens nous verrons des gens en général, chez qui l'amour de la vraie gloire est entierement éteint ; qui, peu soigneux de cultiver les sciences, de s'instruire des loix de de leur patrie, d'y faire fleurir les bonnes moeurs par leur exemple, font con-

ſter leur honneur à débaucher les femmes de leurs concitoyens. Juſte Dieu! quel honneur ! il eſt bien digne d'un peuple, qui ſemble avoir oublié les premiers principes du Droit des gens & les regles les plus ſimples de la probité. A l'adultere les Nobles joignent la fainéantiſe, l'orgueil, l'ignorance, la dureté du cœur, le mépris des malheureux, l'envie de nuire à ceux dont ils paroiſſent être les meilleurs amis. Tant de défauts dans une créature mortelle ne devroient-ils pas la priver des droits de l'humanité ? & ces Nobles Européens, ſi peu dignes de cette naiſſance dont ils ſe vantent ſi fort, ne mériteroient-ils pas d'être métamorphoſés en loups-cerviers ? Ho ! que, ſi les métamorphoſes, ſi chantées par les Poëtes anciens, avoient lieu aujourd'hui, il reſteroit en Europe peu de Nobles jouiſſant de la figure humaine !

Les marchands & les bourgeois imitent les mœurs corrompues des Gentilshommes ; ils croyent ſe diſtinguer, ſe mettre à la mode, s'élever au-deſſus de leur état, en devenant plus vicieux. Tel eſt le mal que peut produire le mauvais exemple : les trois quarts des Européens auroient de la probité, ou du moins ils tâcheroient d'en avoir, ſi ceux qu'ils regardent comme les modéles de

bon goût & de la raiſon, ne les entraînoient dans les mêmes crimes où ils ſe plongent journellement.

Il paroît ſurprenant que des peuples, auſſi vicieux que les Européens, ayent des loix auſſi belles que les leurs; mais applique à toutes les Nations de l'Europe ce que je t'ai dit il y a quelque tems des François, que les loix chez eux ſont plutôt faites par vanité, que par l'envie qu'on a de les exécuter. Je regarde les loix Européennes, comme ces Livres qui compoſent les bibliothéques de quelques grands Seigneurs ignorans, qui ne ſont jamais ouverts, & qui n'ont été amaſſés à grands frais que par une vaine oſtentation; de même les principaux réglemens des Etats Européens ne ſont du tout point obſervés; auſſi la confuſion ſuit néceſſairement, comme tu peux le penſer, une pareille négligence. Les Eccléſiaſtiques empiétent journellement ſur les droits des Magiſtrats; les Princes dans quelques endroits détruiſent tous les priviléges de leurs ſujets, & rompent l'harmonie qui doit ſe trouver entre le peuple & le Souverain; dans d'autres Etats les ſujets perdent le reſpect qu'ils doivent à leur maître; enfin, cher Yn-Che-Chan, l'hiſtoire de l'Europe eſt celle du déſordre & de la confuſion,

bien differente en cela de celle de notre Empire, où, si l'on en excepte la derniere révolution qui nous a donné des Princes Tartares, à peine dans cinq ou six siécles en trouve-t'on une, comparable à celles qui arrivent journellement en Europe.

Il semble que la Nature, quelque aveugle qu'elle soit dans ses opérations, lassée des crimes des Européens, ait voulu les détruire. Le danger, que fit courir à toute l'Europe un mal qui lui avoit été inconnu avant la découverte de l'Amérique, pourroit fournir un argument aux adversaires des partisans des nouveaux Commentateurs : & peut-être s'il s'étoit présenté à ton esprit, l'eusses-tu placé dans les Lettres que tu m'as écrites sur la nécessité d'un Être intelligent. Tu sais, cher Yn-Che-Chan, le ravage que fit en Europe, il y a deux siécles, ce mal auquel les François donnent le nom de *Mal vénérien*. Les Espagnols l'apporterent des Isles qui avoient été découvertes par *Christophle Colomb*, & le communiquerent aux Napolitains. Peu de tems après les François, s'étant rendus maîtres de la ville de Naples, payerent cherement cette conquête par le don que leur firent les Dames Napolitaines du présent que leur avoient fait les Espagnols. Ce mal

s'étant répandu avec la violence & la rapidité d'un feu poussé par un ouragan, fit des progrès affreux dans toute l'Europe ; son venin, semblable à la peste, se communiqua par-tout. Alors les impudiques reçurent le prix de leur impudicité ; on ne voyoit qu'ulcères, que boutons dégoûtans, que bubons pestilentiels. Ceux qui étoient attaqués de ce mal, (juge, cher Yn-Che-Chan, si le nombre en étoit petit dans un pays aussi débauché que l'Europe) avoient le visage d'une couleur verdâtre. Ils étoient ordinairement couverts de playes, de cicatrices & de pustules ; l'ancienne lépre des Grecs n'étoit rien, pour ainsi dire, auprès d'un mal aussi affreux. Les ravages qu'il fit en France furent si grands, que tous les Etats du Royaume se trouvant également intéressés à les arrêter, les Pontifes se réunirent dans cette occasion avec les Parlemens ; il ne falloit pas moins que la fureur d'un mal terrible pour produire un pareil miracle, qu'on ne doit point espérer de revoir une seconde fois, la crainte d'un schisme n'étant pas aussi puissante sur le Clergé que celle de la verole.

L'Evêque de Paris travailla de concert avec les gens du Roi, à dresser des ordonnances pour l'entretien & le soulagement des malades. Elles n'arrêterent

pas cependant les progrès de la maladie contagieuse: il sembloit que le tems de la destruction totale des Européens fût arrivée, Une infinité de personnes de tout sexe, de tout âge & de toute condition étoient chaque jour attaquées; le mal Vénérien se montroit tout à coup dans celles qui peu auparavant paroissoient être les plus saines. On fonda des hôpitaux pour y renfermer les malades qui ne pouvoient se faire traiter chez eux; on ordonna aux Etrangers atteints du mal, de sortir de Paris; on distribua de l'argent à ceux qui n'en avoient point pour faire leur voyage; on défendit à ceux qui restoient dans la ville, de sortir de leur maison sous peine d'être pendus; enfin, après plusieurs années ce mal diminua un peu, & son venin ne fut plus si dangereux. On prétend qu'aujourd'hui il est presque éteint, & qu'il se dissipera entierement dans la suite. Si cela arrive, les débauches des Européens augmenteront, & le seul frein qui les retient encore, sera rompu. Quel est le caractere d'un peuple, qui ne peut être retenu que par la crainte d'une infâme maladie, & qui a moins d'amour pour la vertu, que de crainte pour la perte de sa santé? C'est celui d'une bête, qui n'est sensible qu'à ce qui flatte son goût & lui procure des

sensations agréables ; c'est aussi celui de ces Européens si fiers, si glorieux, si au-dessus des Asiatiques, & prévenus en leur faveur.

Porte-toi bien, & donne-moi de tes nouvelles.

De Peckin, le ...

LETTRE LIII.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

LE principal fruit que l'on retire des voyages, cher Yn-Che-Chan, ne seroit-il point d'apprendre à connoître l'homme? Les ressorts du cœur humain sont presque par-tout les mêmes : le cœur d'un Chinois & le cœur d'un François sont originairement de même trempe ; mais les actions qu'ils produisent l'un & l'autre, diffèrent cependant assez considérablement en apparence. L'éducation, la Religion, les usages, les modes, le climat, sont les causes de ces différences ; je les regarde comme des modifications variées d'un sujet, qui au fond reste le même.

Je n'aurois sans doute jamais fait cette remarque, plus importante qu'elle ne paroît d'abord, si je n'étois point

forti de la capitale de la Chine : prévenu à l'excès sur le chapitre de ma Nation, je l'aurois toujours crue la plus parfaite, je l'aurois préferée hautement à toutes celles dont l'hiftoire fait mention, à celles même, dont les doucereux & intéreffés Miffionnaires font des portraits fi flatteurs ; trouver dans leur lecture, ou dans leur récit, un feul ufage, étranger à ceux que le préjugé rendoit à mes yeux fi refpectables, m'auroit fuffi pour donner la pomme à ma Nation, à l'exclufion de toute autre. J'aurois été plus loin encore : felon les apparences, l'homme, né dans tout autre lieu que la Chine, m'auroit paru d'une claffe inférieure, un genre d'être fubalterne, & avec lequel on ne traitoit d'égal à égal que par condefcendence & par générofité. Ce que je te dis, tu l'as peut-être fenti toi-même ; n'as tu point éprouvé comme moi cette furprife, cette pitié qu'excite à l'entrée d'un premier voyage, la vûe des objets nouveaux & des ufages éloignés des nôtres ? Je l'avoue à ma honte : je fus à peine forti des frontieres de la Chine, que je condamnai tout ce que je vis d'oppofé à nos maximes, & à cet impertinent jugement fe joignoit une certaine efpece de compaffion dédaigneufe pour des gens fi mal-habils & fi

peu s'en faut, tous les autres, qui agit sur l'homme à Peckin, qui le remue à Paris, & qui en conséquence met le Chinois & le François au niveau, c'est l'amour propre. Je n'entends point par-là un amour modéré de soi-même, un amour raisonnab e qui tend à la propre conservation de l'individu auquel il est intimement lié; mais j'entends un amour excessif de soi-même, hors des regles de l'ordre & de la nature, cet amour propre aveugle & intéressé, qui est le pere de l'orgueil & de l'insolence. Je l'ai trouvé si généralement répandu, malgré les preuves que l'on doit avoir en quantité de son injustice & de son peu de fondement, malgré les maximes des Philosophes, malgré les efforts de *Confucius* & de tous les sages Moralistes, que je suis tenté de croire que cet amour propre est aussi essentiel à l'homme, que la solidité l'est à la matiere. A juger sainement, les Européens sont plus coupables à cet égard, que les autres peuples, en ce que le premier principe de la Religion qu'ils professent, est d'anéantir cet amour propre excessif. Que penser d'un homme qui me dit: *Ma Religion m'ordonne sur toutes choses de connoître mon néant, d'être humble, d'être modeste*, & qui tout de suite, me convainque qu'il est plein de lui-même,

&

& qu'il regorge d'orgueil ? Ne serois-je pas fondé à lui dire : » Monsieur, ne » trouvez pas mauvais si je ne veux rien » avoir à faire avec vous, si je vous » crains & vous évite ; puisque vous » ne suivez pas vos principes sur le point » capital, puis-je espérer que vous les » suivrez mieux sur d'autres moins es- » sentiels, sur ceux qui ont pour objet » la bonne foi & le commerce de la » vie ? » Mais, cher Yn-Che-Chan, si je tenois un tel discours à tous ceux à qui il pourroit convenir, bientôt je ne verrois personne. On diroit que chaque homme se regarde comme le plus excellent individu, comme le centre de l'Univers. Imagine-toi, si tu peux, la confusion que cela doit produire dans la Société : chacun de ces centres ayant un tourbillon différent, ils doivent se choquer à chaque instant ; ils ne sont pas mal représentés par les tourbillons de Descartes. La confusion doit augmenter par l'irrégularité des mouvemens, ils ne sont rien moins qu'uniformes ; l'amour propre les varie à l'infini, il est inépuisable dans les tournures qu'il fait prendre. Chez un puissant Mandarin, il s'annonce par le cortege, par la pompe qui le précéde ou l'environne ; chez un Lettré de la premiere volée, par cet air grave & imposant que tu lui

connois, plus ordinairement encore par l'indignation qu'excite en lui la plus legere contradiction. Mais c'est à Paris, où ce Protée se montre sous mille formes différentes, c'est-là, où il est réduit en art: souvent par un rafinement étudié, il se couvre, il se cache sous des dehors qui lui paroissent entierement opposés. On s'y méprendroit, si l'on n'avoit une pierre de touche pour aller au sûr, & la voici; c'est que fin & rusé sur mille articles, l'amour propre est la duppe du donneur d'encens, même le plus grossier. Sans te faire un détail de chaque rôle qu'il joue, je te dirai pour abréger, qu'il semble les réunir tous dans ce qu'on nomme ici *Petit-maître & Coquette*. L'un est en homme, ce que l'autre est en femme: si tu ignores ce que c'est que cette espece de gens, voici le portrait du Petit-maître, tracé par un Auteur qui a du bon & du mauvais (1): »Les Petits-maîtres sont de jeu-» nes gens de qualité, qui représentent » en abrégé ce que la jeunesse, le ca-» ractere François, & la Cour ont de » mauvais & de plus incommode: pour » se faire valoir, & se mettre au-dessus » des bien-séances que le reste des hom-

(1) Muralt, Lettres sur les Anglois, sur les François & les voyages, pag. 318.

» mes observent, & montrent en toute
» occasion de la hardiesse & du dédain. » Voici la peinture d'un fameux Petit-maître, d'une autre main (1).
» Il joint à la plus haute naissance l'esprit le plus agréable & la figure la plus séduisante; adoré de toutes les femmes qu'il trompe & déchire sans cesse; vain, impétueux, étourdi, & plus cher aux femmes peut-être par ces mêmes défauts, quelque contraires qu'il leur soient, il s'est fait un jargon extraordinaire, qui tout apprêté qu'il est, a cependant l'art de plaire; plaisant de sang froid, & toujours agréable, soit par le fond des choses, soit par la tournure neuve dont il les décore, il donne un charme nouveau à ce qu'il rend d'après les autres; il a composé les graces de sa personne comme celles de son esprit, & fait se donner de ces agrémens singuliers, qu'on ne peut attraper ni définir. »
Tu es étonné de ces portraits, cher Yn-Che-Chan, tu t'imagines qu'ils sont de fantaisie, mais je suis assûré qu'ils ont des originaux. Heureusement que leur chance tourne un peu aujourd'hui, que l'on commence à se dégoûter de

(1) Egaremens du Cœur & de l'Esprit, par *Crébillon*, I. Part. pag. 171.

cette pernicieuse engeance de l'amour propre; il faut en avoir infiniment pour joüer ce personnage, & beaucoup d'esprit pour le soutenir. Suppose un moment un Petit-maître & une Coquette aux prises: ne pourroit on pas dire que c'est-là le trône de l'amour propre excessif, que les deux acteurs jouent au plus fin à qui se trompera le mieux, & que le prix de la victoire est un titre de friponnerie?

A quels pernicieux excès le funeste, mais général penchant du cœur humain, ne porte-t-il point les hommes, cher Yn-Che-Chan! Déplore avec moi leur malheur, & félicite ceux qui du moins ont conservé quelque pudeur & quelque retenue! Ce que j'ai peine à comprendre, c'est que des hommes, éclairés d'ailleurs, se servent de moyens si impropres pour arriver à leur but: car enfin leur but est de plaire, l'amour propre lui-même n'en a point d'autre; cependant son effet ordinaire est de se faire haïr. Rien n'est plus vrai que cette maxime:

Des hommes voici le sistême.
Qui brûle de ses propres feux,
Devient un objet odieux,
Qui n'est aimable qu'à lui même.

Puiſque le grand reſſort du cœur humain, dans tous les tems & dans tous les âges, eſt l'amour exceſſif de ſoi-même; avec quelle eſtime, avec quel reſpect, avec quelle vénération dirai-je, ne devons-nous pas enviſager ce petit nombre d'excellens hommes, qui, ſemblables à des traits de lumiere répandus çà & là parmi l'obſcurité, ſe mettent au-deſſus de l'humanité, pour ainſi dire, par leur modeſtie, leur candeur, leur deſintéreſſement ſur leur propre chapitre! Seroit-ce acheter trop cher par un voyage de mille lieues, le bonheur d'être éclairés de leurs lumieres & de profiter de tels exemples? Le croiras-tu, cher Yn-Che-Chan? ce même lieu qui fournit des Petits maîtres, fournit auſſi des hommes de l'ordre dont je te parle; il ſe trouve à Paris de ces caracteres excellens, qu'on admire plus aiſément qu'on ne les imite. Je veux te parler d'un d'entre eux, connu aujourd'hui de preſque toute l'Europe par ſes Ouvrages, dont on ne peut aſſez le remercier; ſon but a été de former l'eſprit & le cœur de la jeuneſſe. Avec quelle habileté n'a-t-il point rempli ſon plan! mais je ne dois t'entretenir ni de ſon rare ſavoir, ni de la juſteſſe de ſon eſprit, ni de la ſageſſe de ſes réflexions, ni de l'agrément de ſon ſtyle; il ne s'agit que de

ſon peu d'amour-propre, de ſa probité, de ſon déſintéreſſement ſur ſon propre chapitre : écoute-le parler lui-même, & juges-en. (1) » Quoique le Public » n'improuve point l'empreſſement avec » lequel je le ſers, je m'imagine néan- » moins avoir beſoin de quelque Apo- » logie près de lui ſur ce ſujet. Il y a, » ce me ſemble, dans cette promptitu- » de à donner livres ſur livres, je ne ſais » quel air d'oſtentation qui me bleſſe » moi-même. A juger de mon Ouvra- » ge par ſa variété & la multiplicité des » Auteurs cités à la marge, on pour- » roit croire qu'il demande une vaſte » érudition ; & cela feroit vrai, ſi l'on » n'avoit point de ſecours, & qu'il fal- » lût défricher ſoi-même toutes ces ma- » tieres, mais on les trouve preſque » toutes rangées exactement années » par années dans Uſſerius... Je ne fais » ſouvent que copier M. Prideaux : » cette liberté que j'ai priſe de me ſaiſir » de tout ce qui m'accommode, m'é- » pargne beaucoup de peine & de tems, » mais auſſi ne me laiſſe ſouvent que le » mérite d'un fidele copiſte. Si chaque » Auteur que je pille, venoit à réven- » diquer ſon bien, je me trouverois

(1) *Hiſtoire Ancienne*, par *Rollin*. Tom. VIII. Avertiſſement.

» exposé au sort du geai de la fable, qui
» s'étoit paré de plumes étrangeres ;
» avec cette différence pourtant, qu'il
» les donnoit pour siennes, & que j'a-
» voue mes vols. » Qui ne voit ici un fond de modestie sincere ? Il semble qu'on n'a aucune obligation à cet Auteur, comme il parle ; le Public, & surtout les gens de goût, en jugent un peu autrement. Il faudroit copier vingt endroits de ses livres, si je voulois te marquer tous les traits, où l'on découvre la droiture & la modestie de Monsieur Rollin.

Il faut finir ma lettre, cher Yn-Che-Chan, ce sera en concluant que la connoissance de l'homme, que les voyages nous aident à acquerir, suffit pour les rendre recommandables. Je suis bien éloigné de penser avec un Auteur que je t'ai cité dans cette Lettre à un autre égard (1) « que les voyages n'appor-
» tent d'autres changemens que ceux,
» que le tems y devoit apporter nécef-
» sairement, & que tous ceux que l'on
» remarque dans les jeunes gens (qui
» ont voyagé) sont de même nature,
» les voyages n'étant pas capables d'em-
» pêcher ces changemens, non plus que

(1) *Muralt*, Lettres sur les François, &c. pag. 468.

» de les produire. » Je conviens que l'on peut voyager sans succès, mais ce n'est pas là la question dont il s'agit : il suffit qu'un honnête homme puisse trouver à profiter essentiellement dans ses voyages, pour justifier mon opinion.

Après tout j'ai l'experience : je suis parti de la Chine excessivement prévenu en faveur de ma Nation, j'ai perdu ce préjugé ; j'ai vû que les autres hommes ressembloient fort aux Chinois : j'ai démêlé que les passions étoient à peu près partout les mêmes ; qu'un amour-propre, outré & masqué de mille façons, en étoit l'ame ; j'ai donc découvert l'ennemi capital de l'humanité ; n'est-ce pas déja l'avoir vaincu à demi ? je ne néglige rien pour achever ma victoire.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & travaille sur toi-même.

De Paris, le...

LETTRE

LETTRE LIV.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

IL a paru ici, il y a quelques mois, cher Yn-Che-Chan, un Ouvrage fait par un Jésuite; il a été exilé pour l'avoir publié. On avoit d'abord approuvé son Livre; mais on a découvert peu après que sous le prétexte d'établir un systême badin & ingénieux, il détruisoit les revenus les plus fixes & les plus solides des Ecclésiastiques, & ruinoit de fond en comble les opinions qu'ils soutiennent sur l'état des ames après la mort. Voici le sentiment de ce Jésuite.

Tu sais, cher Yn-Che-Chan, que les Philosophes Européens ont disputé & disputent encore avec beaucoup de feu sur la nature de l'ame des bêtes. Les uns ont voulu qu'elle fût matérielle: on a condamné cette opinion, parce qu'on a prétendu que la matiere ne peut être susceptible de matiere; & que s'il étoit vrai qu'elle pût l'être, les ames des hommes pourroient être de la même nature que celle des bêtes;

ayant la liberté d'agir un peu plus librement & distinctement, à cause de la perfection plus grande des organes. Ceux qui ont fait ces objections ont changé les bêtes en machines, les ont privées de tout sentiment. D'autres Philosophes se sont moqués de cette métamorphose, démentie par l'expérience journaliere, & directement opposée aux notions les plus claires & les plus simples. Voulant donc éviter les difficultés qui se trouvent dans ces deux premieres opinions, ils en ont inventé une troisiéme, & ont supposé que l'ame des bêtes étoit spirituelle, mais d'une spiritualité moins parfaite & plus grossiere que celle des hommes. Plusieurs Métaphysiciens se sont élevés contre une supposition aussi peu vraisemblable : » Il ne peut y avoir, *ont-ils dit*, » deux sortes de spiritualité ; car tou» te substance est, ou matérielle, ou » immatérielle : or de même qu'il » n'y a point de matiere qui n'ait les » qualités essentielles à la nature du » corps, il n'y a point aussi d'être spi» rituel qui n'ait dans son essence tou» tes celles qui sont nécessaires à cons» tituer la spiritualité. Nous n'avons » aucune idée d'une substance qui n'est » ni esprit ni matiere ; ainsi en admet-

» tant que le principe des actions des
» bêtes est une substance différente de
» l'esprit & de la matiere qui tient un mi-
» lieu entre eux deux, on établit une
» pure supposition sans preuves, & qui
» par cela seul doit être rejettée. D'ail-
» leurs, qui empêcheroit qu'on ne
» multipliât à l'infini les différentes
» essences de l'esprit, si l'on admet-
» toit ce systême ? Car dès qu'il peut
» y avoir de deux sortes de spirituali-
» té, il peut y en avoir de trente. Si
» l'ame des chiens tient un milieu entre
» l'ame humaine & la matiere, pour-
» quoi celle des cochons n'en tiendra-
» t'elle pas un entre celle des singes &
» des taupes ? Car entre ces trois ani-
» maux on apperçoit presque autant
» de différence qu'entre l'homme & le
» chien. «

Les difficultés que nous venons de parcourir succinctement, sont ôtées par l'hypothése du Jésuite ; il place les Diables dans les corps des animaux ; un chien n'est qu'un Démon renfermé dans une machine, composée de chair & d'os. Tu sais, cher Yn-Che-Chan, que les Chrétiens croyent qu'au commencement du Monde l'Etre suprême ayant créé plusieurs Intelligences immatérielles, un grand nombre de ces Intelligences voulurent s'égaler à leur

Créateur. Ce crime d'orgueil fut puni, selon les Docteurs, par leur chute dans les Enfers, & selon ce Jésuite, par leur emprisonnement dans le corps des bêtes. Le même Auteur admet la métempsycose à l'égard des ames des bêtes ; c'est-à-dire qu'il fait passer successivement les Démons du corps d'un animal mort dans celui d'un autre prêt à naitre. Il explique par cette circulation d'ames les causes de ces prodigieuses nuées de sauterelles, de ces armées de chenilles, & de cette quantité surprenante d'insectes qui paroissent quelquefois. Selon lui, il est inutile de chercher dans le froid & dans le chaud, dans les pluyes & dans les vents les raisons de ces subites multiplications ; il faut les attribuer à la mortalité des bêtes fauves, des troupeaux, des oiseaux, des poissons, &c. Lorsque les animaux ont été attaqués de quelque mal contagieux, qu'il en a peri un grand nombre, il se trouve une grande quantité de Diables destitués de corps : ne pouvant faire mieux, ils se jettent promptement dans la premiere espéce qu'ils trouvent prête à les recevoir, & y restent jusqu'à ce qu'il se présente une meilleure occasion, & qu'ils puissent choisir un domicile plus commode.

Ce systême qui à la Chine auroit été regardé comme un de ces Contes des Fées, où il ne faut demander ni la vraisemblance, ni la justesse du raisonnement, ni la solidité des preuves, mais qui plait pourvû qu'il amuse par sa singularité & par la maniere dont il est narré, a soulevé presque tous les Théologiens François. Il est vrai que si les suppositions du Jésuite avoient été une fois goutées, les trois quarts des opinions que les Européens ont sur la nature de l'ame humaine, auroient pû être vivement attaquées; car, supposé que les Démons soient renfermés dans les corps des bêtes, pourquoi y a-t'il un autre Enfer que ces mêmes corps? Si l'abime dont il est parlé dans les Livres canoniques des Européens, dans lesquels il est dit que le Diable est renfermé, si cet abime est le ventre d'un éléphant, pourquoi le feu qui doit punir les ames humaines de leurs crimes, ne sera-t-il pas le soleil qui brûle les lions, les tigres, &c. dans les déserts de l'Afrique? Le Purgatoire, lieu mitoyen, où les Docteurs placent les ames qui ne doivent souffrir que pour un tems, se trouvera dans les chiens, dans les chats, dans les rossignols, dans les canaris, enfin dans tous les animaux

qui nous paroissent les plus heureux.

Dès qu'on veut que les Diables soient punis seulement par la prison, pour raisonner conséquement, il faut aussi que les hommes, quelque criminels qu'ils soient, n'essuyent que la même peine; car quel est le Théologien Européen qui oseroit soutenir que les hommes, quelque coupables qu'ils soient, le soient plus que les Diables? Or, quelle absurdité n'y auroit-il pas de punir griévement les premiers, & très-légerement les derniers? Quelle comparaison pourroit-on faire des peines d'un Diable, enfermé dans le corps de l'élephant blanc du Roi de Siam, presque aussi respecté que son maître, & aussi magnifiquement servi, & d'un pauvre Parisien, dévoré par les flammes d'un feu qui se renouvelle sans cesse? L'idée de la justice & de la bonté de l'Etre suprême ne nous permet pas de croire qu'il puisse y avoir une si grande différence entre deux coupables: si elle s'y trouvoit, la raison nous montre évidemment qu'elle devoit être en faveur du moins criminel; le Diable alors seroit au milieu des flammes, & l'ame humaine dans le corps de l'éléphant. Tout ce qu'on peut dire de plus favorable pour ceux qui voudroient que les

hommes fussent punis ainsi que les Démons, c'est qu'on veut bien leur accorder qu'il n'y a qu'un Enfer, & que cet Enfer est, ainsi qu'ils le disent, dans le corps des animaux; par conséquent les ames humaines, ainsi que les Démons, les animent également.

Lorsqu'on voit de ces nuées de sauterelles, de ces quantités prodigieuses d'insectes, c'est qu'il y a eu dans les régions éloignées quelque guerre sanglante, ou que de grands pays ont été ravagés par la peste, ou par quelque autre mal contagieux. Le nombre des réprouvés étant incomparablement plus grand que celui des justes, il se trouve une quantité d'ames qui se jettent dans la premiere espéce qu'elles trouvent prête à les recevoir: elles y restent, jusques à ce qu'elles passent peu à peu dans d'autres corps, suivant qu'elles sont plus ou moins coupables. Celle, par exemple, d'un Théologien hypocrite & persécuteur passe successivement du corps d'un cheval de poste dans celui d'un chien couchant; celle d'un grand Seigneur orgueilleux, dans celui d'un paon; celle d'une femme infidéle, dans celui d'une louve; & celle d'un courtisan qui a trahi si souvent sa conscience, dans celui d'un escarbot.

Il est aisé, en admettant ce système, de démêler la cause des différentes inclinations que nous voyons aux bêtes. On ne les explique pas aussi facilement par l'hypothése, qui ne leur donne d'autre ame que les Démons; car il faut supposer que certains Démons animent toujours les corps de certains animaux. Par exemple, ceux qui ont été les plus coupables sont renfermés dans des mulets, dans des ânes, dans des bœufs, dans des cochons : les Démons au contraire qui ont été moins criminels, passent successivement dans les bêtes qui nous paroissent les plus spirituelles; l'état de ces esprits est plus ou moins infortuné, selon que les animaux auxquels ils sont unis, ont les organes plus ou moins grossiers. Voilà tout ce qu'on peut dire de plus raisonnable pour expliquer la cause de la différence considérable que nous appercevons dans l'intelligence de certains animaux, & pour donner quelque raison plausible des diverses passions dont elles sont susceptibles. Mais ces conjectures (car peut-on appeller autrement ces raisonnemens?) ne satisfont point; il s'offre mille difficultés, qui disparoissent en supposant les animaux animés par des ames humaines. Un cheval superbe & fier, qui

fait des courbettes ſous la main du cavalier qui le monte, eſt animé par celle de quelque Prince, ou de quelque Seigneur orgueilleux, qui conſerve toujours quelque choſe de ſon premier naturel; une mule revêche, qui ſans ceſſe rue, ſe cabre, qu'on ne peut dompter que par le travail & par le retranchement de l'avoine, eſt vivifiée par celle d'une capricieuſe qui a paſſé ſes jours à faire enrager ſon mari, & qui n'a pû être réduite à la raiſon que par l'autorité du Magiſtrat, ou par la ſuppreſſion d'une partie de ſon revenu. Il en eſt ainſi de tous les autres animaux: une coquette paſſe dans un papillon; un Théologien hypocrite, dans un chat; un Magiſtrat ignorant, dans un âne; un fripon, dans une pie; un Petit-maître, dans un ſinge; un partiſan, engraiſſé du ſang du peuple, dans un cochon; un Muſicien, dans une cigale; une amante fidéle, dans une tourterelle; un Jéſuite ſouple & politique, dans un caméléon. Il n'eſt enfin, cher Yn-Che-Chan, aucune eſpéce d'animaux dont on ne puiſſe aiſément par ce ſyſtême expliquer la cauſe des paſſions; & dès qu'on ſuppoſe une fois que les Enfers ſont dans le corps des bêtes, ainſi qu'il le faut néceſſairement lorſqu'on

veut que les Diables y fassent leur séjour, il s'ensuit nécessairement que pour un chien animé par un Démon, il y en a mille qui le sont par des ames humaines. Il en est de même de tous les autres animaux.

Tu juges bien à présent, sage Yn-Che-Chan, que cette hypothése du Jésuite doit avoir trouvé, ainsi que je te l'ai dit, un grand nombre de gens qui l'ont condamnée, & qui se sont élevés contre elle avec un zéle d'autant plus fort, qu'il étoit animé par l'intérêt; car si l'Enfer & le Purgatoire sont dans les bêtes, comme ils doivent s'y trouver par une suite nécessaire des principes du Jésuite, que deviennent toutes les indulgences si avantageuses aux Ecclésiastiques Européens? Un boucher & un chasseur auront plus de pouvoir pour délivrer une ame du Purgatoire que tous les Pontifes Romains. Or tu sais combien ce feu expiatoire leur tient à coeur, & nous avons souvent plaisanté à Pekin nos amis les Missionnaires sur ce demi-Enfer, que les Prêtres Européens avoient inventé si à propos pour leur intérêt. Le Jésuite a donc été exilé pendant quelque tems, & forcé de desavouer ses opinions; quoiqu'il y eût apparence qu'il ne les eût publiées que

comme une badinerie ingénieuse. Presque tous les Moines ont pris l'allarme ; les Jansénistes sur-tout ont voulu faire passer cêt Auteur pour homme plus dangereux que Mahomet ; on eût dit, à les entendre, que l'Etat alloit être bouleversé. Les Molinistes ne tarderont peut-être pas d'avoir leur revanche, & leurs adversaires leur fournissent assez souvent matiere à clabauder contre leurs Ouvrages. Il est vrai qu'ils en publient de tems en tems qui sont remplis de tant d'extravagance, qu'en vérité on diroit qu'ils cherchent à se rendre méprisables dans l'esprit de tous les honnêtes gens. Que ne diroient pas nos Bonzes, cher Yn-Che-Chan, s'ils lisoient le Recueil des Miracles du Diacre Paris ? Hé quoi ! s'écrieroient-ils, ce sont là ces Européens qui nous traitent de fourbes ! Ha ha ! vraiment, ils sont bien plus experts que nous dans l'art de mentir hardiment.

Porte-toi bien.

De Paris, le...



LETTRE LV.

Sioeu-Tcheou, *à* Yn-Che-Chan.

SI la vanité est ridicule aux yeux d'un véritable Philosophe, elle l'est encore bien plus lorsqu'elle se trouve chez des gens qui se piquent d'une austerité stoïque, & qui veulent jouer le rôle de réformateurs des mœurs. Ces prétendus Philosophes dont l'Europe est aujourd'hui remplie, ressemblent parfaitement à ceux dont Lucien (1) s'est moqué si finement, & qui cachoient tous les vices sous leurs vétemens singuliers, & sous leur barbe énorme.

Les Philosophes aujourd'hui s'habillent comme les autres citoyens, mais ils ne cherchent pas moins que les anciens à se distinguer des autres hommes, ils veulent dès qu'ils paroissent

(1) Ἀλλὰ καὶ τὸν πώγωνα τοῦτον ἀποθέσθω ὦ Ἑρμῆ, βαρὺν τὲ ὄντα, καὶ λάσιον, ὡς ὁρᾷς, πέντε μνῶν τρίχος εἰσὶ τουλάχιστον.

Sed hanc barbam deponat, ô Mercuri, gravem & hirsutam, ut vides: quinque minarum capilli sunt ponderis minimum. *Lucian. Dial.* mortuorum.

en public, attirer les regards des ſpectateurs ; ils s'eſtiment très-malheureux s'ils ne peuvent pas dire ainſi qu'Horace (1), qu'ils ſont montrés au doigt par les paſſans. Leur air eſt diſtrait, leur maintien ridicule, toutes leurs manieres ſe reſſentent de leur orgueil caché. Ils s'annoncent, ils parlent d'une façon bruſque, enfin on les prendroit pour des fous, s'ils ne diſoient pas qu'ils ſont très-ſages, & ſi le Peuple toujours la dupe de ceux qui veulent le tromper, ne leur accordoit pas le nom de ſages mal à propos.

Que ne verroit-on pas, cher Yn-Che-Chan, ſi l'on pouvoit lire dans les cœurs de ces Philoſophes avec autant de facilité que Menipe lit dans ceux des Sophiſtes qui arrivent aux enfers (2) ? Que d'inſolence, que d'igno-

(1) Totum muneris hoc tui eſt,
Quod monſtror digito prætereuntium.
Od. Lib. IV. Od. 3. Horat.

(2) Κατάθες σὺ τὸ σχῆμα πρῶτον, εἶτα καὶ ταυτὶ πάντα, ὦ Ζεῦ, ὅσην μὲν τὴν ἀλαζονείαν κομίζει ; ὅσην δὲ ἀμαθίαν, καὶ ἔριν, καὶ κενοδοξίαν, καὶ ἐρωτήσεις ἀπόρους, καὶ λόγους ἀκανθώδεις, καὶ ἐννοίας πολυπλόκους. Ἀλλὰ καὶ ματαιοπονίαν μάλα πολλὴν, καὶ λῆρον οὐκ

rence, que de prétentions, que de fausse gloire, que de sentimens ridicules, que d'opinions hazardées, que de visions extravagantes ne découvriroit-on pas? Avec quel étonnement ne connoîtroit-on pas la cause de tant d'intrigues, de tant de persécutions? De quelle indignation ne seroit-on pas saisi en examinant ces débauches, ces impudicités, qui ont été soigneusement cachées sous le voile de la philosophie? Oh qu'il seroit heureux pour le bien de la Société, dans laquelle ces Philo-

ἄλγον, καὶ ἀπαιδευσίαν, καὶ μικρολογίαν. Νὴ Δία, καὶ χρυσίον γε τουτί, καὶ ἡδυπάθειαν δὲ, καὶ ἀναισχυντίαν, καὶ ὀργήν, καὶ τρυφήν, καὶ μαλακίαν. οὐ λέληθε γάρ με, εἰ καὶ μάλα περικρύπτεις αὐτά, καὶ τὸ ψεῦδος δὲ ἀπόθου, καὶ τὸν τῦφον, καὶ τὸ οἴεσθαι ἀμείνων εἶναι τῶν ἄλλων.

Depone tu habitum primò, deinde & hæc omnia, ò Jupiter, quantam jactantiam fert, quantam ignorantiam, & contentionem, & vanam gloriam, & interrogationes difficiles, & sermones spinosos, & sententias perplexas, & inutilem laborem valde multum, & deliria non pauca, & nugas, & de rebus nihili disputationes, per Jovem, & aurum hoc, & voluptatem, & impudentiam, & iram, & delicias, & mollitiem: non enim latuerunt me, licet multum occultes illa: mendacium depone, & jactantiam, & putare meliorem te esse aliis. *Lucian. Dialog. mortuorum.*

sophes sont comme des loups & des tigres couverts de la peau des pasteurs, au milieu d'un troupeau de brebis, qu'on pût leur donner une marque qui les distinguât, & qu'en les voyant on se recriât, fuyons, fuyons, ils ont la marque de la fausse philosophie (1); *fuge longe, fœnum habent in cornu.*

Quand on examine attentivement, cher Yn-Che-Chan, l'abus que plusieurs Gens de Lettre font de leurs talens, on est presque tenté de regreter les siécles où regnoit cette heureuse ignorance compagne de la probité, & sœur de cette aimable simplicité, si utile à la tranquilité de la Société.

Le défaut le plus insupportable que la vanité communique aux Gens de Lettres, qui sont assez insensés pour se laisser conduire à leur orgueil, c'est l'envie de briller à quelque prix que ce soit, rien n'est respectable pour eux. L'amitié, la reconnoissance, la bienséance, la douceur de l'esprit si nécessaire dans le commerce de la vie, rien ne

(1) Fœnum habet in cornu, longè fuge dum modo risum
Excutiat sibi, non hic cuiquam parcet amico.
Horat. Lib. 1. Sat. 4. Vers. 44. 45.

les arrête ; ils mordent, ils déchirent sans cesse, semblables à ces Ciniques à qui l'antiquité avoit si justement donné le nom de chiens. Les gens sages ne peuvent se sauver de leur rage orgueilleuse, qu'en évitant non-seulement de les fréquenter, mais même de les connoître, car l'absence ne met pas à l'abri de leurs coups, tout homme qui est digne d'être estimé leur devient odieux, c'est un rival qu'ils veulent perdre. Le mérite est pour ces faux Philosophes un appas qui excite leur rapacité, semblables à ces oiseaux de proye, qui quoique rassasiés fondent cependant sur les colombes, les tuent sans profiter de leur mort.

C'est un grand bonheur, cher Yn-Che-Chan, pour les personnes qui aiment la tranquilité, lorsque ces prétendus Philosophes se font une guerre cruelle, & disputent une primauté imaginaire, c'est ce qui ne manque jamais d'arriver lorsqu'ils s'en trouve plusieurs de ce caractére dans une même Société, ils combattent jusques à ce qu'ils ayent porté à leur réputation les coups les plus mortels. Leur vanité les aveugle au point de ne pas connoître que le public les voyant se démasquer si bien les uns les autres,

fort de l'illusion où il étoit sur leur compte, & fait succéder le plus profond mépris à l'estime qu'ils lui avoient usurpée par leur hypocrisie, & par un vain étalage de paroles souvent vuides de sens, & toujours pleines d'ostentation.

Je pense, cher Yn-Che-Chan, qu'on devroit regarder dans la République des Lettres les disputes des Savans orgueilleux, comme une marque de la providence, qui permet que les honnêtes gens qui ont été persécutés par les méchans, voyent ces mêmes méchans se détruire entr'eux, s'immoler aux yeux du public, & se couvrir d'un ridicule dont la postérité la plus éloignée gardera le souvenir comme d'un exemple capable de corriger tous les Gens de Lettres qui deshonorent les Sciences par les actions que leur vanité leur fait commettre.

Ne crois pas cependant, mon cher Yn-Che-Chan, qu'il n'y ait pas de véritables Philosophes, la France en a plusieurs qui honorent leur siécle & l'humanité par leur sçavoir, la douceur de leurs moeurs & leur probité (1).

(1) M. de Reaumur, de l'Académie des Sciences.

Un Physicien a donné une *Histoire des Insectes*, dans laquelle la sagacité & la pénétration de l'esprit humain sont portées au plus haut point. On est si étonné de la profondeur & de la subtilité de ses recherches, qu'on seroit presque tenté de croire qu'il n'a pas été permis à un simple mortel de pénétrer si avant dans les secrets les plus cachés de la nature, & que celui qui a découvert des mysteres si obscurs, mais si curieux & si nécessaires, a été guidé par une intelligence céleste.

Un autre Philosophe, bon Géometre, grand Physicien, sage & profond Métaphysicien, qui joint la plus grande urbanité aux connoissances les plus vastes, vient de donner deux Ouvrages curieux, l'un *sur la Glace*, & l'autre sur *l'Aurore Boréale*; il a trouvé le moyen de placer dans ces livres les questions les plus importantes de la Physique, ce sage Philosophe s'appelle de *Mairan* (1).

Un Savant aussi spirituel que profond, (2) juge aussi éclairé qu'équitable de

(1) D'Ortous de Mairan, de l'Académie des Sciences & de l'Académie Françoise.

(2) M. de Fontenelles, de l'Académie des Sciences, de l'Académie Françoise, de l'Académie des Belles-Lettres & Inscriptions, & de toutes les

tous les Philosophes Européens, a mis non-seulement à la portée des hommes les plus simples, mais même des femmes, les découvertes les plus savantes des plus célébres Astronomes (1). Ce sage & ingénieux Auteur a rendu aimable & gracieuse l'étude des matieres les plus épineuses ; à de si rares & de si heureux talens il a joint l'art de faire d'excellens vers. De quelque côté qu'on le considére, on le trouve toujours également grand. Le regarde-t'on comme Philosophe, il pense aussi profondément que les *Descartes* & les *Newton*; écrit aussi élegamment que les *Lucreces*. Le considére-t'on comme Historien des grands hommes, il donne un nouveau lustre à la beauté, à la sagacité & à l'érudition de ceux dont il fait l'éloge ; les choses médiocres deviennent sublimes en passant par ses mains.

Les François joignent volontiers aujourd'hui l'étude de la Philosophie avec le talent de la Poësie (2). Un Poëte, auteur d'un Poëme épique, dont les vers sont très-harmonieux, vient de

'Académies de l'Europe ; né en Février 1656. & vivant en Juillet 1755.

(1) La pluralité des Mondes.

(2) M. de Voltaire.

donner un Ouvrage Philosophique, critiqué par ses ennemis. Un Auteur est toujours très-estimable lorsque le bon dans ses Ouvrages l'emporte infiniment sur le médiocre.

Tu as admiré avec raison, cher Yn-Che-Chan, les Tragédies de *Corneille* & de *Racine*, tu disois qu'il étoit impossible que la France produisît jamais des Poëtes qui pûssent égaler ces deux grands hommes ; cependant un Auteur (1) a si fort approché du point où ils sont parvenus, que la distance qu'il y a d'eux à lui n'est pas si considérable que tu pourrois le croire. Je dis plus, cher Yn-Che-Chan, l'Auteur dont je te parle a plusieurs endroits aussi beaux, aussi touchans, aussi sublimes que ceux de ces deux Poëtes, & pour te mettre à portée d'en juger, je t'envoye *Electre*, & *Radamiste* & *Zénobie*.

Il y a quelque tems que Paris a perdu un Auteur (2), dont les Ouvrages sont remplis d'esprit. On peut dire que ses Ecrits sont pleins de choses, au lieu que ceux de beaucoup de ses contemporains ne le sont que de mots. Il écri-

(1) M. de Crébillon, de l'Académie Françoise.
(2) Feu M. de la Motte, de l'Académie Françoise.

voit en prose aussi bien qu'aucun homme de sa nation : il faisoit des vers nobles, mais ordinairement peu harmonieux ; il y a cependant dans ses poësies plusieurs Odes entieres d'une grande beauté. Quoiqu'en général la prose de cet Auteur soit beaucoup au-dessus de ses vers, elle seroit parfaite si elle étoit moins recherchée, & j'ose dire un peu moins spirituelle. C'est un beau défaut, cher Yn-Che-Chan, que celui d'avoir trop d'esprit.

Un habile Magistrat (1) qui remplit dignement un des premiers emplois d'une province, se délasse de ses occupations sérieuses par l'étude des Belles-Lettres. Il leur consacre ses momens de loisir ; ainsi ses amusemens même deviennent utiles au Public : après qu'il l'a servi dans les fonctions pénibles de sa charge, il l'instruit par les charmans Ouvrages qu'il lui donne.

Un autre (2) Magistrat, empruntant le style & le nom d'un Persan, a plus

(1) Le Président Bouhier, de l'Académie Françoise.

(2) Le Président de Montesquieu, de l'Académie Françoise, célébre par les Lettres Persannes, le Temple de Gnide, les considérations sur la grandeur & la décadence de l'Empire Romain, & par l'Esprit des Loix.

mis d'instruction dans un petit Ouvrage de deux volumes, que tous les Théologiens dans leurs énormes & monstrueuses compilations. Le feint Persan a toutes la délicatesse d'un François, la pénétration d'un Anglois, & la solidité d'un Allemand.

Je viens de te parler, mon cher Yn-Che-Chan, d'un petit nombre de bons Auteurs, je me reserve à t'entretenir plus au long une autre fois, celui des mauvais est bien plus considérable, & fera la matiere de plus d'une Lettre. Il en est ici comme dans tous les Pays du monde, les bons & les excellens sont rares, la nature avare ne fait pas tous les jours des *Voltaires*, des *Montesquieu*, mais qu'elle est prodigue, mon cher Yn-Che-Chan, en médiocre & détestables! je ne finirois pas si je te parlois de ce nombre d'Ecrivains subalternes, qui journellement innondent le Public de leurs Ouvrages, des *la Morliere*, des *Chevrier*, des Chevaliers de *Saint Mars*, des *Mailhols*, des *Mathégans*, des *la Beaumelle*, des *le Blanc*, des *la Solle*, & mille autres qu'il seroit trop long de te détailler.

Il n'y a rien de si commun en France que d'y voir la mémoire des plus grands personnages attaquée de la maniere la

plus affreuse par ces Ecrivailleurs ; on seroit indigné à la Chine contre les mauvais Ecrivains qui oseroient s'ériger en suprêmes directeurs du genre humain, & en souverains de la République des Lettres. A Paris il n'en est pas de même ; on voit tous les jours des Auteurs très-mauvais attaquer de grands hommes, & même les attaquer personnellement, leurs prétendues critiques sont aussi impolies que ridicules. *Leibnitz*, *Bayle*, *Despreaux*, *Pope*, *Voltaire*, ont été maltraités plus d'une fois, & en général tous les anciens ont eu le même sort que ces illustres modernes.

Porte-toi bien, cher Yn-Che-Chan, & que le Ciel te garantisse toujours de la société des orgueilleux & des méchans ; donne-moi de tes nouvelles.

LETTRE LVI.

Tiao, à Yn-Che-Chan.

DEpuis que je suis arrivé à Petersbourg, je n'ai pû trouver un moment pour t'écrire; j'ai été accablé d'affaires, & je saisis le prémier instant dont je suis le maître. Petersbourg est une ville d'une grandeur assez considérable; elle est infiniment mieux bâtie que Moscou. Les rues sont tirées au cordeau : plusieurs sont entrecoupées par des canaux; il y a des bâtimens publics d'une architecture régulière. Cette ville doit sa fondation au feu Czar Pierre le grand, qui prétendoit en faire le centre d'un des plus grands commerces de l'Univers, par le moyen du *Volokua* qui passe à Petersbourg, & dont ce Prince avoit fait la jonction avec le *Wolga*. Par l'union de ces deux rivieres, l'on fait par eau plus de huit cens lieues au travers de la Moscovie, & l'on peut transporter dans des bâtimens les marchandises sans les débarquer, depuis Petersbourg jusques dans la Perse & dans la mer Caspienne. Si le feu Czar avoit encore vécu quelques années, il méditoit

ditoit la jonction de plusieurs autres fleuves, & sans doute qu'accoutumé à se roidir contre les plus grandes difficultés, il seroit venu à bout de ce dessein, ainsi que de tant d'autres qu'il a exécutés.

Je doute, cher Yn-Che-Chan, qu'il soit né depuis bien des siécles un homme aussi extraordinaire que l'étoit ce Prince. Tout étoit grand en lui-même jusqu'aux défauts qu'il avoit pris dans son enfance, & dont il n'avoit jamais pû se défaire entierement lorsqu'il parvint à l'Empire. Il avoit un frere pour collégue à l'Empire; ce frere étant mort, il se vit le maître d'exécuter tous les projets qu'il méditoit depuis quelque tems. Son génie pour les grandes choses avoit paru, pour ainsi dire, dès sa tendre enfance: il avoit d'abord formé une compagnie de cinquante soldats étrangers, commandés par des Officiers Allemands, & il avoit pris dans cette troupe le moindre de tous les grades. Ce ne fut que par degré qu'il s'avança dans les emplois militaires; il vouloit par son exemple instruire ses sujets de la nécessité de la subordination dans le metier de la guerre. A cette premiere compagnie il en joignit bientôt plusieurs autres, qu'il exerça & disciplina de la même maniere. Ce corps de troupes étrangeres, augmenté peu-à-peu, de-

vint enfin très-confidérable, & lui donna dans sa suite le moyen de casser l'ancienne milice, dont il avoit eu sujet de se plaindre.

Les soins du commerce n'occupoient gueres moins le Czar, que ceux de former de bonnes troupes qui pussent lui être utiles dans les entreprises qu'il méditoit. Il avoit trouvé sur un lac d'une de ses maisons de plaisance une chaloupe Hollandoise, abandonnée des matelots: ce petit bâtiment le frappa, il en fit construire plusieurs, un peu plus considérables, par des charpentiers Hollandois. Peu de tems après, les Moscovites virent avec étonnement quatre frégates de quatre piéces de canon sur le lac de *Pereslave*. Ces commencemens d'une marine, inconnue jusqu'alors à tous les prédécesseurs du Czar, l'engagerent à faire quelques petits voyages sur des bâtimens Anglois & Hollandois, pour s'instruire par lui-même dans l'art de la navigation. Enfin, n'étant plus retenu dans ses desseins, & la mort de son frere le mettant en état de les exécuter, il partit pour la Hollande, à la suite de deux Ambassadeurs qu'il envoyoit auprès des Etats-Généraux. Quoiqu'on le connût, il ne passoit cependant que pour un simple particulier: il entra en cette qualité dans la maison de l'Ami-

rauté à Amsterdam, se fit inscrire dans le rôle des charpentiers, sous le nom de *Pierre Michaleof*, & travailla dans les chantiers avec plus d'assiduité, que ceux qui étoient obligés de le faire par leurs professions. L'Univers entier vit alors avec étonnement un des plus puissans Princes de l'Univers se dépouiller en quelque maniere de tous les droits & de tous les Privileges de la Royauté, pour les reprendre un jour avec plus d'éclat.

Pendant que le Czar s'occupoit à se perfectionner en Hollande dans tout ce qui pouvoit avoir rapport à la marine, il faisoit voyager dans les principaux États de l'Europe les jeunes Seigneurs Moscovites, & chacun d'eux savoit le genre de science auquel il devoit s'appliquer. Il sembloit que ce Prince craignît que les sujets qu'il avoit envoyés en France, en Italie, en Allemagne, ne le surpassassent dans leurs découvertes, & en apportassent de plus grandes richesses que lui dans leur patrie; car peu content de ce qu'il avoit appris en Hollande sur la construction des bâtimens, qui ne s'y fait que par pratique & par une tradition d'ouvriers, il passa en Angleterre, où les constructeurs agissent en conséquence des plans où toutes les proportions sont exactement gardées. Ce n'é-

toit point assez pour un génie aussi superieur que celui du Czar, de savoir faire une chose, il vouloit connoître les regles par lesquelles il exécutoit ce qu'il savoit; la pratique des arts sans la théorie étoit trop au-dessous d'un homme, qui bientôt alloit être le Législateur du plus vaste Empire de l'Univers.

En partant d'Angleterre, le Czar traversa l'Allemagne, toujours attentif à prendre ce qu'il trouvoit de bon chez les peuples qu'il voyoit. Il esperoit de faire une ample recolte dans les divers Etats de la Germanie; mais il fut obligé de partir de Vienne & de se rendre dans ses Etats le plutôt qu'il étoit possible. Il y fut rappellé par la révolte de quatre mille Strélitzes; c'étoient les principales milices du pays, & leurs mutineries étoient quelquefois aussi nuisibles aux Princes Moscovites, que celles des Janissaires le font aux Empereurs de Constantinople. Un autre Souverain que le Czar en arrivant dans ses Etats eût été embarrassé de calmer les troubles; pour lui, il n'hésita pas un instant sur le parti qu'il devoit prendre. Il cassa tous les Strélitzes, & ces soldats, aussi étonnés de sa hardiesse, que surpris d'un coup auquel ils ne se fussent jamais attendus, obéirent aveuglément. Ce fut alors que le Czar

profita des troupes qu'il avoit formées lui-même ; il les augmenta considérablement, & en forma un corps de trente mille hommes d'Infanterie.

Peu de tems après, le Législateur succéda au Prince victorieux des rebelles ; tous les vastes projets que le Czar avoit conçus & mûrement considerés pendant ses voyages, éclaterent. On le vit tout-à-coup créér une nouvelle Nation, & faire changer entierement les mœurs & les coutumes de tous ses sujets. Pour être aidé dans l'exécution d'une entreprise aussi penible, il appella à lui de tous les Etats de l'Europe des Officiers de terre & de mer, des matelots, des Ingénieurs, des Mathématiciens, des Géographes, des Astronomes, des Architectes, des Sculpteurs, des Peintres. Secouru de tous ces gens, si nécessaires à polir un peuple aussi grossier que ces premiers hommes qu'on dit s'être nourris du gland dés forêts qu'ils habitoient, le Czar vint à bout d'une partie de ses desseins. Il falloit cependant qu'il employât souvent les châtimens les plus rigoureux : il trouvoit dans l'opiniâtreté & dans la prévention de ses sujets des difficultés qui auroient rebuté tout autre que lui ; mais les oppositions qu'il rencontroit à ses desseins, ne servoient qu'à l'animer davantage à les exécuter.

A peine la Moſcovie commençoit-elle à changer de face, que le Czar s'allia avec Auguſte, Roi de Pologne : le réſultat de cette alliance fut la guerre que firent ces deux Princes à Charles XII. Roi de Suéde. Le Czar trouva dans ce Monarque un dangereux rival, qui détrôna d'abord ſon allié le Roi de Pologne, fit élire Staniſlas à ſa place, enſuite tournant ſes armes contre les Moſcovites, il les battit pluſieurs fois, & les pouſſa juſqu'au millieu de leurs Etats. Le Czar ne s'étonnoit point de ces diſgraces : *Je ſais bien*, diſoit-il, *que mes troupes ſeront battues dans les commencemens ; mais à force de les battre, on leur apprendra à vaincre*. Ce qu'il avoit prédit arriva : après avoir toujours été vaincu par les Suédois pendant cinq ans, il remporta ſur eux devant la ville de Pultawa une victoire plus complette que toutes celle qu'ils avoient remportées ſur lui, & gagna cent fois plus dans une ſeule occaſion, qu'il n'avoit perdu dans toutes les autres. Le Roi de Suéde ſon adverſaire penſa être pris priſonnier ; ce dangereux rival, dont toute l'armée étoit détruite ou priſonniere fut obligé de ſe ſauver à Bender, & de chercher un aſyle chez les Turcs. Après cette victoire, le Czar fit voir aux Moſcovites un ſpectacle qui leur

avoit été inconnu jusqu'alors ; il fit défiler au milieu de son armée plus de dix mille prisonniers, dont la plus grande partie fut releguée dans la Sibérie.

Le Roi du Suéde étant retourné dans ses Etats, la guerre se ralluma, & dura jusqu'à sa mort. Alors les Suédois ayant fait une paix, dont les articles furent très-avantageux au Czar, ce Prince ne songea plus qu'à perfectionner le grand ouvrage qu'il avoit si fort avancé. Il crut qu'il devoit encore faire quelques voyages, il passa une seconde fois en Allemagne, & de-là en France; enfin il retourna dans ses Etats, & y donna tous ses soins à perfectionner ce qu'il avoit si fort avancé. Il devoit être étonné cher Yn-Che-Chan, de voir avec quelle rapidité il avoit exécuté des desseins si vastes, & qui auroient paru chimeriques à tout autre qu'à lui.

La mort devroit épargner les Héros ; mais le Ciel a jugé à propos de les soumettre à toutes les incommodités & à toutes les maladies des autres hommes ; il arrive même quelquefois que les plus grands personnages sont ceux qui sont sujets aux maux les plus opiniâtres. Le Czar fut attaqué d'un abscès dans le col de la vessie, il mourut de cette maladie, après avoir souffert pendant douze jours des douleurs très-aigues, qu'il

supporta toujours avec une patience & une fermeté, dignes d'un Héros tel que lui. Il quitta la vie en homme qui s'étoit accoutumé à mépriser la mort dans les siéges & dans les batailles; ii eut la consolation de laisser un Empire qu'il avoit formé lui seul, à une épouse qu'il aimoit beaucoup. S'il eût vécu davantage, qne n'eût il pas entrepris, & que n'eût-il pas achevé heureusement? On doit juger de ce qu'il auroit pû faire parce qu'il a fait: si ces établissemens ne subsistoient point encore, on refuseroit de croire qu'ils eussent pû avoir jamais aucune réalité. Comment se persuader aisément que dans l'espace de quelques années un Prince établisse dans un pays barbare une infanterie de cent trente mille hommes, bien aguerrie & bien disciplinée, une marine de cinquante vaisseaux de ligne, & de plus de deux cens galeres, des places très-bien fortifiées, des Académies pour faire fleurir les Sciences & les Arts, & ce qui est plus que tout cela, une police exacte & des loix très-sensées, parmi des gens qui méconnoissoient presque celles de la nature, & chez lesquels les bienséances les plus communes étoient entierement ignorées?

Voilà, cher Yn-Che-Chan, quel a été le Fondateur de Petersbourg, sé-

jour ordinaire actuellement des Souverains Moscovites. Il est mort trop tôt pour le bonheur de ses peuples; & quoiqu'ils chérissent sa mémoire, ils se sont dispensés depuis quelque tems de bien des regles qu'il avoit établies ; aussi peut-on dire que les Moscovites ont plutôt reculé qu'ils n'ont avancé. Il est dangereux qu'ils ne continuent à perdre ; ils ont déja repris plusieurs de leurs anciens usages, & ils n'en peuvent reprendre aucun, qu'ils ne fassent un pas vers la barbarie. Je compte partir bien-tôt pour Stockholm ; mais je t'écrirai encore une fois de Petersbourg, & te parlerai des moeurs de ses habitans.

Porte-toi bien.

De Petersbourg, le ...

LETTRE LVII.

Tiao, *à* Yn Che-Chan.

JE te parlai amplement dans ma derniere Lettre, cher Yn-Che-Chan, du feu Czar Pierre le Grand : le portrait que j'en ai fait, est celui d'un Héros ; aussi l'étoit-il. Mais s'il avoit les vertus des plus grands hommes, il avoit aussi leurs défauts : de même qu'on trouvoit en lui l'intrépidité d'Alexandre, on y découvroit sa fierté ; il avoit la prudence & la fermeté de Jules César, il n'étoit gueres plus attaché à sa Religion que ce Romain le fut à la sienne ; il étoit aussi généreux qu'Antoine, il aima avec autant de passion une femme née dans l'état le plus humble, que ce Triumvir aima la Reine d'Egypte ; il fut aussi politique que Tibere, il eut autant de dureté que cet Empereur. Je t'ai assez fait connoître le Héros, je vais actuellement exposer l'homme défectueux à tes yeux.

Ceux qui veulent excuser la maniere févere dont le Czar traitoit ses sujets, disent qu'il étoit forcé de recourir aux châtimens les plus rigoureux, pour

changer le caractere d'une. Nation accoutumée aux plus cruels supplices, insensible à la gloire, ne connoissant point cet honneur qui fait agir avec plus de vivacité, que la crainte de la plus forte punition. Je conviens, cher Yn-Che-Chan, avec les Apologistes du Czar, que ce Prince devoit agir avec plus de rigueur qu'un autre Souverain Européen, & il seroit injuste de juger de sa conduite par celle qu'ont tenue, & que tiennent des Princes qui commandent à des peuples parfaitement civilisés; mais entre une sévérité raisonnable & une dureté naturelle qui part du tempérament, il y a une difference bien grande. Le Czar étoit toujours plus prêt à punir qu'à pardonner, sa colere s'allumoit aisément, & les effets en étoient terribles. Il n'avoit pû gagner sur lui de se corriger de ce défaut, soit que son caractere l'emportât invinciblement, soit que l'éducation eût augmenté cette dangereuse passion. Quand on pourroit lui pardonner le grand nombre de ses sujets qu'il a condamnés à la mort, nombre effrayant aux yeux d'un homme assez sage pour connoître combien la vie des hommes doit être précieuse à ceux qui les gouvernent, il seroit impossible de le justifier entierement de la mort de son fils. Il est vrai

que ce fils étoit un rebelle, un Prince, indigne par sa conduite, du Héros dont il sortoit; mais enfin il étoit fils, & s'il manquoit aux droits de la Nature, le Czar étoit-il pour cela fondé à se porter à des extrêmités aussi vicieuses que celles qu'il punissoit? N'y avoit-il point de château, point de gardes en Moscovie? Il y en avoit sans doute, puisque le malheureux Prince fut renfermé dans une prison. Pourquoi ne pas l'y laisser traîner les jours que le Ciel lui eût encore donnés? Cher Yn-Che-Chan, je suis aussi prévenu qu'aucun Moscovite en faveur des grandes qualités du Czar; mais quelque outrage qu'il ait reçu, je vois en lui un pere qui oublie entierement l'être, & qui eût pû, s'il eût voulu, ne point l'oublier. La fine politique, dit-on, demandoit qu'il sacrifiât un Prince, dont la vie pouvoit rallumer l'audace des révoltés, & causer de nouveaux troubles plus dangereux que les prémiers. Je conviens que c'est raisonner en politique: mais la politique & le véritable héroïsme ne s'accordent pas toujours. Tibere eût raisonné de même; Titus tout différemment.

Voyons actuellement la ressemblance du Czar & de Jules César sur la façon de penser à l'égard de la Religion. L'Empereur Romain fit couper un bois sacré,

en faisant le siége de Marseille : il s'embarrassa peu de ce que diroient les Prêtres & de ce que penseroient les dévots. Le Czar cassa de son autorité pure & simple la dignité de Patriarche, il dispensa ses sujets des jeûnes, & de bien d'autres loix que leur imposoit la Religion. On prétend même qu'il donnoit beaucoup dans le sentiment qui admet une prédestination inévitable, causée par l'enchaînement nécessaire & éternel des évenemens qui se succédent les uns aux autres.

Le vin fit commettre plusieurs excès à Alexandre : le Czar, sur-tout dans les premieres années de son regne, fut assez enclin à la débauche, vice ordinaire à la Nation chez laquelle il avoit été élevé & nourri. Il est vrai que dans les dernieres années de sa vie il se fit quelquefois violence, pour résister à une passion dont il connoissoit tout le danger.

Quant à l'amour, auquel Antoine sacrifia une partie de l'Empire Romain, le Czar renonça en sa faveur aux alliances qu'il eût pû, & qu'il eût dû faire; alliances, qui l'auroient mis en état de conduire plutôt ses projets à leurs fins, & d'assurer les établissemens qu'il avoit faits. Peu s'en est fallu qu'après sa mort il ne soit arrivé des troubles, qui au-

roient détruit ce qu'il avoit eu tant de peine à élever.

Voilà, cher Yn-Che-Chan, le revers de ce Héros, que j'ai égalé avec raison dans ma derniere Lettre aux plus grands hommes de l'antiquité. J'ai voulu t'apprendre jusqu'aux moindres foiblesses qu'on pouvoit lui reprocher, pour que tu fus assuré par son exemple que l'humanité ne perd jamais ses droits, & que dans les plus grands Héros on retrouve toujours quelques grandes foiblesses. Le plus illustre & le plus digne d'être estimé, est celui qui en a le moins. Jamais Prince ne mérita mieux le nom de Grand que le Czar, puisqu'il fut excellent Législateur, bon Général, brave soldat, habile politique, zelé partisan des Arts & des Sciences. Il est presque impossible de croire qu'un seul homme puisse posseder tant de vertus & tant de talens.

La mémoire du Héros dont je te parle, est chere à tous les Moscovites, ils oublient les rigueurs dont il usa quelquefois envers eux, en faveur de ses grandes qualités. D'ailleurs, la crainte qu'ils avoient de lui déplaire lorsqu'il vivoit, s'est changée aujourd'hui en vénération, & l'on peut dire que son souvenir fait encore l'ame de la plus grande partie des conseils de l'Etat. Cependant

il feroit à fouhaiter qu'elle le fût de tous également, & qu'on ne s'écartât jamais des loix que ce grand homme avoit prescrites, & des usages qu'il avoit établis. On ne laisse pas que d'y déroger de tems en tems, peu à peu les anciennes coutumes commencent à revenir, les Moscovites ont déja cessé de voyager, & dans le moment que je t'écris cette Lettre, il n'y a pas trois Seigneurs de cette Nation qui soient occupés à parcourir les differens Etats de l'Europe.

Les étrangers qui passent en assez grand nombre en Moscovie, suppléent en quelque maniere au défaut des voyages que le Czar avoit si judicieusement ordonnés : mais qui sait si dans un changement de ministere, dans une révolution à laquelle tous les Empires sont sujets, les Moscovites, déja dégoûtés de voir les Nations étrangeres chez elles, ne le feront point autant de souffrir les étrangers chez eux ? Il est certain qu'ils les haïssent mortellement, & qu'ils ne les souffrent que parce qu'ils sont soutenus par le ministere, qui connoît quelle est leur utilité, & qui agit en cela, ainsi que dans bien d'autres choses, d'une maniere très-sensée (1).

(1) Ce que j'avois prédit dans ce tems là a été verifié à la révolution derniere ; presque tous les Etrangers sont sortis de Russie, & les coutumes anciennes recommencent.

Jamais peuple n'a plus regretté la suppression de ses coutumes que les Moscovites, ni n'a saisi avec autant d'empressement l'occasion de les reprendre; les usages qu'on renouvelle tous les jours en Moscovie, sont une preuve de cette vérité évidente. Les Prêtres ont recommencé à rebaptiser ceux qui embrassent leur Religion, quoique cette cérémonie, si insultante à toutes les autres Sectes Chrétiennes, ait été abolie par les ordres du Czar. Les jeûnes sont pratiqués avec presque autant d'ardeur qu'ils l'étoient autrefois; les soldats même, trompés par des Moines imposteurs, refusent dans les hôpitaux, quelque malades qu'ils soient, de rompre ces jeûnes si nécessaires selon eux, & si nuisibles à leur santé selon les gens sages. Un Médecin étranger de mes amis, destiné au soin des hôpitaux militaires, se plaignoit à moi, il y a quelques jours, du préjugé insensé de ces soldats zélés jeûneurs. Il me raconta à ce sujet une histoire du Czar, qui marque bien la force du génie de ce grand homme, & combien il étoit propre à être Législateur, & à faire changer la face d'un Etat par la façon dont il savoit descendre, lorsqu'il le falloit, dans les plus simples détails. Ce Prince s'étoit souvent apperçu du préjudice que les jeûnes

jeûnes & l'abstinence de la viande causoient à ses soldats malades : voyant que tout ce que les Médecins leur disoient ne faisoit aucune impression sur leur esprit, il alla lui-même dans l'hôpital un jour que les Moscovites jeûnent très-austerement ; & s'adressant aux soldats, *Pensez-vous*, leur dit-il, *mes enfans, que moi qui suis votre pere & votre Empereur, je voulusse vous conseiller quelque chose qui pût vous nuire auprès du Dieu que nous servons également ? C'est l'offenser, que d'être homicide de soi-même ; ce n'est point dans des abstinences nuisibles au bien des Etats, qu'il a établi les choses qu'il veut qu'on fasse pour l'honorer. Je suis aussi bon Moscovite qu'aucun de vous autres ; voyez cependant si je fais aucune difficulté de boire de ce bouillon, & de manger de cette viande que vous refusez avec tant d'obstination.* Ce Prince fit alors apporter une écuelle de bouillon, en but une partie : cela fit plus d'impression sur les soldats que tous les discours les plus pathétiques. Ils se nourrirent dorénavant comme il convenoit, & ont toujours fait de même, tant que le Czar a vécu. Aujourd'hui les jeûnes reviennent à la mode dans les hôpitaux, les bonnes loix y périclitent peu à peu com-

me par-tout ailleurs ; la même fausse politique, ou plutôt la même dangèreuse complaisance, qui fait que l'on n'oblige plus les Seigneurs Moscovites à faire voyager leurs enfans, est la cause de l'indulgence qu'on a pour la superstition nuisible des soldats jeûneurs. Je demandai à un Anglois de mes amis, établi depuis plusieurs années à Moscou, quelle étoit la raison qui occasionnoit le silence des gens en place sur des choses aussi préjudiciables à l'Etat. *Les Moscovites*, me dit-il, *se plaignent déja assez de voir les étrangers posseder les premieres charges. Ils disent que les Allemands* ne leur laissent que la disposition de leur ame ; *ils diroient alors qu'on dispose encore de la place qu'ils peuvent esperer dans le Ciel. D'ailleurs, l'Imperatrice qui regne aujourd'hui, est d'un temperament doux, & ne peut prendre sur elle de violenter les consciences.* Cette Princesse est véritablement digne du rang où le Ciel l'a placée, elle joint mille vertus à l'esprit le plus éclairé & le plus propre à commander un Empire aussi vaste que le sien. On dit que la jeune Princesse qui doit lui succéder, aura toutes les excellentes qualités du feu Czar son pere, sans en avoir les défauts.

La Cour de l'Impératrice des Ruſſies a l'air auſſi riche, à ce que m'ont dit quelques étrangers qui ſont ici, que celles des plus puiſſans Rois Européens, quoiqu'elle le ſoit en effet beaucoup moins. L'argent eſt aſſez rare à Peterſbourg, & l'eſt infiniment dans toute la Moſcovie; cependant les courtiſans Moſcovites & les étrangers qui fréquentent la Cour, ſont mis ſuperbement. Quant aux plaiſirs, ils ſe reſſentent ici du climat du pays : tout y eſt ſérieux, pour ne pas dire triſte; un morne cérémonial regne dans toutes les fêtes qu'on donne. Ce n'eſt pas à Peterſbourg, cher Yn-Che-Chan, qu'il faut chercher cette politeſſe libre & enjouée qui regne, à ce qu'on dit, dans preſque toutes les Cours de l'Europe. Un Anglois me diſoit l'autre jour que la Cour à Londres étoit plus agréable dans les tems de deuil, que celle de Moſcovie ne l'eſt dans ceux de réjouiſſance. Un François qui ſe trouvoit préſent à cette converſation, auroit bien voulu rencherir ſur les expreſſions de l'Anglois, pour me donner une idée des courtiſans François; mais n'en pouvant venir à bout, *la Cour de France*, me dit-il, *eſt encore plus gaie que celle*